

Un amour sans fortune

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Un amour sans fortune



Roman

Résumé :

Nella, la petite cousine aux allures de garçon manqué, Nella la sauvageonne n'est plus qu'un lointain souvenir lorsque Perdican, après trois ans d'absence, revient au Prieuré. A sa place, c'est une ravissante jeune fille qui l'accueille... Perdican ne lui prête pourtant qu'une attention distraite. Depuis son retour, il est comme ensorcelé par la beauté d'Hetty, la fille du riche Sir Virgil, qui se déclare prête à l'épouser... dès qu'il aura fait fortune...

— Embrassez-moi encore, Hetty, embrassez-moi!

— Non... Perdican... je dois partir.

— Vous ne pouvez pas me faire ça. Restez avec moi! Il y a si longtemps que j'attends cet instant.

Hetty fut incapable de répondre: lord Corbury l'embrassa si passionnément qu'elle pouvait à peine respirer.

— Perdican chéri, murmura-t-elle enfin, j'aime que vous m'embrassiez ainsi.

— Et moi je vous adore, dit-il de sa voix grave. Quand m'épousez-vous, mon amour?

— Oh... Perdican!

Il s'écarta d'elle pour contempler son visage, dont la beauté était célèbre dans tout Londres. Très blonde, avec de grands yeux bleus et brumeux, Hetty Baldwyn était l'idole du faubourg St. James's depuis le jour de sa première apparition dans le monde. Chacun se faisait un devoir de la courtoiser, non seulement les dandys et autres élégants à la mode, mais tous les jeunes gens désireux d'être « à la page ».

— Qu'entendez-vous par «Oh... Perdican»? demanda lord Corbury.

—Vous savez bien que papa ne veut pas, répondit Hetty en appuyant sa joue contre son épaule:

— Qu'il aille au diable ! Qu'est-ce que ça peut bien nous faire? Nous n'avons qu'à nous enfuir, Hetty. Quand nous serons mariés, il ne pourra plus rien faire.

— Vous voulez... m'enlever?

— Pourquoi pas ? Si nous passons la frontière, nous n'aurons plus besoin du consentement de votre père. Il sera dans une colère noire, mais quelle importance !

— Mais... Perdican, fit Hetty avec une moue qui la rendait plus séduisante que jamais, je veux un grand mariage avec des demoiselles d'honneur et une foule d'invités. J'ai déjà prévu ma robe et je veux porter le diadème de maman... Et puis, s'empressa-t-elle d'ajouter, vous feriez un si beau marié en habit de cérémonie...

— Mais qu'est-ce que ça change? Au diable les carrosses et les cortèges ! L'essentiel est que nous soyons mariés, non ? Pensons à nous, Hetty! Quand vous serez ma femme, personne ne pourra vous

arracher à moi.

— Ce serait merveilleux, soupira-t-elle. Seulement je ne voudrais pas contrarier papa. Il est fier de moi et il serait inconsolable en apprenant que je me suis enfuie.

— Alors, qu'allons-nous faire? reprit lord Corbury, découragé.

C'était un jeune homme fort séduisant, grand, large d'épaules et dont les yeux gris avaient fait chavirer le cœur de plus d'une fille. Il avait aussi un air légèrement canaille qui lui donnait un charme irrésistible.

Hetty fit un pas en arrière. Son costume d'équitation de velours bleu turquoise révélait ses formes ravissantes. Elle avait enlevé son chapeau et le soleil, filtrant à travers les petits carreaux biseautés de la fenêtre, semblait envelopper ses cheveux d'or d'un halo de lumière. Lord Corbury était comme envoûté.

— Je vous aime, Hetty ! s'exclama-t-il. Je ne peux pas vivre sans vous.

— Je vous aime aussi, Perdican, mais nous devons être prudents, très prudents. Papa ne sait pas que vous êtes rentré, et il ne se doute pas du tout que nous sommes ensemble en ce moment.

— Vous ne lui avez pas dit que vous étiez ici?

— Si, mais il croit que je suis venue au Prieuré pour voir votre gardienne, Mme Buckle, qui est malade. Il m'a même félicitée d'avoir eu cette attention.

— Tôt ou tard, il finira bien par apprendre que je suis de retour.

— J'y ai pensé. Je lui dirai que Mme Buckle vous attend d'un jour à l'autre. Quitté à mentir, autant être prévoyant.

— Je n'aime pas beaucoup ces manigances.

— Que pouvons-nous faire d'autre?

— Mais nous marier!

— Et de quoi vivrons-nous ?

— Il y a tout ce qu'il faut ici, répondit-il en jetant un regard circulaire dans la pièce.

Il sembla remarquer pour la première fois que, hormis les boiseries délicatement patinées, le mobilier était complètement usé et avait besoin d'être entièrement renouvelé. Les tentures perdaient leurs franges, le motif du tapis persan, naguère précieux, avait presque disparu, les chaises étaient boiteuses et on pouvait voir de place en place sur les murs nus la marque d'anciens tableaux qu'on avait dû décrocher.

Hetty suivit son regard.

— Je sais combien vous aimez votre château, Perdican, mais, cela coûterait des milliers et des milliers de livres de le remettre en état.

— Et je n'ai même pas un millier de pennies, observa-t-il avec amertume.

— Je sais bien. C'est pourquoi il est inutile de discuter avec papa, ou même de lui laisser seulement entendre que vous désirez m'épouser. Il a décidé que je ferais un mariage brillant et, pour le moment, ses faveurs vont à sir Nicolas Waringham.

—Waringham! s'écria lord Corbury, furieux. Comment pourriez-vous être heureuse avec cette . espèce de snob collet monté et imbu de sa personne?

— Il est très, très riche...

— Alors que je suis sans le sou! Un pair du royaume sans le sou! C'est une plaisanterie ou quoi ?

— Il faut que je parte, Perdican, répliqua Hetty, un peu mal à l'aise. Je ne peux m'attarder trop longtemps, mais j'essaierai de revenir demain. Je dirai à papa que Mme Buckle est toujours mal en point et que je lui ai promis de lui apporter une bonne soupe. Maman m'approuvera sûrement, elle qui me reproche toujours de ne pas prêter; assez d'attention aux pauvres.

— Alors, prêtez-moi un peu plus d'attention, à moi aussi ! lança-t-il en l'attirant dans ses bras et en lui prenant le menton. Comme vous êtes belle ! Incroyablement belle !

Il la serra contre lui et l'embrassa avec fougue. Elle répondit avec la même passion.

Peu d'hommes étaient capables d'éveiller en elle une telle émotion. La plupart de ses admirateurs lui reprochaient même sa froideur. En présence de lord Corbury, elle était une autre femme et s'abandonnait sans retenue à son étreinte. Ses yeux s'enflammaient et son sein palpait sous son corsage de velours.

— Je vous aime! Je vous aime ! répétait-il. Dieu ! que je vous aime !

Il voulut l'embrasser encore, mais elle l'arrêta d'un geste.

— Non, Perdican, je dois partir, il se fait tard. Il ne faut pas éveiller les soupçons, sans quoi nous risquons de ne plus pouvoir nous rencontrer, expliqua-t-elle en faisant un pas vers la porte. Ne me raccompagnez pas, je ne veux pas que mon valet vous aperçoive.

— Vous reviendrez demain ?

— Si je le peux. Mais sir Nicolas est notre invité pour quelques jours et papa insistera certainement pour que je lui tiennne compagnie.

— Maudit Waringham! Pourquoi faut-il qu'il ait tant d'argent quand mes poches sont vides?

— C'est une question que je me pose moi-même. Je vous assure que les choses seraient bien différentes si vous étiez riche, Perdican... Vous ne pourriez pas essayer de trouver de l'argent? ajouta-t-elle avec un regard aguicheur. Je suis sûre que, si vous aviez une petite fortune, papa Vous serait très favorable. Après tout, vous êtes de noblesse ancienne.

— Aussi ancienne que le Prieuré, et tout aussi délabrée.

Hetty s'approcha de lui et, se hissant sur la pointe des pieds, lui baisa tendrement la joue puis s'éloigna avec la légèreté d'un papillon en lui faisant un gracieux signe de la main. Quand la porte se referma derrière elle, lord Corbury était encore sous le charme de ses yeux bleus et de son sourire enjôleur.

Il resta immobile un instant, comme s'il s'attendait à la voir revenir, puis, se tournant vers la fenêtre, contempla d'un œil sombre les pelouses en friche, le cadran solaire brisé, les parterres de fleurs envahis par les mauvaises herbes et la balustrade couverte de mousse.

Soudain, un léger bruit se fit entendre derrière lui : un petit déclic suivi d'un frottement. C'était un des panneaux lambrissés du mur qui venait de s'ouvrir. Un petit visage à la chevelure d'un roux flamboyant apparut, promenant autour de la pièce un regard furtif.

— Nella ! s'exclama lord Corbury.

L'intruse étouffa un cri de surprise. Il l'attrapa par le bras et l'entraîna sans ménagement dans la pièce.

— Qu'est-ce que vous faites ici, Nella ? Comment osez-vous vous cacher dans le passage secret ? Votre conduite est intolérable ! J'ai bien envie de vous donner une bonne fessée ! menaça-t-il en la secouant par les épaules.

— Non ! Non ! Perdican ! protesta-t-elle d'un ton rieur. La dernière fois que vous m'avez fessée, vous m'avez fait horriblement mal ! D'ailleurs, je suis trop grande à présent.

— Trop grande ?

— J'ai dix-huit ans. Vous avez oublié ?

— Pas possible ! Vous n'étiez qu'une enfant quand je suis parti.

— Allons ! J'avais presque quinze ans, même si je ne les paraissais pas. En tout cas, je suis une jeune femme maintenant.

— Eh bien, on ne le dirait pas !

C'était vrai : elle arrivait à peine à la hauteur de ses épaules. Elle portait une robe de coton, trop petite pour elle, aux couleurs délavées, qui lui moulait la taille et révélait la forme de ses jeunes seins. Sa silhouette était parfaite et ses cheveux bouclés étincelaient au soleil comme de fines langues de feu. Ses yeux vert d'eau, qui semblaient trop grands pour son visage, avaient les reflets lumineux d'un ruisseau dans un sous-bois.

Elle avait un genre de beauté moins classique que Hetty, mais quelque chose en elle évoquait irrésistiblement les elfes. Elle avait la bouche rieuse, le regard enjoué et une peau blanche, à l'exception de quelques taches de rousseur sur le nez qui lui donnaient un charme très personnel.

— Dix-huit ans ! reprit lord Corbury. Et toujours aussi espiègle ! Allez-vous enfin m'expliquer ce que vous faisiez dans le passage secret

à épier ma conversation ?

—C'était très édifiant! répondit-elle d'un air mutin, en se dégageant de son emprise d'un mouvement leste! Je ne l'ai pas fait exprès, Perdican. Je vous jure que je n'écoute pas aux portes. Quand je vous ai entendus venir, je me suis cachée où j'ai pu, voilà tout. Hetty n'aurait pas été contente de me voir.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'elle n'aime pas les autres femmes, surtout quand elle a un rendez-vous d'amour avec un séduisant dandy, expliqua-t-elle en laissant errer son regard sur la cravate blanche, le frac dernier cri et l'étroit pantalon jaune de lord Corbury. Vous êtes drôlement élégant. Je vous trouvais déjà superbe en uniforme, mais, là, vous êtes un véritable Adonis.

—J'aimerais mieux être encore à l'armée. Là-bas au moins, je n'avais pas de soucis d'argent.

— Je me demandais comment vous réagiriez en découvrant ce qu'était devenue la propriété, lui confia-t-elle en s'asseyant sur un accoudoir du divan.

— Pourquoi ne m'a-t-on rien dit?

— J'avais pensé vous écrire, mais à quoi bon? Vous étiez en France et ma lettre avait peu de chances de vous parvenir. Et puis, je ne crois pas que votre retour précipité aurait arrangé grand-chose.

— Et maintenant, qu'est-ce que je peux faire de plus? Swayer est venu me voir avant-hier à Londres pour me dire qu'il était impossible de vendre les fermes dans l'état où elles étaient. Or je n'ai pas les moyens de les faire réparer! Comment les choses ont-elles pu en arriver là ?

—Votre père était très malade, et tout est allé de mal en pis depuis sa mort. MacDonald a laissé sa ferme à l'abandon et Grimble chôme en attendant que sa grange soit réparée. Quant aux autres, ils sont tous partis depuis près de trois ans.

— Quand j'ai demandé à Swayer pourquoi il ne m'avait pas prévenu, il m'a répondu que ce n'était pas ses affaires.

— C'était à l'intendant Johnson de s'en charger, mais il était tellement furieux de ne pas avoir reçu de salaire depuis six mois qu'il est parti sans laisser d'adresse ni même dire au revoir.

— Des fermes abandonnées, la caisse vide et un château qui menace de s'écrouler! La toiture est percée et les plafonds s'effondrent.

— La galerie de tableaux est encore en assez bon état, c'est le plus important.

— La belle affaire! Il n'y a même plus de tableaux, ils ont tous été vendus depuis des années.

— Votre père a été obligé de vendre le Van Dyck six mois avant sa mort. Il a dû en obtenir un bon prix, mais il y avait déjà tant de dettes,

tant de salaires impayés qu'il ne doit pas en rester beaucoup.

— Il ne reste *rien*.

— Oh! Perdican, je suis navrée! Il y a si longtemps que j'attends votre retour. Je me faisais un sang d'encre. Maintenant, tout est à l'eau.

— Vous ne vous attendiez quand même pas à me voir sauter de joie, non ?

— Bien sûr que non... Et puis, il y a... Hetty, fit-elle d'une voix un peu nerveuse. Vous, voulez toujours.. l'épouser ?

— Ah ! ça, naturellement ! C'est la plus jolie fille que j'aie jamais vue ! Et elle m'aime, Nella, je sais qu'elle m'aime. Nous pourrions nous enfuir ensemble si elle n'avait pas un père aussi snob et vaniteux.

— Sir Virgil est très fier de sa fille, commenta Nella comme pour l'excuser.

— Je serais fier d'elle aussi, si elle était ma femme. Que puis-je faire, Nella? implora-t-il en se tournant vers la fenêtre.

Nella se croyait revenue au temps de leur enfance. Il y avait six ans de différence entre eux mais, comme ils étaient plus ou moins Cousins et presque voisins, ils avaient passé ensemble l'essentiel de leurs jeunes années. N'ayant aucun autre compagnon, Perdican l'avait toujours considérée comme un garçon et traitée comme tel dans leurs jeux.

Aujourd'hui, en se revoyant après trois ans de séparation, ils sentaient confusément, tous deux, renaître leur ancienne complicité.

— Il vous reste combien d'argent, Perdican? demanda-t-elle.

—Rien ! Absolument rien ! Après mon entrevue avec Swayer, j'ai dû renoncer à l'appartement que j'avais loué à Dover Street, congédier mon valet et vendre presque tous mes chevaux pour payer mes dettes (je n'en ai gardé que deux pour faire la route jusqu'ici)... Quand je pense, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, que j'ai gaspillé mes derniers deniers pour offrir une robe à une «grisette» l'autre semaine. Ah! si j'avais connu la situation!

—Vous êtes toujours propriétaire du Prieuré...

— C'est vrai, mais je n'ai pas le droit de le vendre. C'est un bien inaliénable que j'ai reçu en héritage et que je suis tenu de léguer à mon futur fils. Comme si j'avais les moyens d'élever un enfant !

— Au moins vous avez un toit.

—Grâce au ciel! Et j'ai surtout quatre cents hectares de terre improductive que je suis incapable de cultiver moi-même et dont personne ne veut. A cause de cette maudite guerre, presque tous les fermiers des environs ont fait faillite.

— Je sais. C'est injuste: pendant la guerre, le pays avait besoin d'eux pour se nourrir et on était bien content qu'ils soient là. Maintenant, deux ans à peine après Waterloo, ils sont abandonnés par

tous et n'ont même pas de quoi louer une charrette pour aller moissonner.

— On dit que les banques déposent leur bilan les unes après les autres. Comment voulez-vous qu'elles leur accordent des prêts ?

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Pas la moindre idée.

— Moi qui comptais sur vous pour secourir vos sujets, je crois que je me faisais des illusions.

— De qui parlez-vous ?

— De Mme Buckle, pour commencer. Après tout, elle est sous votre responsabilité. Il y a près de cinquante ans qu'elle vit sur vos terres et, à l'âge de douze ans, elle servait déjà comme bonne chez votre grand-père.

— Eh bien, qu'est-ce qu'elle a ? Je l'ai vue le jour de mon arrivée, elle avait l'air de bien se porter.

— Oh ! sa santé n'est pas en cause. C'est son fils Simon qui la préoccupe. Vous savez qu'elle lui est très attachée.

— Je croyais qu'il était rentré de la guerre sans une égratignure.

— En effet, il s'est marié avec une fille du village voisin l'an dernier. Il a emprunté vingt livres pour s'acheter une voiture à cheval et s'installer comme livreur.

— Et après ! Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ?

— Rien, si ce n'est que son créancier est Isaac Goldstein, un de vos nouveaux locataires, qui réside au Vieux Moulin.

— Au Vieux Moulin ? Je pensais qu'il était si délabré que personne ne voulait y habiter.

— Il paie un très petit loyer. C'est l'individu le plus détestable qu'on puisse imaginer. Si j'avais eu mon mot à dire, je ne l'aurais jamais laissé mettre un pied sur vos terres, mais Johnson était prêt à accepter n'importe quel locataire. Perdican, c'est un usurier !

— Un usurier à Little Coombe ! Pour quoi faire ?

— Eh ! pour prêter de l'argent à Simon, par exemple ; M. Goldstein se rend régulièrement à Brighton et ses affaires ont l'air prospère. Mais il est malhonnête, c'est un escroc ! Voilà où est le mal.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Simon lui a emprunté vingt livres l'an dernier. Or il prétend maintenant qu'il lui en doit cent et l'addition augmente chaque mois. Où voulez-vous que Simon trouve cent livres ? Il a beau travailler d'arrache-pied, sa dette ne cesse de grossir.

— C'est leur méthode habituelle. Je suis peut-être une tête brûlée, Nella, mais je ne commettrai jamais la sottise de me laisser prendre au piège des usuriers. J'avais un ami qu'ils ont poussé au suicide à force de menaces.

— Je savais que vous comprendriez, Perdican. C'est pourquoi

j'espérais que vous feriez quelque chose pour lui.

— Je veux bien, mais quoi? Je suis loin d'avoir cent livres à lui donner.

— Et ce n'est pas tout: Simon n'est pas le seul dans ce cas.

— Qui d'autre ?

— Vous vous souvenez de Mme Jarvis, qui tenait l'*Auberge de l'Homme Vert*?

— Son mari est mort, je crois ?

— Oui, il y a au moins cinq ans. Depuis elle se débrouille seule. Au début, son fils Joe l'aidait, mais il a dû partir à la guerre et elle a économisé pour lui presque tout ce qu'elle gagnait, pour qu'il puisse prendre la place de son père à son retour.

— Que s'est-il passé?

— Elle est tombée malade l'hiver dernier. Je crois qu'elle se privait de charbon pour épargner davantage. Elle a attrapé une pneumonie et M. Goldstein est venu la voir sur son lit de mort.

— Pour quelle raison ?

— Il se trouve qu'il a épousé sa sœur. Je ne sais pas si c'est elle qui l'a appelé ou s'il est venu de sa propre initiative, mais toujours est-il qu'elle lui a confié toutes ses économies en lui demandant de les remettre à Joe après la guerre. Elle l'a également chargé de s'occuper de l'auberge ou, s'il le jugeait utile, de la vendre pour constituer un capital à Joe...

— Continuez.

— Mme Jarvis est morte. Quand Joe est rentré, M. Goldstein a prétendu qu'elle ne lui avait rien laissé.

— Incroyable! Comment peut-il dire ça?

— Eh bien, il a simplement répondu à Joe : « Prouvez-moi, premièrement, qu'elle m'a confié cet argent et, deuxièmement, que le bénéfice de la vente de *l'Homme Vert* vous était destiné. »

— Il l'avait donc vendu?

— Une semaine après la mort de Mme Jarvis. Et un bon prix, paraît-il. Au total, en comptant l'argent qu'elle lui avait déjà remis, Joe estime qu'il lui a volé plus de mille livres sterling.

— C'est révoltant! J'ai envie d'aller dire deux mots à ce Goldstein.

— Vous ne seriez pas le premier. Mais ça ne sert à rien, il s'en moque. Il est riche et avare. Je l'ai vu, il...

Elle s'interrompit soudain, l'œil pétillant

— Attendez... reprit-elle. Je crois que j'ai une idée.

— Laquelle?

— J'ai peut-être trouvé le moyen de récupérer l'argent de Simon Buckle, de Joe Jarvis et même davantage, expliqua-t-elle en se levant, le regard perdu dans ses pensées. Écoutez- moi. Je sais où Isaac Goldstein cache son argent. Je l'ai vu plusieurs fois rentrer chez lui

avec de gros sacs qu'il allait ensuite camoufler sous son parquet.

— Comment diable pouvez-vous savoir ça ?

— Je vous ai dit que c'était un personnage odieux. Figurez-vous qu'il fait garder sa maison, ou plutôt son magot, par deux chiens féroces. Pour les rendre encore plus méchants, il les prive de nourriture pendant son absence. Ils restent parfois sans rien à manger ni même à boire.

— Le scélérat ! Que peut-on faire ?

— Facile. Je les nourris.

— Vous !

— Au début, je leur lançais de la nourriture par-dessus la clôture. Puis ils ont fini par s'habituer à moi et, maintenant, dès qu'ils m'aperçoivent, ils remuent la queue et se laissent caresser. Bien sûr, Goldstein ne le sait pas.

— Vous êtes sûre de ne courir aucun danger ?

— Certaine. Ils prendraient ma défense contre n'importe qui. Vous voyez comme c'est facile ! Nous n'avons qu'à subtiliser l'argent mal acquis par Goldstein, distribuer à Simon et à Joe de quoi payer leurs dettes, et il vous en restera peut-être assez pour réparer les fermes.

— En somme, vous me proposez de devenir un voleur ?

— Je vous propose de prendre aux riches pour donner aux pauvres.

— Allons ! c'est ridicule ! vous ne vous imaginez tout de même pas que je vais m'abaisser à commettre un forfait ?

— Fort bien, à votre guise ! Simon restera dans les griffes de ce monstre et Joe continuera à boire les quelques sous qu'il gagne en pleurant sur son sort.

— Il ya certainement mieux à faire que de se soûler !

— Ah oui ? Et quoi ? Il n'y avait aucun témoin dans la pièce quand Mme Jarvis a remis l'argent à Goldstein, mais nous savons bien au village qu'elle destinait toutes ses économies à son Joe et qu'elle n'aurait certainement pas désiré voir son beau-frère, qu'elle connaissait à peine, empocher le profit de la vente de *l'Homme Vert*.

— Je pourrais peut-être aller voir un avocat.

— Et comment le paieriez-vous ?

Lord Corbury eut un mouvement d'humeur et retourna à la fenêtre.

— Franchement, Perdican, fit une voix douce derrière lui, je trouve que vous vous faites vieux.

— Que voulez-Vous dire ?

— Vous étiez plus audacieux autrefois. Vous vous souvenez du jardinier du lord-lieutenant, qui avait triché au concours des comices agricoles ? On lui avait volé toutes ses pêches primées et on les avait jetées dans le lac. Personne n'a jamais su qui étaient les voleurs.

— Nous étions jeunes alors.

— Une autre fois, vous aviez emprunté les chevaux de votre père

en cachette et on était allés voir un combat de boxe. C'est un de mes plus beaux souvenirs d'enfance. C'était formidable.

— Ah! oui, alors! Trente-huit rounds et deux boxeurs tellement épuisés à la fin qu'ils pouvaient à peine lever les bras.

— On avait ramené les chevaux en douce et le vieux Sam, le palefrenier, était si gentil qu'il ne nous a jamais trahis. Vous aviez raconté à votre père qu'on était allés à la pêche. Vous étiez moins peureux en ce temps-là.

— Je ne suis pas peureux, bon sang ! Mais il y a des choses qu'un gentleman ne doit pas faire, c'est tout.

— A quoi ça sert d'être un gentleman si l'on n'a que de l'orgueil en poche?

— C'est tout ce qui me reste.

— Eh bien, je doute qu'Hetty s'en satisfasse. Ce n'est pas sir Virgil qui est ambitieux.

— Ne dites pas de mal d'Hetty! lança-t-il, furieux. Elle est parfaite. C'est la créature la plus belle, la plus merveilleuse, la plus adorable qui soit. J'ai connu beaucoup de femmes, Nella, mais aucune n'avait autant d'allure qu'elle.

— C'est vrai qu'elle est... très belle, reconnut Nella en soupirant.

— Vous ne seriez pas mal non plus, vous savez, si vous preniez un peu plus soin de vous-même, observa-t-il avec la familiarité d'un frère. Pourquoi ne pas vous acheter une nouvelle robe et arranger un peu vos cheveux ?

— Une nouvelle robe ! Tiens donc ! Vous semblez oublier que je suis dans la même situation que vous.

— Pas vraiment. Votre père n'est pas ruiné.

— Oh! ça, non. Mais il n'a pas l'intention de dépenser le moindre sou pour les «fanfreluches» de sa fille. Sa dernière folie est une édition originale du *Paradis perdu* de Milton. Il y a trois mois, c'était une édition originale de Francis Bacon et, avant cela, un exemplaire unique d'Alexander Pope.

— Mais votre mère ! Maintenant que vous avez dix-huit ans, elle a sûrement envie de vous voir briller dans le monde.

— Maman? Ah! on voit que vous avez été absent longtemps, Perdican. Maman ne s'intéresse qu'à son jardin. Elle fait venir ses lis directement de Chine et, la semaine dernière, elle a acheté des azalées d'Inde qui coûtent une véritable fortune. Mes parents n'ont pas changé depuis mon enfance : ils font comme si je n'existais pas. Ils ne s'aperçoivent de ma présence que pour m'envoyer faire une course.

— Pauvre Nella, je vois que nous sommes dans la même galère, fit-il en la prenant amicalement par les épaules. Mais ce n'est pas nouveau.

— Ça ne fait rien. On a eu de bons moments.

— Et on en aura d'autres, promit-il en la sériant contre lui.

— Mme Buckle n'a pas reçu ses gages depuis neuf mois, dit-elle d'une voix égale. Elle m'a dit de vous demander un minimum pour payer ses fournisseurs. Depuis le temps que les gardes-chasses ont quitté le domaine, les lapins et les pigeons doivent pulluler. Vous pourriez peut-être aller en tirer quelques-uns.

— Si je peux me procurer des cartouches, remarqua-t-il sèchement. Hum... C'est très risqué d'aller chercher cet argent dont vous parlez?

Nella poussa un cri de joie.

— Vous le ferez? Oh! Perdican, je le savais! Même s'il ne reste rien pour vous, vous pourrez toujours aider Joe, Simon et peut-être aussi Mme Buckle et le vieux Headstone, le boucher (le pauvre, tout le monde lui doit de l'argent).

— C'est de la folie ! Mais j'ai l'impression que je n'ai pas vraiment le choix. Il ne reste même plus rien à vendre dans le château.

— Les lits, peut-être... Et encore ! Ils ne rapporteront pas grand-chose. Les baldaquins sont tous crevés et les couvertures à moitié rongées par les mites. J'ai pu le constater en aidant Mme Buckle à préparer votre chambre.

— Vous saviez que je venais ?

— Je m'en suis doutée en apprenant que M. Swayer avait commencé à dresser un état des lieux la semaine dernière.

— Bon! Eh bien... si je dois être pendu, autant que ce soit pour une bonne raison. Quand est-ce qu'on le fait, ce fameux cambriolage?

— Isaac Goldstein est parti tôt ce matin. M'est avis qu'il ne rentrera pas avant deux ou trois jours, ce qui nous laisse demain pour agir.

— Avouez que vous aviez déjà tout prévu depuis longtemps.

— Non ! Je vous jure que je viens seulement d'y penser. D'ailleurs, si j'avais su que vous deviez rentrer si tôt, je n'aurais pas été obligée de me cacher dans le passage secret.

Lord Corbury ne semblait pas convaincu.

— Je ne serais pas étonné que ce soit encore un de vos stratagèmes pour m'attirer des ennuis, remarqua-t-il d'un air perplexe.

— Non, Perdican! Vous savez bien que non. Au fait, ce n'est pas très gentil ce que vous dites là : par le passé, c'était toujours moi qui me faisais gronder quand vous faisiez des bêtises. Vous vous rappelez quand vous avez cassé un vitrail de l'église avec votre balle de cricket ? Vous aviez prétexté que, si votre père l'apprenait, il vous ferait fouetter.

— Mon Dieu ! quelle mémoire ! Il y a des années de cela.

— Je n'ai rien oublié, et j'espérais que tout recommencerait comme avant, à votre retour.

— A l'époque, j'avais un père qui payait pour moi. Aujourd'hui, je dois trouver l'argent moi-même.

— Et vous y arriverez... j'en suis sûre. Vous avez toujours été intelligent, Perdican. Vous avez fait de brillantes études et le duc de Wellington a dit que vous étiez un de ses meilleurs capitaines.

— Ça me fait une belle jambe.

— Vous auriez tort de vous décourager. Je suis certaine que vous finirez par trouver une solution. En attendant, essayons de réunir un peu d'argent. Appelez ça... une caution pour Hetty, si vous voulez, suggéra-t-elle d'une voix hésitante.

— Excellente idée ! approuva-t-il avec enthousiasme. Il faut que je me procure de l'argent par n'importe quel moyen. Alors je pourrai demander à sir Virgil la main de sa fille. Quoi que je fasse, je le ferai sans honte puisque c'est pour Hetty.

— Bien sûr... Vous l'aimez... beaucoup, n'est-ce pas ?

— Vous le savez bien. Pour l'épouser, je crois que je n'hésiterais pas à dévaliser la Banque d'Angleterre s'il le fallait.

— Alors, en effet, vous devez l'aimer... beaucoup, fit Nella d'une toute petite voix.

Lord Corbury, assis devant la cheminée, un verre à la main, tourna brusquement la tête, alerté par un bruit venu de la fenêtre. C'était tout simplement Nella qui escaladait la façade.

— Vous ne pourriez pas entrer par la porte comme tout le monde ! s'exclama-t-il.

La réponse allait de soi, ainsi qu'il le comprit en voyant comment elle était habillée. Dans son pantalon et sa veste cintrée, elle avait tout à fait l'air d'un garçon.

— Ça, par exemple ! lança-t-il.

— Ce sont vos habits, expliqua-t-elle en riant. Vous les portiez au collège. Allons ! ne vous scandalisez pas. Vous devez bien vous rendre compte que les robes longues ne sont pas très pratiques pour grimper aux murs. Or, c'est ce que j'ai l'intention de faire.

— Eh bien, j'espère que personne ne vous verra, répondit-il simplement, l'air abattu.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? reprit-elle en s'approchant de lui. Vous avez revu Hetty ?

— Elle est venue cet après-midi.

— Que s'est-il passé ?

— Oh ! elle m'a fait comprendre que je n'avais à peu près aucune chance de l'épouser.

— Qu'a-t-elle dit exactement ?

— Rien de précis... Elle m'a plutôt « laissé entendre » qu'aucun prétendant ne trouverait grâce aux yeux de son père s'il n'avait au moins cinquante mille livres à la banque.

Nella dut pincer les lèvres pour ne pas dire ce qu'elle avait sur le cœur.

— Autant m'avouer vaincu tout de suite, poursuivit lord Corbury. A quoi bon se battre quand on sait d'avance qu'on n'a aucune chance de gagner ?

— On aurait pu se dire la même chose pendant la guerre. Qui aurait cru qu'une petite île comme l'Angleterre, si minuscule sur la carte, pouvait vaincre la puissante armée de Napoléon qui avait déjà conquis presque toute l'Europe ?

— Vous êtes irremplaçable, Nella. Vous parvenez toujours à me

remonter le moral. Vous croyez vraiment au miracle?

— Bien sûr! Surtout quand il s'agit de vous. Et ne dit-on pas «aide-toi, le ciel t'aidera»?

— Ainsi vous êtes toujours décidée à faire ce cambriolage insensé ?

— Vous croyez que je me suis déguisée de la sorte, pour rester les bras croisés? Mais... dites-moi, ajouta-t-elle en posant les yeux sur le verre qu'il tenait à la main, vous n'essayez pas de noyer votre chagrin dans la boisson, au moins?

— Pas de danger! C'est la dernière bouteille qui reste à la cave. Demain, je n'aurai plus que de l'eau à boire.

— Demain, il se peut que beaucoup de choses aient changé. D'ici là, nous n'avons pas de temps à perdre. Il faut profiter du crépuscule, mais à condition d'arriver au Vieux Moulin avant la nuit, sans quoi nous serons incapables de nous orienter dans la forêt.

Lord Corbury vida son verre d'un trait.

— Allons-y ! dit-il, impatient. Est-ce que je dois me déguiser, moi aussi ?

Nella le regarda d'un œil critique. Bien que pauvre, il était vêtu avec l'élégance recherchée qui sied à un dandy. C'eût été dommage de gâcher de si beaux habits.

— Mettez ce que vous avez de plus vieux, Perdican, conseilla-t-elle. Il nous faudra escalader la clôture et je serai obligée de monter sur vos épaules pour me faufiler à travers l'œil-de-bœuf. Vous trouverez vos anciens vêtements dans votre placard, je les ai lavés la semaine dernière. Et cherchez-vous donc une cravate noire, ce sera plus discret.

— Hum... Vous n'avez peut-être pas tort, reconnut-il d'un ton bourru.

Et, sans plus attendre, il monta dans sa chambre.

Restée seule, Nella s'occupa de mettre un peu d'ordre dans la pièce. C'était elle, déjà, qui avait apporté les bouquets de fleurs qu'on voyait sur la table et repassé les coussins pour les rendre présentables. Mais, malgré tous ses efforts, le salon avait dû faire bien piètre figure aux yeux d'Hetty.

Le Prieuré était pourtant une demeure magnifique, qui appartenait aux Corbury depuis que le roi Henry VIII en avait fait don au premier lord du nom, son aide de camp.

«Au fond, je suis contente que Perdican ne puisse pas vendre la propriété. Ce serait dommage», songea Nella. En fait, elle avait la certitude qu'un jour ou l'autre il aurait les moyens de l'entretenir et d'y vivre dans le faste dont il rêvait.

Elle espérait seulement que ce jour ne se ferait pas trop attendre.

Elle connaissait bien Perdican : c'était vrai qu'il se laissait

facilement décourager, mais cela ne durait jamais longtemps et il finissait toujours par reprendre le dessus. Il y avait en lui une énergie qu'il ne soupçonnait pas lui-même, une force de caractère qui le mènerait inmanquablement jusqu'à la victoire.

«Il doit réussir! Il le faut!» se répétait-elle. Or, pour lui, réussir voulait dire épouser Hetty. C'était là une perspective qu'elle avait du mal à accepter. Elle avait le cœur brisé à l'idée de le voir marié, surtout avec cette fille qu'elle connaissait depuis son plus jeune âge.

Hetty Baldwyn avait toujours été une enfant gâtée, dédaigneuse et condescendante à l'égard de ses camarades, qui trouvait tout naturel que tous les gens jeunes des environs soient à ses pieds. Depuis que Perdican était parti à la guerre, elle était devenue un véritable bourreau des cœurs, non seulement dans la région, mais aussi à Londres où elle avait fait ses débuts dans le monde.

Il fallait reconnaître que ses traits réguliers, ses cheveux d'or et son teint sans défauts lui donnaient une allure irrésistible, et il fallait s'attendre à ce que Perdican, comme les autres, succombe à son charme.

« Je ne veux que son bonheur », pensait Nella mais elle devait bien s'avouer qu'elle ne pouvait l'imaginer heureux avec Hetty Baldwyn.

Elle en était là de ses rêveries quand elle entendit lord Corbury redescendre l'escalier.

Il avait suivi ses instructions et portait un vieux pantalon rapiécé, une veste défraîchie qui lui était devenue un peu juste et une cravate noire élégamment nouée. Malgré tout, il avait encore l'air distingué et cette tenue inhabituelle accentuait le côté bravache qui faisait sa séduction.

— Voilà donc le chef des brigands en personne ! s'exclama-t-elle avec un rire moqueur.

— Un mot de plus et je vous donne une de ces corrections qu'on réservait aux bizuths quand j'étais au collège.

— Je suis sûre que vous étiez très méchant mais, pour l'instant, nous avons d'autres chats à fouetter. Il faut arriver au Vieux Moulin avant la nuit si nous voulons que les chiens puissent me reconnaître.

— Bon sang! Les chiens! Je les avais oubliés.

— Moi pas. J'ai emporté de la nourriture que j'ai laissée au pied du mur.

— Ce qui signifie que vous avez l'intention de repasser par la fenêtre ?

— Vous pouvez sortir par la porte, si vous voulez. Mais je n'ai pas envie d'être aperçue par Mme Buckle. Elle est sûrement à ses fourneaux, à cette heure, mais on ne sait jamais.

— Vous avez raison. Ne prenons pas de risques, approuva-t-il d'un air résigné.

Et il grimpa sur l'appui de la fenêtre à la suite de Nella, d'où ils se laissèrent glisser sur la terrasse. Grâce à sa haute taille, ce fut pour lui un jeu d'enfant.

Nella ramassa le panier qu'elle avait posé sur une dalle couverte de mousse,

— J'espère qu'il y en aura assez, remarqua lord Corbury.

— Il y a toujours plein de restes à la maison. Le cuisinier voit grand.

— Je ne peux pas en dire autant de Mme Buckle.

Elle m'a fait comprendre à midi qu'on ne pouvait guère faire la cuisine avec un garde-manger vide.

— Pauvre Perdican, vous avez faim ?

— Pas pour le moment, mais il devient urgent pour moi d'aller poser quelques pièges à lapins. A moins que je n'essaie d'attraper des pigeons au vol...

— Plus de cartouches !

— A peine quelques-unes. Tout manque dans cette maison.

On sentait qu'il avait dû faire une inspection des lieux dans l'après-midi, et Nella se demanda si c'était avant ou après la visite d'Hetty.

— Je n'ai pas encore dit à mes parents que vous étiez de retour, reprit-elle. Ce n'est pas par cachotterie, mais il est préférable de garder le secret le plus longtemps possible si l'on veut éviter de mettre la puce à l'oreille de sir Virgil.

— Merci d'y avoir pensé. Les visites d'Hetty sont la seule chose qui me rattache à la vie. Si je devais ne plus la voir, je crois que je me ferais sauter la cervelle.

Elle ne répondit pas. Pourvu qu'Hetty continue à venir régulièrement au Prieuré ! Ce qui n'était pas évident : elle avait l'habitude de ne faire que ce qui lui plaisait et il ne fallait pas attendre le moindre effort de sa part.

«Allons! je suis méchante; se sermonna-t-elle. La vérité est que je suis jalouse d'elle parce qu'elle est la plus belle.»

En réalité, ce n'était pas de sa beauté qu'elle était jalouse mais de l'intérêt que lui portait Perdican.

Par le passé, elle avait toujours eu le sentiment qu'il lui appartenait, que rien ne pouvait les séparer. Elle l'accompagnait à la chasse en automne, à la pêche en été, dans ses promenades en barque sur le lac comme dans les cavalcades à travers bois. Elle était toujours de la partie et ils ne s'étaient jamais ennuyés un seul instant.

Comme il avait changé aujourd'hui ! Bien sûr, il avait des soucis d'argent et elle le comprenait fort bien. Mais comment avait-il pu perdre sa joie de vivre, lui qui naguère s'amusait de tout ?

Ils traversèrent la pelouse en silence, côte à côte. Le soleil déclinant derrière la forêt embrasait le ciel de pourpre, d'or et de

safran, tandis que s'allumaient déjà les premières étoiles.

« Rien n'est plus beau que le Prieuré au mois de mai », pensa Nella. Les arbustes auraient eu grand besoin d'être taillés, mais ils formaient ici et là des taches de couleur du plus bel effet et, partout, des senteurs de lilas et de seringas flottaient dans l'air du soir.

Le calme et la douceur du crépuscule semblaient apaiser lord Corbury. Ils coupèrent en direction du Bois Robin qui longeait la grand-route et franchirent bientôt un torrent qu'enjambait un petit pont étroit.

— Il y a de superbes truites ici, dit Nella.

— Ah bon ? Alors, il faudra que j'essaie d'en attraper quelques-unes. Il y a si longtemps que je n'ai pas tenu une canne à pêche ! J'ai peur de ne plus savoir m'y prendre.

— Je suis sûre que ça vous reviendra vite.

— Ne m'en veuillez pas si j'ai l'air maussade, dit-il, avec gentillesse. Je vois bien que vous faites votre possible pour me remonter le moral et je ne devrais pas vous imposer mes malheurs.

— Vous ne m'imposez rien du tout. Nous partagions toujours nos chagrins autrefois, répliqua-t-elle pour le reconforter.

Mais il avait l'esprit ailleurs et il lui répondit simplement, d'un air absent, en regardant des corbeaux regagner leur perchoir :

— Oui, bien sûr...

Ils pénétrèrent dans le Bois Robin par un sentier qui serpentait entre d'épaisses broussailles. Il faisait de plus en plus noir, le soleil avait presque disparu derrière l'horizon et la faible lumière du soir filtrait à peine à travers les branchages.

Soudain, ils entendirent un bruit de pas devant eux. Avec la promptitude d'un soldat exercé au danger, lord Corbury saisit Nella par le bras et l'entraîna derrière un arbre.

— Qui ça peut-il être ? murmura-t-il.

— Pas la moindre idée. D'habitude, ces bois sont déserts à la nuit tombée.

L'inconnu approchait avec lenteur et semblait parler tout seul. On eût dit qu'il s'exprimait dans une langue étrangère. Ils en comprirent la raison quand il arriva à leur hauteur — il était en train de réciter une prière en latin. Lord Corbury avait envie de lever la tête pour voir qui c'était, mais il resta sagement tapi dans l'ombre à côté de Nella.

— Tout va bien, dit-elle après un instant, quand l'homme eut disparu. C'est le vieux curé.

— Le vieux curé ?

— Vous vous souvenez sûrement de lui, il a été le vicaire de Little Coombe pendant des années. Mais il est devenu si distrait que l'évêque l'a muté à Saint-Jean-des-Bois.

— La chapelle de l'Ermite ?

—Oui. L'endroit n'a pas changé depuis notre enfance. On y trouve toujours autant d'écureuils, d'oiseaux et de lapins. C'est souvent là que je vais à la messe, quand le vieux curé se souvient que c'est dimanche.

— Il a des fidèles ?

—Oh ! deux vieilles femmes du village qui l'adorent. L'une d'elles lui fait même son ménage. Il n'a qu'une espèce de hutte pour presbytère, mais il a l'air heureux. La paroisse était devenue trop importante pour lui: il oubliait toujours les enterrements et il fallait souvent envoyer quelqu'un le chercher pour célébrer une noce alors que la mariée attendait déjà devant l'autel.

— Ha ! ha ! Ça devait poser quelques problèmes, non ?

— Et comment! Surtout quand il s'était perdu dans les bois. Il a toujours aimé les animaux, vous vous souvenez ? Aujourd'hui encore, il apprivoise les écureuils, et les daims viennent manger dans sa main.

— Il faudra que j'aille le voir un de ces jours. Si j'avais su que c'était lui, je lui aurais dit un petit mot.

— Mieux vaut que personne ne nous voie. Je ne pense pas qu'Isaac Goldstein ira crier sur les toits qu'on lui a volé sa cassette, mais on ne sait jamais et il est préférable de ne pas nous faire remarquer.

— C'est certain.

L'obscurité rendait leur marche de plus en plus malaisée. Au débouché de la forêt, une haute palissade de planche leur barrait la route.

— Ce n'était pas là, ça, avant! s'exclama lord Corbury.

— Non, c'est Goldstein qui l'a fait installer. Il prétend que c'est pour se protéger des rôdeurs.

Le Vieux Moulin était en piteux état et paraissait laissé à l'abandon. Quelques fenêtres avaient les volets ouverts, mais on n'y voyait aucune lumière.

Lord Corbury n'avait tout de même pas l'air très rassuré.

— Ne craignez rien, dit Nella. J'ai vu partir Goldstein de mes propres yeux. Comme il a dû passer la journée à vider les poches de ses victimes, il y a peu de chances qu'il se risque à rentrer chez lui de nuit.

Il se rendit à ses raisons et la suivit au pied de la palissade. L'une des planches était munie de bâtonnets qui formaient une sorte d'échelle. Il devina que c'était l'œuvre de Nella.

Elle lui tendit le panier et se mit à grimper en s'aidant des poignets, puis elle passa une jambe et se laissa basculer de l'autre côté. Aussitôt de féroces aboiements retentirent. Lord Corbury s'apprêtait à bondir à son secours quand il l'entendit siffler légèrement et parler d'une voix amicale.

— Tout doux, les chiens, disait-elle. Ce n'est que moi.

Dès qu'ils l'eurent reconnue, ils s'apaisèrent et quand lord Corbury

se hissa à son tour, il put les voir remuer la queue et faire une véritable fête à Nella. Ils étaient pourtant effrayants, surtout dans la pénombre. C'étaient deux énormes chiens-loups à la mâchoire puissante et aux crocs menaçants. Nul doute qu'ils devaient ne faire qu'une bouchée des rôdeurs indésirables.

— Le panier ! dit Nella.

Il le lui lança et elle en distribua le contenu aux chiens qui, visiblement affamés, se jetèrent dessus avec voracité.

— Venez, Perdican. Je ne les laisserai pas vous faire de mal.

— J'espère que vous êtes sûre de vous. Je n'ai pas du tout envie de faire partie de leur dîner.

— Ils en ont largement assez. Et je vous protégerai.

Lord Corbury était maintenant à califourchon sur la palissade mais il hésitait encore à sauter. L'un des chiens l'attendait en montrant les dents.

— C'est un ami, s'interposa Nella en lui caressant la tête et en lui tendant un gros morceau de viande.

Puis elle fit signe à lord Corbury de descendre. Avec une certaine appréhension, il se laissa glisser à terre.

— Restez près de moi, lui conseilla Nella. Ils vous ont accepté, sans quoi ils vous auraient déjà sauté à la gorge.

— Vous croyez que ça me rassure ?

Elle leur jeta à chacun un gros os.

— Ça les tiendra occupés, expliqua-t-elle en souriant.

Elle lança le panier vide par-dessus la clôture et se dirigea vers la maison.

— On ne peut pas dire que ce Goldstein soit un locataire modèle, remarqua lord Corbury en découvrant l'état déplorable des lieux.

La peinture des volets s'écaillait, il n'y avait plus trace du petit jardin que l'ancien meunier entretenait avec tant de soin et l'allée était barrée par les débris d'une cheminée écroulée.

— C'est un avare, répondit Nella.

Elle montra du doigt l'œil-de-bœuf qui surmontait la porte. La vitre en était cassée et avait été grossièrement remplacée par de vieux chiffons. L'ouverture n'en était pas moins très étroite et l'accès en restait difficile, même pour une personne aussi mince que Nella.

— Je peux y arriver, assura-t-elle. Laissez-moi monter sur vos épaules.

Lord Corbury se baissa comme il l'avait si souvent fait dans leurs jeunes années. Elle était un peu plus lourde que par le passé. Comme il la tenait par les chevilles, il se souvint de leur escapade chez le lord-lieutenant, le jour où ils lui avaient volé ses pêches, et se prit à espérer que l'aventure aurait, cette fois encore, une issue heureuse.

Elle parvint à se faufiler à l'intérieur et il l'entendit s'affairer de

l'autre côté de la porte.

— Je n'arrive pas à ôter les verrous, cria-t-elle. Je vais ouvrir la fenêtre.

Un instant plus tard, il la vit apparaître dans l'entrebâillement de deux volets. Il enjamba l'appui de la fenêtre et la rejoignit dans la pièce.

— Refermez les volets, dit-elle en fouillant dans sa poche. J'ai apporté une bougie.

A la lueur vacillante de la flamme, la pièce ressemblait à la caverne d'Ali Baba. Son mobilier extraordinaire provenait sans doute de paiements en nature que Goldstein avait dû extorquer à ses débiteurs. On y trouvait des fauteuils de grande valeur, tous dépareillés et, sur une table en marqueterie, quantité de bibelots divers : une statuette, de marbre, un chien de bronze, un angelot de porcelaine et plusieurs tabatières armoriées et incrustées de diamants.

— Bon sang ! Un vrai coffre-fort ! s'exclama lord Corbury.

Il y avait aussi des tableaux de maître négligemment empilés dans un coin, un ours empaillé et même une armure complète.

— On ne peut rien prendre de tout ça, observa Nella. Nous nous ferions facilement repérer en essayant de les vendre.

Elle se baissa pour soulever le tapis et essaya de desceller une des lattes du parquet.

— Laissez-moi faire, dit lord Corbury.

Il y parvint sans effort et poussa un petit sifflement en découvrant le contenu de la cache : une dizaine de sacs de toile serrés les uns contre les autres.

— J'ai tout prévu, dit Nella en sortant une taie d'oreiller de la poche intérieure de sa veste.

— Vous m'avez l'air très expérimentée, commenta-t-il. On prend tout ?

— Autant qu'on peut en porter. On n'a pas le temps de faire le tri. Ce sont sûrement des pièces en argent. Il en faut beaucoup pour faire mille livres.

— Vous avez raison. Et je crois que nous avons intérêt à nous dépêcher.

Ils se mirent à remplir la taie d'oreiller.

— J'espère qu'elle ne va pas craquer ; remarqua Nella.

— Moi aussi. Elle paraît solide, mais c'est diablement lourd.

Il remplaça les lattes dans leur position initiale et Nella réajusta le tapis. Dehors, les chiens attendaient, l'air inoffensif, en remuant la queue.

— Vos amis semblent approuver notre initiative, dit-il en faisant basculer le sac de l'autre côté de la fenêtre.

— Dépêchons-nous, répondit-elle un peu inquiète. Il faut encore

que je rebouche l'œil-de-bœuf.

— J'y vais.

Un instant plus tard, il était de retour. Nella était déjà en train de caresser les chiens. Il la rejoignit après avoir soufflé la bougie et fermé les volets.

— Goldstein risque de remarquer qu'ils ne sont pas enclenchés de l'intérieur, dit-il.

— Peu importe! Nous serons déjà loin.

Il souleva le sac sur ses épaules. C'était si lourd qu'il titubait en suivant Nella.

Arrivés au pied de la palissade, ils entendirent un bruit de roues. Ils prêtèrent l'oreille : c'était une voiture à cheval qui venait de quitter la grand-route et se dirigeait vers le Vieux Moulin !

— Vite ! supplia-t-elle.

Sans perdre une seconde, il jeta le sac par-dessus la palissade et fit la courte échelle à Nella,

Il était temps : à peine furent-ils de l'autre côté que la voiture s'arrêta devant le portail. Aussitôt les chiens se mirent à aboyer, mais sans montrer les dents: aucun doute, ils avaient reconnu leur maître. C'était Isaac Goldstein qui rentrait chez lui.

Prise de peur, Nella saisit la main de lord Corbury.

— Tiens! Je croyais qu'il ne devait pas rentrer cette nuit, fit celui-ci, moqueur.

— Je suis... désolée, Perdican.

— Ne vous en faites pas, nous sommes en sécurité à présent. Mais j'avoue que je n'ai jamais été aussi près de me retrouver avec une corde autour du cou.

Elle frémit. Pour la première fois, elle prit conscience du danger qu'ils venaient de courir.

— Allons, venez, reprit-il à voix basse. Mieux vaut ne pas s'attarder sur les lieux du crime.

Il n'était pas facile de retrouver son chemin dans l'obscurité. Nella, qui connaissait parfaitement les lieux, guidait la marche. Après quelques tâtonnements, ils débouchèrent enfin sur la rive du torrent, passèrent le pont et se hâtèrent de regagner les jardins du Prieuré.

Les étoiles scintillaient déjà et Nella, levant les yeux, adressa au ciel une petite prière de remerciement. Le vol était peut-être une mauvaise action, mais en la circonstance, elle était convaincue que la fin justifiait les moyens.

La fenêtre du salon était toujours ouverte. La lumière des chandelles qui brûlaient encore se reflétait sur les lambris patinés et donnait une sensation de confort et de sécurité.

Lord Corbury déposa son pesant fardeau devant la cheminée et jeta une nouvelle bûche sur les braises mourantes. Nella s'assit près du feu.

Ses cheveux mordorés chatoyaient à la lueur des flammes. Elle resta silencieuse un moment, puis e tourna vers lord Corbury, les yeux brillants et le sourire aux lèvres, en disant :

— Nous avons réussi ! Oh, Perdican, nous avons réussi !

— Il était moins une ! Et dites-vous bien, Nella, que si vous échappez à la pendaison pour complicité, ce ne sera que pour être envoyée au bain.

— Cessez de vous lamenter et regardons plutôt notre butin.

— Vous êtes un cas désespéré d'immoralité, répliqua-t-il en saisissant le sac.

— Attendez ! Laissez-moi d'abord fermer les rideaux, c'est plus prudent : Rappelez-vous comment j'ai découvert où Isaac Goldstein cachait son argent : il m'a suffi d'escalader la palissade et j'ai tout vu par la fenêtre.

— Vous avez pris un risque inconsidéré.

— Mais qui s'avère des plus utiles à présent. Ouvrez vite la taie d'oreiller, Perdican. Je suis impatiente de savoir si nous avons assez pour payer la dette de ce pauvre Simon.

Il s'exécuta et déversa le contenu d'un premier sac sur le tapis. C'étaient des pièces d'or !

— Rangeons-les par piles de dix, proposa-t-il. Elles seront plus faciles à compter.

Il y avait quatre sacs plus légers que les autres ; ceux-là étaient pleins de billets de banque. Il se mit à les trier : c'étaient principalement des billets d'une livre, parfois de cinq. Quand Nella eut fini de classer les pièces, il restait encore un sac à ouvrir.

— J'ai l'impression qu'il n'y a que des billets de cinq dans celui-ci, estima lord Corbury en y plongeant la main. Je... Mon Dieu ! s'écria-t-il soudain.

— Qu'y a-t-il ?

— Je me suis trompé. Ce ne sont pas des billets de cinq... mais de cinquante !

— Pas possible !

— Voyez vous-même. Notre ami Goldstein semble avoir eu de gros débiteurs parmi sa clientèle.

— Comptez-les vite, pour qu'on puisse faire le total !

— Je peux me tromper, répondit-il après un instant, mais, en ajoutant les pièces d'or, je crois bien qu'il y en a pour plus de six mille livres.

— Oh ! Perdican ! Six... six mille !

— Je vais refaire le calcul.

— Mais c'est merveilleux ! C'est trop beau ! C'est beaucoup plus que nous n'espérions !

— Je ne peux pas garder cet argent, dit-il gravement.

Nella s'assit sur ses talons et l'interrogea du regard.

— Il ne s'agit plus d'un banal larcin. C'est une véritable fortune que nous venons de dérober.

— Hum... C'est possible, mais vous oubliez quelque chose.

— Quoi?

— Premièrement que cet argent a été extorqué par Goldstein à des malheureux qu'il a réduits au désespoir et, deuxièmement, qu'il est trop tard pour le lui rendre.

— Exact, mais j'ai le sentiment d'être une canaille.

— C'est mieux que d'avoir le sentiment d'être ruiné, non?

Il la regarda droit dans les yeux et partit d'un grand éclat de rire.

— Nella, vous êtes incorrigible ! Vous n'avez pas changé ! Vous me poussez à faire des coups pendables et, je ne sais comment, tout finit toujours par s'arranger, dit-il en la prenant dans ses bras. Vous êtes un vrai diable mais, bon sang, j'aurais tort de m'en plaindre !

— Maintenant que le danger est passé, avouez que c'était un jeu d'enfant.

— C'est vrai. A présent, qu'allons-nous faire de tout cet argent mal acquis ?

— J'y ai déjà pensé. Je dirai à Mme Buckle, qui le répètera certainement à tout le village, que vous avez gagné de l'argent au jeu avant de quitter Londres. Comme Swayer a sans doute déjà répandu la nouvelle que vous étiez ruiné, il faudra bien expliquer ce retour de fortune d'une manière ou d'une autre.

— Pas bête. Continuez.

— Ensuite vous irez trouver Joe en lui racontant que vous voulez le faire profiter de votre chance, puis vous remettrez cent livres à Simon Buckle pour qu'il puisse rembourser ses dettes. Ainsi Goldstein récupérera un petit quelque chose, même s'il ne le mérite pas.

— Votre souci de justice m'étonnera toujours ! Mais, jusque-là, je vous suis. Que ferons-nous du reste?

— Voyons... Vous pourrez payer les fournisseurs et commencer à faire réparer les fermes (quelques centaines de livres feront l'affaire). Quant au surplus, ma foi, ce sera... la «caution» pour Hetty, acheva-t-elle en baissant ses yeux.

— La caution pour Hetty, répéta-t-il d'une voix douce. Nous la cacherons dans le passage secret. Il est préférable de ne pas verser trop d'argent à la banque pour le moment.

— Il sera en lieu sûr dans le passage secret. Nous sommes les seuls à connaître son existence.

— Alors, nous sommes d'accord, dit-il en ramassant les pièces d'or. A moins, bien sûr, que vous ne vouliez en garder un peu pour vous. Cela vous appartient autant qu'à moi, Nella, et j'aimerais vous faire un cadeau.

— Non! protesta-t-elle fermement. Je ne toucherai pas à un seul penny!

— Mais...

—Vous avez volé cet argent... pour Hetty, expliqua-t-elle. Nous ne devons jamais... l'oublier.

Nella descendit dans le salon, un panier à ouvrage à la main. Elle venait de voir Hetty et lord Corbury traverser la pelouse en direction du lac : ils avaient pris l'habitude d'aller se réfugier sous une tonnelle au bord de l'eau pour s'abriter des regards.

Elle était occupée à faire le lit de lord Corbury quand Hetty était arrivée. Poussée par la curiosité, elle était allée se poster à la fenêtre des escaliers, d'où elle pouvait voir sans être vue.

La belle était descendue d'un cabriolet conduit par un cocher en livrée. Elle portait une capeline bleu pâle qui lui allait à ravir et un bonnet orné de boutons de rose assorti à une ombrelle qu'elle tenait avec beaucoup de grâce. L'ensemble était du plus bel effet et Nella ne doutait pas qu'il avait dû coûter très cher. Mais sir Virgil était un homme riche, qui ne lésinait pas sur la dépense quand il s'agissait de sa fille.

Le cœur serré, Nella avait vu lord Corbury se précipiter à sa rencontre. Il semblait médusé.

— Voici qui est censé être pour Mme Buckle, avait dit Hetty en lui tendant un petit panier. Vous n'aurez qu'à le jeter après mon départ.

— Comme vous êtes belle! s'était-il exclamé d'une voix émue. Je n'arrive pas à croire que vous êtes réelle.

— Vous voulez vérifier? Si nous allions faire un tour dans le parc... proposa-t-elle avec une œillade provocante.

Lord Corbury lui avait répondu par un baisemain et ils s'étaient éloignés ensemble le long de la pelouse en friche. L'élégance de leurs manières contrastait avec l'aspect déplorable du parc envahi par les mauvaises herbes. Pourtant, aux yeux de Nella, les vieilles pierres du château, les eaux argentées du lac et les chênes séculaires formaient un décor idéal pour Perdican. Elle ne pouvait pas imaginer ce paysage sans lui, c'était comme une partie de lui-même: il appartenait au Prieuré autant que le Prieuré lui appartenait.

Quand l'ombrelle d'Hetty et le chapeau haut de forme de Perdican eurent disparu au loin, elle s'était remise à la tâche avec courage.

La chambre de Perdican était dans un désordre incroyable. Sans valet, il était perdu. Tant à l'armée que dans son enfance, il avait toujours eu un serviteur pour plier ses habits, amidonner ses plastrons

et cirer ses chaussures. A présent, il n'y avait plus que le vieux Barnes, qui avait à peine la force de servir à table et de monter chaque matin un broc d'eau chaude à son maître.

La chambre avait appartenu à la mère de Perdican. Elle était entièrement lambrissée, mais lady Corbury l'avait fait peindre en blanc. Le grand lit à baldaquin, qui datait de la Restauration anglaise, était décoré d'angelots sculptés et d'Amours dorés.

Les tentures de velours bleu étaient un peu passées, mais la couleur en était encore belle. Nella avait une tendresse particulière pour la commode marquetée, de facture française, qu'elle époussetait toujours avec le plus grand soin.

Elle venait là chaque matin pour faire un rapide ménage, s'assurer que les vêtements de Perdican avaient été dûment repassés, ses bottes lustrées, et préparer son habit de soirée pour qu'il puisse se changer avant le dîner.

Quant à lui, il ne se rendait compte de rien. Tout cela lui paraissait naturel : il était tellement habitué à son confort qu'il ne s'était jamais posé de questions. Il se montrait toujours ravi de la voir et comme si elle n'en avait pas encore assez fait pour lui, il trouvait chaque fois quelque service supplémentaire à lui demander.

Aujourd'hui, elle était en retard dans son travail parce qu'elle avait eu une matinée très chargée.

Ils avaient décidé d'attendre deux jours avant d'utiliser leur argent. Ils voulaient être sûrs d'abord que M. Goldstein ne déclencherait pas de scandale et avaient prêté la plus grande attention à la rumeur publique. Comme personne ne semblait avoir entendu parler du cambriolage, ils avaient finalement estimé que le moment était venu d'agir, d'autant que M. Goldstein était reparti pour un nouveau voyage d'affaires, ainsi que Nella l'avait constaté en allant nourrir les chiens.

Elle s'était donc rendue ce matin-là chez Mme Buckle pour lui annoncer que lord Corbury avait gagné une grosse somme d'argent au jeu et qu'elle serait en mesure d'honorer ses dettes avant la fin de la semaine.

— Voilà ce que j'appelle une bonne nouvelle, miss Nella, s'était exclamée la vieille dame.

— Pourriez-vous me faire une liste de tout ce que vous devez à vos fournisseurs ?

— Rien de plus facile, miss. Je ne sais pas écrire mais Simon se charge de tenir mes comptes à jour. Notez bien que c'est une précaution inutile : tous les chiffres sont gravés dans ma mémoire en lettres de feu. J'y pense jour et nuit.

— Tout va rentrer dans l'ordre maintenant.

Puis, ce fut le tour de Simon. Lord Gorbury l'avait fait venir au château pour lui remettre les cent livres en main propre.

— Promettez-moi une chose, avait dit lord Corbury.

— Tout ce que vous voudrez, milord, avait répondu le jeune homme éberlué.

— Ne retournez jamais plus chez un usurier. Empruntez à qui vous voudrez mais certainement pas à ces requins. Ce sont des escrocs qui vous volent quand ils prétendent vous rendre service.

— On ne m'y reprendra pas une seconde fois, milord, avait juré Simon qui ne trouvait pas les mots pour exprimer sa gratitude.

Mais sa joie n'était rien en comparaison de la stupéfaction de Joe Jarvis lorsqu'il avait appris que lord Corbury allait lui restituer ce qu'il croyait perdu à jamais.

Nella avait insisté pour être présente à l'entrevue : elle éprouvait une joie sincère à constater que justice était enfin rendue. Elle avait eu les larmes aux yeux en entendant Joe dire de sa grosse voix :

— J'sais pas comment vous remercier, milord, mais j'vous assure que j'resterai à vol'service jusqu'à la mort.

— Est-ce que vous avez quelque chance de pouvoir racheter *l'Homme Vert*?

— Racheter, j'dis pas. Mais j'pourrai p't-être y travailler comme associé. Le nouvel aubergiste commence à s'faire vieux et il trouvé le travail trop dur pour lui.

— Ça me semble être une bonne solution. Mais veillez surtout à ce que le contrat soit équitable et ne signez rien sans me l'avoir montré auparavant.

— Entendu, milord. Et merci, milord, merci!

Et il s'était empressé de sortir, comme s'il avait hâte de commencer les négociations au sujet de *l'Homme Vert*. Mais Nella avait bien compris que cette précipitation n'était due qu'à sa timidité et qu'il avait peur d'éclater en sanglots devant son bienfaiteur.

— Vous avez encore des remords ? demanda-t elle à lord Corbury d'une voix douce.

— De moins en moins, je l'avoue, répondit-il en souriant. Mais je suis gêné de recevoir tous ces remerciements. Après tout, ce n'est pas mon argent que je leur donne.

— Vous avez risqué votre tête pour l'obtenir. Et c'est ce que vous avez de plus précieux, non?

— Je ne vous contredirai pas sur ce point, admit-il en riant.

Lord Corbury avait ensuite convoqué M. Porritt, le maçon du village, qui s'était montré ravi d'apprendre que les fermes allaient être réparées.

— Je ne vous cacherai pas, milord, avait-il dit, que je suis sans travail depuis trois mois. C'est une bénédiction pour mes deux fils et moi, et nous sommes prêts à nous mettre à l'ouvrage.

— Alors, faites-moi un bon prix et commencez dès que possible. Je

voudrais pouvoir louer les fermes sans tarder.

— Ce sont pas les candidats qui manquent, milord. Je connais un jeune fermier de Bugle End qui a des vues sur la terre abandonnée par MacDonald. Il m'a déjà demandé de retaper la grange mais il n'avait pas d'argent liquide et, vu le faible rendement des terres en ce moment, j'ai hésité à lui faire crédit.

— C'est un bon fermier?

— On le dit, et il est honnête. Vous ne risquez pas d'être déçu, milord.

— Dites-lui de venir me voir.

— Et pour ce qui est de la ferme de Grimble, je suis sûr qu'elle intéresse beaucoup de monde. Vous me permettez de faire courir le bruit qu'elle est à louer ?

— Certainement. Il est grand temps d'en relancer l'exploitation. Pour les autres fermes, nous verrons plus tard.

— Ça représente un gros travail, milord, commenta M. Porritt, que la perspective semblait enchanter.

— Commençons déjà par ces deux-là.

— Les autres sont, dans un état désastreux, avait précisé Nella après le départ du maçon.

— Bon sang! Il me faudrait plus d'argent. Ces terres ont toujours été d'un bon rapport par le passé. Il n'y a pas de raison que ça cesse.

— Vous avez une idée ?

— Je réfléchis, avait-il répondu d'un ton énigmatique.

Nella n'avait pas voulu en savoir davantage. «A présent, se dit-elle, c'est Hetty qui doit occuper toutes ses pensées.»

Elle était si profondément perdue dans sa rêverie qu'elle n'entendit pas la porte s'ouvrir.

— Il paraît que miss Baldwyn est ici, dit une voix hautaine et autoritaire.

Elle sursauta. Un homme se tenait sur le seuil de la porte avec des airs d'importance. Tout portait à croire qu'il s'agissait de sir Nicolas Waringham, d'après la description que Perdican en avait faite.

Il était vêtu avec une extrême élégance et coiffé à la dernière mode. Son attitude avait une sorte de raideur prétentieuse qui le rendait facilement reconnaissable.

— Vous désirez parler à miss Baldwyn? demanda-t-elle après un instant d'hésitation, prise au dépourvu.

— Ça me semble évident, non ? répondit-il sèchement. Dépêchez-vous d'aller la chercher.

Il était clair qu'il avait pris Nella pour une domestique. Sans réfléchir, elle répliqua malicieusement avec un fort accent campagnard:

— Eh pardi ! J'avions pas ben compris !

Comprenant son erreur, sir Nicolas ajusta son monocle et reprit sur un ton très différent :

— Pardonnez ma méprise. J'avais cru que vous étiez une servante.

— Étant donné que j'étais en train de faire de la couture, c'est tout à fait compréhensible. Permettez-moi de me présenter: je suis une cousine de lord Corbury, Nella Lambert.

— Alors, vous devez être la nièce de lord Farquhar ? Je connais bien votre oncle, miss Lambert. Un homme des plus distingués et un ami intime du prince régent.

— Et vous devez être sir Nicolas Waringham, dit-elle en faisant une révérence.

— Vous avez vu juste, miss Lambert, répondit-il avec un bref salut de la tête.

Nella réfléchissait vite : il n'était pas question de laisser sir Nicolas partir à la recherche d'Hetty, qu'il risquait de surprendre au bras de Perdican. Si sir Virgil venait à apprendre la vérité, leur situation risquait de devenir fort compromettante.

Il n'y avait qu'une chose à faire: tenter de retenir sir Nicolas le plus longtemps possible.

— Je crois qu'Hetty ne va plus tarder, fit-elle. Je suis vraiment ravie de vous rencontrer, vous savez.

— Tiens donc ! s'étonna-t-il en remettant son monocle.

Il faut reconnaître qu'habillée comme elle l'était, avec les cheveux défaits, Nella n'avait rien d'une jeune fille du monde et il avait de quoi être perplexe.

— Mais oui, reprit-elle. Perdican m'a souvent parlé de vous. Il paraît que vous êtes d'une famille très ancienne.

— En effet, je dois dire que mon arbre généalogique est assez exceptionnel. Comme vous le savez sans doute, j'ai le titre de Premier Baronnet de Grande-Bretagne et mes ancêtres étaient déjà propriétaires terriens avant l'invasion de Guillaume le Conquérant.

— Passionnant! Vous devez en être fier.

— Pourquoi pas? Euh... Je crois que les Corbury sont également d'une ancienne lignée, ajouta-t-il en jetant un regard légèrement méprisant autour de lui.

— Leur nom remonte à Henry VIII.

— Non, plus loin. Il y avait un Corbury à la bataille d'Azincourt.

— Oh! vraiment? Il faudra le dire à Perdican, je suis certaine qu'il sera enchanté de l'apprendre.

— Je trouve que les gens se désintéressent trop souvent de leur généalogie. Pour moi, rien n'est plus important.

— Je vous comprends, assura Nella en essayant de ne pas paraître trop ironique. Cela dit, vous devez bien admettre, sir Nicolas, que nous descendons tous d'Adam et Eve.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il, surpris.

— Eh bien, ... c 'est évident, non ? A moins d'être tombés du ciel comme les anges, chaque homme, chaque femme, sur cette terre, a été engendré par un autre homme et une autre femme, et ainsi de suite depuis la nuit des temps.

L'idée sembla intéresser sir Nicolas qui se mit à tapoter négligemment ses lèvres avec son monocle avant de s'installer dans un fauteuil.

— Laissez-moi le temps d'y réfléchir, miss Lambert, dit-il. Je n'avais jamais envisagé les choses sous cet angle, mais j'avoue qu'il y a du bon sens dans ce que vous dites.

— Selon moi, l'intelligence et le courage sont plus importants que la lignée. Les ancêtres des aristocrates d'aujourd'hui ont tous été anoblis un jour pour un acte de bravoure ou un service rendu à l'Etat. C'est pourquoi nous devons apprendre à nos enfants à ne pas se contenter de leur héritage et à lutter pour devenir meilleurs.

Sir Nicolas semblait déconcerté. Nul doute que son arbre généalogique devait lui être très cher. Elle était en train de détruire à ses yeux ce qu'il avait de plus précieux.

— J'espère qu'un jour j'aurai l'occasion de voir votre arbre généalogique, sir Nicolas, reprit-elle pour s'amender.

— Je vous le montrerais avec plaisir mais je doute que cela vous intéresse beaucoup. Voyez-vous, l'héraldique est une science assez complexe dont la plupart des gens n'ont aucune notion.

— Ce n'est pas mon cas. Il se trouve que mon père a fait des recherches en ce sens il y a quelques années et qu'il m'a demandé de l'aider. Je me suis d'ailleurs découvert des ancêtres fascinants dont je ne soupçonnais pas l'existence. Par exemple, une princesse autrichienne dont la moralité douteuse scandalisait la cour.

— Autrichienne ! Voilà qui explique peut-être la couleur de vos cheveux, miss Lambert. Vous devez savoir que les Autrichiennes, particulièrement les Viennoises, sont célèbres pour leur chevelure rousse.

— Et j'en aurais hérité à travers les siècles? Quelle merveilleuse idée! Mais la princesse m'a peut-être aussi légué ses défauts les plus... blâmables.

— Oh ! je n'ose le croire.

— Et vous, avez-vous eu quelques surprises en fouillant dans votre généalogie ? poursuivit-elle en jetant un coup d'œil à l'horloge.

Elle commençait à se demander si elle serait capable de retenir sir Nicolas encore longtemps. Hetty avait dû affirmer chez elle qu'elle rentrerait de bonne heure : après tout, elle était censée rendre visite à Mme Buckle, une vieille dame malade, et cela ne prenait pas un après-midi entier. Sir Nicolas n'allait pas tarder à se poser des questions.

— Oui, j'ai fait des découvertes inattendues du côté de ma famille maternelle, qui remonte aux comtes de Saint-Quentin. Figurez-vous que je descends de la branche cadette des Habsbourg et, indirectement, de Charlemagne. Mais, maintenant que j'y pense, il y a très peu de chances que nous soyons apparentés, vous et moi, miss Lambert.

— Ce serait plaisant. Si nous avons jamais l'occasion de nous revoir, j'aimerais beaucoup vous montrer les travaux de mon père sur la question.

— Avec grand plaisir.

— Parlez-moi donc des Habsbourg., commença Nella qui se prenait presque sincèrement au jeu.

C'est alors que la porte s'ouvrit. Hetty et lord Corbury firent leur entrée ensemble;

Curieusement, Nella se sentit un peu coupable, comme si elle avait fait quelque chose de mal. Était-ce l'embarras qu'elle lut dans les yeux d'Hetty ou l'expression contrariée de lord Corbury? Elle n'en savait rien. Toujours est-il qu'elle se leva aussitôt, tandis qu'Hetty tendait déjà les mains vers sir Nicolas Waringham en s'exclamant :

— Sir Nicolas ! Vous voilà enfin ! Nous finissions par abandonner l'espoir de jamais vous revoir.

— J'ai été malheureusement retardé, répondit celui-ci en lui baisant la main.

— Grâce au ciel, vous êtes là. Dire qu'il a fallu que vous arriviez juste le jour où je n'étais pas à la maison pour vous accueillir! Moi qui n'ai cessé de vous attendre depuis une semaine, je suis confuse !

— Vous me faites trop d'honneur.

— Comment allez-vous, Waringham? intervint lord Corbury sur un ton peu amène.

— On m'a dit qu'Hetty était ici et j'ai pris la liberté de venir la trouver, expliqua-t-il.

— Et je suis là, comme vous le voyez, reprit Hetty. Quelle joie de vous savoir parmi nous ! Papa et maman se mouraient d'impatience.

— J'espère que c'était aussi votre cas, fit-il en la dévorant des yeux.

— Assurément! J'ai déjà fait quantité de projets nous concernant. Allons, venez ! Rentrons à la maison... Tiens! Vous étiez là, dit-elle en se tournant vers Nella comme si elle n'avait pas encore remarqué sa présence. Vraiment, vous avez l'air d'une vagabonde. Vous devriez vous commander une nouvelle robe, celle que vous portez a largement fait son temps.

Nella ne comprit pas la raison de cette attaque. Hetty avait-elle été vexée de la trouver en grande conversation avec son prétendant? Lord Corbury répondit à sa place :

— Vous savez bien, Hetty, que mon cousin Lionel consacre tout son argent à sa bibliothèque et se désintéresse de sa fille, il ne vous est jamais venu à l'idée que les robes neuves coûtaient cher ?

Par cette repartie, lord Corbury cherchait moins à prendre la défense de Nella qu'à exprimer sa rancune à l'égard d'Hetty pour l'accueil chaleureux qu'elle avait réservé à sir Nicolas.

— Pauvre Nella! J'avais oublié, dit-elle d'une voix mielleuse. Au revoir, Perdican. Je suis enchantée de vous savoir de retour à Little Coombe. Mes parents ne manqueront certainement pas de vous inviter un de ces soirs : hier encore, papa s'inquiétait de votre absence prolongée... Perdican est un ami d'enfance, expliqua-t-elle à sir Nicolas. Mais, depuis qu'il a quitté l'armée, il a pris goût à la vie londonienne et la campagne n'a plus beaucoup d'attrait pour lui.

— Détrompez-vous, protesta lord Corbury pour bien montrer à sir Nicolas qu'il prenait lui aussi rang parmi les prétendants. Quand vous y êtes, la campagne a pour moi des charmes incomparables.

— Cher Perdican, vous êtes toujours aussi flatteur, répliqua-t-elle en femme habituée à recevoir des compliments. Emmenez-moi vite, sir Nicolas, sinon Perdican va me faire rougir. Il doit avoir du sang irlandais, c'est un bonimenteur incorrigible.

Lord Corbury serra les dents. Voyant que la situation risquait de dégénérer, Nella s'empessa de détourner la conversation.

— Au revoir, Hetty, dit-elle. Vous êtes très élégante aujourd'hui. Si l'on organisait un prix de beauté, je suis convaincue que tous tes suffrages iraient vers vous.

Mais Hetty s'éloignait déjà au bras de sir Nicolas. Comme ils n'avaient rien d'autre à faire, Nella et Perdican les suivirent. « On dirait une procession de mariage », songea Nella, en se gardant bien d'en faire la remarque à Perdican.

Le phaéton de sir Nicolas, garé juste à côté du cabriolet d'Hetty, était un superbe attelage de quatre magnifiques chevaux, piaffant et rongeant leur frein.

— Vous montez avec moi ? proposa sir Nicolas en indiquant sa voiture.

— Mais bien sûr, répondit Hetty.

Il l'aida à s'installer et prit place sur le siège du cocher pour tenir lui-même les rênes. Trônant comme une princesse, elle fit un gracieux salut de sa main gantée en disant :

— Au revoir, Perdican! Au revoir, Nella! A bientôt, j'espère.

Sir Nicolas fouetta ses chevaux. Les roues crissèrent sur le gravier et ils disparurent au bout de l'allée bordée de chênes.

— Qu'il aille au diable! jura lord Corbury. Comment rivaliser avec un homme qui peut s'offrir de pareils chevaux ?

— On ne tombe pas amoureux d'un cheval, fit Nella.

— En tout cas, Hetty a l'air de les apprécier. Il lui en imposé, c'est clair.

— Il est plutôt guindé mais il ne manquerait pas d'intérêt s'il était plus détendu.

— Quoi! Ce pingouin endimanché! Et d'abord, qu'est-ce que vous étiez en train de lui raconter quand nous sommes arrivés?

— J'essayais de le retenir. Je ne crois pas que vous auriez été très content qu'il vienne vous chercher jusqu'à la tonnelle.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que nous étions sous la ton... Hum ! Vous en savez trop, Nella. Ah ! ce Waringham! Dire qu'Hetty commençait à oublier son existence !

«C'est chaque fois la même chose, pensa Nella. Les visites d'Hetty ne font qu'augmenter son chagrin.»

Comme ils rentraient au salon, il ne put s'empêcher de jeter un œil vers le passage secret où était caché leur butin.

— Il me faut de l'argent, Nella, reprit-il. Et il m'est venu une idée pendant la nuit.

— Laquelle?

— En fouillant dans le château pour vérifier s'il n'y avait vraiment plus rien à vendre, j'ai trouvé ceci, dit-il en ouvrant un tiroir!

— Qu'est-ce que c'est?

— Des masques. Ma mère les avait fait confectionner comme accessoires pour une petite saynète qu'elle avait écrite et où mon père jouait le rôle d'un bandit de grands chemins.

— Un bandit ?

— La pièce s'appelait «La bourse ou la vie», expliqua-t-il en la regardant fixement.

—Vous... vous n'y pensez pas ! C'est trop dangereux, Perdican. Dans la plupart des équipages, il y a un valet en armes.

— Pas toujours. C'est vrai pour les longs voyages mais pas pour les petits déplacements.

— Perdican...

— On n'ira pas sur les routes principales, on choisira des chemins de campagne. Je suis sûr que les gens n'emportent pas d'arme à feu pour se rendre chez un ami.

— Non, bien sûr...

— Nous n'aurons qu'à sévir à plusieurs lieues d'ici, là où personne ne nous reconnaîtra. J'ai idée que les bandits amassent de vraies fortunes.

— Certainement bien moins que nous, l'autre soir.

— Peut-être, mais, c'est plus « fair-play ». Il n'y a rien de plus vil que de se faufiler la nuit chez un dormeur pour lui dérober son or sans lui laisser la moindre chance de se défendre. Tandis que là, c'est un défi d'homme à homme, la loi du plus fort.

— Je vois... Bon! Quand commençons-nous?

— Pourquoi pas tout de suite ? répondit-il en lui tendant un masque.

— D'accord!

Elle essaya le masque. Il lui couvrait entièrement le visage et les ouvertures pour les yeux étaient très: étroites. C'était le parfait incognito.

— Le meilleur moment pour agir est le soir, dit lord Corbury, à l'heure où les gens du monde vont dîner. Les dames ont alors leurs bijoux sur elles et les messieurs un portefeuille bien rempli.

— C'est vous qui décidez.

— Nous nous cacherons dans l'ombre des arbres. Dès que nous verrons approcher une voiture qui nous semblera cossue, je lui barrerai la route et vous mettrez le cocher en joue avec votre pistolet pendant que je détrousserai les voyageurs.

— Ça semble facile.

— Et ça peut être très lucratif. Bien sûr, si ça ne s'avérait pas rentable, inutile de continuer à risquer notre tête.

— Vous feriez un très joli pendu, vous savez.

— On me l'a souvent dit quand j'étais au collège. Mais, si nous faisons un beau coup de filet, Nella, nous serons largement payés de nos efforts.

Elle se demanda comment réagirait Hetty si elle apprenait que Perdican était prêt à risquer sa vie pour elle. Serait-elle émue, flattée ou simplement choquée et scandalisée par son crime ? Nella, quant à elle, n'avait qu'une idée en tête: aider Perdican envers et contre tous. Elle se réjouissait de voir que ses projets aventureux semblaient lui redonner goût à la vie. Elle retrouvait enfin le Perdican enthousiaste qu'elle avait connu et qu'elle aimait.

— J'ai déniché au grenier une culotte de cheval que vous portiez à quinze ans, dit-elle. Je suis sûre qu'elle m'ira.

— Tant mieux ! Vous ne pouvez pas rester habillée en femme.

— Je me ferai un chignon et je mettrai un de vos chapeaux. Je vous promets que j'aurai l'air du plus féroce des bandits. Et pour être certains de ne pas nous faire reconnaître, nous aurions intérêt à nous emmitoufler dans de grandes écharpes noires.

— Bonne idée ! J'ai ce qu'il faut. Et je porterai mes plus vieux habits.

Elle ne put s'empêcher de penser que Perdican aurait bien du mal à se déguiser efficacement: elle le reconnaîtrait entre tous, même grimé et travesti. Il y avait dans sa silhouette, sa démarche, sa façon de monter à cheval et ses moindres gestes; quelque chose qui le différenciait inmanquablement des autres hommes.

Mais il était inutile de lui opposer un quelconque argument : il

n'écouterait pas. Il avait pris sa décision et rien ne l'en ferait changer. Il était résolu à épouser Hetty coûte que coûte et, pour cela, il lui fallait de l'argent.

Les cinq mille livres qu'ils avaient cachées dans le passage secret ne pourraient pas durer éternellement. Elles risquaient même de fondre comme neige au soleil. Non que Perdican se laissât aller à des dépenses inconsidérées, mais il fallait bien qu'il assure sa subsistance.

« Nous devons trouver de l'argent par n'importe quel moyen », songea-t-elle.

Elle n'oubliait pas que les bandits de grands chemins étaient voués à la pendaison et elle essayait de se rassurer en se disant qu'un grand nombre d'entre eux étaient encore en liberté.

« Et puis après ? Ça m'est bien égal d'être pendue... si c'est sur le même échafaud que Perdican. »

C'était une soirée brumeuse. Le petit bois était sombre et lugubre.

Lord Corbury était sur le qui-vive. Avec son masque et son écharpe de soie noire, il ressemblait à un héros romantique.

— J'espère que notre première prise sera fructueuse, dit-il.

— S'ils transportent des objets de valeur, ils ne se laisseront pas faire facilement.

— Vous avez toujours peur que je me fasse trouer la peau ?

— Puisque vous êtes rentré de la guerre sain et sauf, vous devez avoir un bon ange gardien.

Au fond de son cœur, elle était moins optimiste. Cette aventure lui paraissait de plus en plus insensée: ils étaient en pleine improvisation et tout pouvait arriver, sans parler de l'ombre du gibet qui planait au-dessus de leurs têtes.

Lord Corbury montait un superbe étalon, trop beau peut-être : il risquait d'être facilement reconnaissable. Ils avaient chevauché plus d'une heure pour atteindre l'endroit qu'ils avaient choisi. Ce n'était pas une route importante, mais néanmoins relativement fréquentée, qui desservait plusieurs propriétés assez vastes et où ils espéraient rencontrer quelques notables fortunés.

— Il doit sûrement y avoir une réception quelque part, affirma lord Corbury, plein de confiance. Les dames porteront sans doute des diadèmes, des colliers et toutes sortes de bijoux de valeur.

— Et qu'est-ce qu'on en fera ?

— Oh ! on trouvera bien un receleur. Pourquoi pas notre ami Isaac Goldstein ?

— Décidément, Perdican, vous n'avez aucun sens de la propriété.

— Je pourrais en dire autant de vous.

Elle allait lui répondre, quand il s'exclama:

— Attention ! Une voiture.

En effet, un attelage venait d'apparaître au loin et semblait s'approcher à vive allure. A côté du cocher, qui avait l'air plutôt vieux, il y avait un valet jeune et mince mais qui n'avait rien de très imposant. Tous deux étaient vêtus d'une livrée bleu foncé à boutons dorés et coiffés d'un tricorné.

C'était une berline un peu démodée mais qui avait dû être luxueuse en son temps et sur laquelle on pouvait voir les armoiries de son propriétaire. Ils attendirent en silence et, quand elle fut presque à leur hauteur, lord Corbury donna le signal.

— Allons-y. Restez derrière moi.

Ils éperonnèrent leurs chevaux et se plantèrent au milieu de la route.

— La bourse ou la vie ! cria-t-il d'une voix menaçante en brandissant son pistolet.

L'effet fut immédiat. Le cocher arrêta les chevaux sans demander son reste, tandis que le jeune valet levait déjà les mains.

— Pitié ! Ne tirez pas ! Ne tirez pas !

— Personne ne vous fera de mal si vous restez sagement où vous êtes.

Perdican s'assura que Nella était bien derrière lui, le pistolet braqué sur les deux hommes, et descendit de son cheval.

Il ouvrit la porte de la berline. C'était le moment le plus périlleux : s'il y avait un homme à l'intérieur, il avait largement eu le temps de charger une arme.

Il y avait deux occupants. L'un était un très vieil homme aux cheveux blancs qui semblait plongé dans un profond sommeil, l'autre une ravissante jeune femme d'une trentaine d'années. Un diadème d'émeraudes et de diamants, assorti à son collier scintillait sur ses cheveux bruns, et d'étincelants bracelets ornaient ses poignets délicats.

— Vos objets de valeur, vite ! ordonna-t-il.

Elle se tourna vers son voisin, qui dormait toujours, et le poussa du coude.

— Votre bourse, George ! dit-elle. Donnez-moi votre bourse, mon ami.

— Hein ? Que... qu'est-ce que c'est ? bredouilla-t-il ; réveillé en sursaut. Où sommes-nous ? Au péage ?

— Non, mon ami, ce... ce monsieur réclame votre argent.

— Ah ! bien sûr, tout de suite, répondit-il en fouillant dans sa poche.

Il en sortit une large bourse qu'il tendit à la jeune femme et se rendormit.

— Mon mari n'y voit pas très bien, expliqua-t-elle à lord Corbury en lui passant la bourse.

— Vos bijoux, à présent !

— Oh ! non... laissez-les-moi, supplia-t-elle. C'est tout ce que je possède. Je vous donnerai tout ce que vous voudrez, mais laissez-moi mes émeraudes.

— Tout ce que je veux ? fit-il sur un ton amusé, après un instant d'hésitation.

— Si c'est... raisonnable, répondit-elle, les yeux pétillants et un petit sourire aux lèvres.

Il retira son foulard. Il souriait aussi: Leurs lèvres n'étaient distantes que de quelques centimètres. Il se pencha.

Elle ne fit rien pour éviter son baiser. Au contraire, elle lui passa un bras autour du cou et l'attira contre elle. Ils s'embrassèrent longuement, avec fougue.

Nella, qui assistait à la scène, eut l'impression qu'un poignard lui transperçait le cœur. Elle les observait tout en gardant son pistolet pointé sur le cocher et le valet. Ils n'étaient qu'à quelques mètres d'elle. Jamais auparavant elle n'avait ressenti une telle souffrance.

Certes, elle avait souvent entendu Perdican faire la cour à Hetty et elle savait bien comment ils occupaient leurs loisirs chaque après-midi sous la tonnelle. Mais le savoir était une chose, le voir de ses propres yeux en était une autre.

Elle aurait volontiers donné sa place au paradis pour que Perdican l'embrasse de cette façon. La ferveur de leur étreinte dépassait ce qu'elle avait pu imaginer. Elle se sentait presque incapable de respirer et sa douleur augmentait à chaque seconde. C'était comme si le temps s'était arrêté, comme si ce baiser durait depuis des heures.

— Vous êtes adorable, dit finalement lord Corbury.

— Et vous êtes très... persuasif pour un brigand.

Ils ne pouvaient détacher ses yeux l'un de l'autre. Perdican semblait ne plus pouvoir la quitter.

— Attention! Voilà quelqu'un! s'exclama Nella en contrefaisant sa voix.

Se souvenant brusquement de la précarité de sa situation, Perdican eut un mouvement de recul en apercevant au loin un véhicule qui se dirigeait droit sur eux.

— Adieu, la belle! dit-il en refermant la portière. Peut-être nous reverrons-nous un jour.

— Je l'espère... de tout mon cœur, répondit-elle.

D'un geste, Nella ordonna au cocher de se remettre en marche. Elle évitait de parler de crainte que sa voix féminine n'éveille les soupçons. Il ne se fit pas prier, saisit nerveusement les rênes et fouetta vigoureusement ses chevaux.

Comme la voiture s'ébranlait, la belle étrangère se pencha au-dehors pour faire un dernier signe de la main à lord Corbury.

Vexée, Nella éperonna sa monture et se hâta de regagner le couvert des arbres. Perdican ne tarda pas à la rejoindre en brandissant la bourse volée.

— Elle n'a pas l'air très lourde, dit-il en la soupesant.

— Vous savez qui c'était? demanda-t-elle d'un ton brusque.

— Non, qui ?

— Le vieux président Enslow. Il est immensément riche. Elle, c'est sa quatrième femme. Il l'a épousée il y a trois ans et, s'il faut en croire les commérages, je vous assure que ses émeraudes sont loin d'être ses seuls bijoux. On dit qu'elle le mène par le bout du nez et qu'elle est plus dépensière à elle seule que les trois épouses précédentes réunies.

— Ha! ha! Elle a bien raison! Une aussi jolie créature mariée à ce vieux barbon, c'est un crime contre la nature.

— Vous étiez censé être un brigand ! protesta-t-elle.

— J'ai bien envie d'entretenir des relations plus soutenues avec Mme Enslow. Vous croyez qu'il serait possible de l'inviter au Prieuré ?

— Pour vous passer une corde autour du cou? Dites-vous bien que si elle vous reconnaît, elle ne gardera pas son secret pour elle. Vous imaginez le scandale! Le noble propriétaire du Prieuré se déguise en bandit pour attaquer les voyageurs sur les routes!

— Hum... Vous n'avez peut-être pas tort, soupira-t-il. N'empêche qu'elle était bien belle.

—Et les émeraudes que vous avez troquées contre un baiser valaient bien un millier de livres.

Il ne l'écoutait pas. Il était en train de vérifier le contenu de la bourse.

— Voyons,, dix... onze souverains, fit-il. Ça ne valait vraiment pas le coup.

— Comme vous dites !

Il la regarda un instant et jeta son masque dans un buisson.

— Vous avez raison, Nella, reconnut-il. Bah! disons que c'était pour le plaisir. Allez, venez! Rentrons à la maison... Vous n'êtes pas fâchée, au moins ? ajouta-t-il en lui serrant affectueusement la main.

— Non, Perdican...

Elle lui pardonnait tout. Pourquoi ? Tandis qu'ils chevauchaient côte à côte en direction du Prieuré, elle commençait à voir clair en elle-même. La vérité lui était apparue quand elle l'avait vu embrasser une autre femme, une vérité qui s'était fait jour peu à peu depuis une semaine mais qu'elle s'était efforcée d'ignorer jusqu'alors.

Elle l'aimait. Non comme un ami d'enfance, un camarade, un cousin, elle l'aimait comme une femme aime un homme.

Oui, elle l'aimait ! Elle aimait tout en lui. Le martèlement rythmé des sabots des chevaux sur le sol semblait lui répéter sans cesse :

«Je l'aime... Je l'aime... Je l'aime... »

Au fond, il n'y avait rien de nouveau, si elle y songeait. Dans son enfance, déjà, elle guettait son retour de l'école en comptant les heures. Plus tard, pendant la guerre, elle s'éveillait la nuit en pensant à lui. Enfin quand, cachée dans le passage secret elle avait entendu sa voix dans le salon, elle avait senti son cœur bondir.

«A force de vivre aux côtés d'un homme si beau si séduisant, si

admirable à tout point de vue, se dit-elle, il était inévitable que je finisse par tomber amoureuse. »

Mais, pour Perdican, les choses étaient différentes. Il y avait tant de femmes prêtes à se jeter à ses pieds qu'il n'avait que l'embarras du choix.

Hetty ne l'aimait peut-être pas assez pour envisager de l'épouser sans argent, mais elle était la première à se laisser conter fleurette et Nella la soupçonnait même de lui accorder en privé des faveurs qu'elle aurait refusées à tout autre prétendant. « Mais quelle est celle qui n'en ferait pas autant, qui pourrait lui résister? »

Elle le regarda. Elle n'avait jamais vu plus beau cavalier. Même dans ses vieux habits, il était d'une élégance incomparable. Il avait une « présence », un magnétisme à nul autre pareil.

— Vous avez l'air d'une va-nu-pieds dans ces vêtements, lui dit-il en souriant. Laissez-moi ramener moi-même votre cheval à l'écurie. Je me demande quelle tête ferait le palefrenier s'il vous voyait.

— Oh! il se dirait simplement: « M'sieur Perdican a encore fait les quatre cents coups. »

— A l'instigation de miss Nella, pour sûr! compléta lord Corbury.

Ils partirent d'un même éclat de rire et arrivèrent bientôt à la porte du Prieuré.

Trois jours plus tard, sir Nicolas Waringham se présentait chez lord Corbury. Il entra sans prendre la peine de sonner la cloche. De toute façon, elle était cassée.

Il posa son chapeau et ses gants sur la table du vestibule et se mit à inspecter les pièces. Il n'y avait personne. Finalement, ses déambulations le conduisirent à l'office, où il trouva Nella occupée à repasser des cravates.

— Sir Nicolas ! Vous êtes en avance ! s'exclama-t-elle en le voyant.

— Hetty est allée faire des courses à Brighton. Je présume que Corbury est sorti ?

— Il est allé voir où en étaient les travaux dans les fermes. Vous voulez le voir?

— Non. C'est à vous que je veux parler.

Elle n'en fut pas surprise. Elle avait eu le loisir d'apprendre à mieux le connaître ces deux derniers jours et elle était assez féminine pour s'être rendu compte qu'elle l'intriguait. Sans doute était-ce parce qu'elle ne faisait pas de manières avec lui et savait rester naturelle, contrairement aux femmes qu'il avait l'habitude de rencontrer en société.

A sa propre surprise, elle commençait à lui trouver un certain attrait. Elle avait découvert notamment que sa manie de la généalogie n'était pas chez lui une simple question de snobisme, mais provenait

d'une véritable passion pour l'histoire. En outre, il était très cultivé et, contrairement à ce qu'on aurait pu croire, fin psychologue.

Sa raideur et sa condescendance n'étaient qu'une façade. S'il se croyait obligé parfois de regarder les gens de haut pour afficher sa supériorité, c'est qu'il devait avoir un secret et elle avait bien envie de le percer.

Il s'assit sur un coin de la table, Nella s'appliquait à froncer minutieusement un jabot de lord Corbury.

— Puis-je vous demander pourquoi vous faites ça? s'étonna-t-il.

— Parce qu'il n'y a personne d'autre pour le faire. Avec les préparatifs pour le dîner de ce soir, le vieux Barnes est bien trop occupé, expliqua-t-elle en allant chercher un autre fer sur la braise. Je ne comprends pas pourquoi Perdican s'est mis en tête de donner cette réception.

— Il se trouve que l'idée vient de moi.

— De vous? Mais... Comment pouvez-vous préférer les maigres repas du Prieuré aux festins de roi qu'on vous réserve au manoir?

— Je voulais vous voir.

— Moi? Ha! ha!

— Pourquoi riez-vous? J'ai tout organisé soigneusement. Hetty sera chaperonnée par son frère et vous par lord Corbury. Ça fait un nombre impair mais je ne voulais pas imposer un sixième invité.

— Ainsi c'était votre idée ! Eh bien, sir Nicolas, préparez-vous à une surprise.

— Que voulez-vous dire ?

— Je serai là, en effet, mais vous ne me verrez pas.

— Je dois être un peu borné, fit-il après réflexion, mais je ne comprends pas.

— Laissez-moi vous poser une question à mon tour. Qui, selon vous, va préparer le dîner?

— Vous ne voudriez tout de même pas me faire croire que...

— Eh si ! Qui d'autre ?

Elle riait toujours et, lui parlant comme à un enfant, elle ajouta :

— L'ennui avec vous, sir Nicolas, c'est que vous n'arrivez pas à comprendre les problèmes des gens ordinaires. Vous êtes si riche que vous n'avez aucune notion du prix des choses. Les domestiques coûtent cher, vous savez. Ici, il n'y a que le vieux Bar nés, qui a plus de soixante-dix ans, et Mme Buckle. La pauvre, elle fait ce qu'elle peut mais le château est grand et l'appétit de Perdican également.

— Je ne peux pas croire que Corbury en soit réduit à un tel état.

— Et pourquoi laisserait-il le château tomber en ruine, sinon? Vous pensez que ça lui fait plaisir d'être privé de domestiques, de voir toutes ces tentures en lambeaux et ces tapis pleins de trous ?

— Je suis désolé, Nella. Je ne me rendais pas compte.

— C'est bien ce que je vous reproche.

— Hum... Attendez. Je vais tout arranger. C'est très facile.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Je voyage toujours avec deux valets, deux cochers et deux garçons de course, ils sont tout à fait capables de servir à table et ils seront ici ce soir même. L'un d'eux a même appris la cuisine et je vous assure que c'est un chef de premier ordre.

— Qu'est-ce que vous proposez ?

— Je fais plus que proposer, je vous informe d'ores et déjà que tout sera fait pour que vous puissiez assister au dîner, ce soir, comme je l'entends.

— Et Perdican, que va-t-il dire de tout cela? Après tout, c'est chez lui, ici.

— Il faudrait qu'il soit particulièrement égoïste pour exiger que vous fassiez la cuisine vous-même alors qu'il existe un moyen raisonnable de vous épargner cette corvée. D'ailleurs, il est très probable qu'il ne s'aperçoive de rien, car je vous soupçonne de lui avoir caché votre initiative.

Elle dut admettre qu'il disait vrai. Décidément, cet homme était beaucoup plus perspicace qu'il n'y paraissait.

— Votre proposition est vraiment... sérieuse?

— Mais absolument. Et il n'y a pas à discuter. Avez-vous prévu le menu ?

— Bien sûr. Ce sera très simple, il ne faut pas vous attendre à un repas mirobolant.

— En ce cas, mon valet se chargera de tout. Il apportera le nécessaire et vous n'aurez à vous occuper de rien. Il sera là en début d'après-midi.

— Je suppose que je devrais vous remercier, mais vous m'avez coupé le souffle. Je n'ai pas l'habitude qu'on fasse les choses à ma place.

Elle aurait tant désiré que Perdican ait la même assurance que lui. «Voilà ce que c'est d'avoir de l'argent, se dit-elle, il suffit de donner un ordre et on vous obéit. »

Elle était un peu gênée d'accepter cet arrangement; mais elle devait s'avouer qu'il lui ôtait une sérieuse épine du pied. Si Hetty avait appris que c'était elle qui tenait les fourneaux, quelle belle occasion elle aurait eue de la tourner en dérision! Et la honte en aurait peut-être rejailli sur Perdican.

Elle le conduisit au salon.

— Pour quelle raison vouliez-vous me voir? demanda-t-elle.

— Il me faut un prétexte ?

Elle lui jeta un regard bref. Était-il possible qu'il soit venu juste pour elle-même, sans autre raison ?

Certes, elle avait remarqué qu'il appréciait sa compagnie mais, dans son esprit, cela restait très impersonnel, c'était uniquement parce qu'il n'avait personne d'autre à qui parler de généalogie. Et puis, tout le monde savait qu'il brigua la main d'Hetty...

Elle éluda la question.

— Puis-je vous offrir un rafraîchissement? Pour une fois qu'il y a du vin à la maison, c'est le moment d'en profiter. Perdican s'en est procuré en prévision du dîner.

— Les autres jours, la cave est vide? demanda-t-il, éberlué.

— Complètement. Mais ne le dites pas à Augustus : il en profiterait pour faire une remarque désobligeante et Perdican n'apprécierait pas.

Augustus était le frère d'Hetty. Nella le détestait depuis toujours. Après avoir été un enfant absolument odieux, il avait à présent la désagréable habitude de lorgner toutes les femmes de moins de quarante ans et ne perdait jamais une occasion de se vanter à tout propos.

— Je ne ferai rien qui puisse vous déplaire, assura sir Nicolas. Si j'avais su que ce dîner devait vous causer autant de soucis, je n'en aurais jamais suggéré l'idée.

— Vous n'avez pas à vous excuser, ce n'est pas votre faute si les choses en sont là. Mais souvenez-vous que la situation de Perdican est au plus bas et, par pitié, ne lui proposez pas de jouer après dîner. Vous savez qu'Augustus adore faire monter les enchères pour acculer ses partenaires impécunieux dans leurs derniers retranchements.

— Il ne m'a encore jamais battu.

— Alors, c'est que vous êtes plus malin que lui. Tant mieux. Il proclame partout qu'il gagné des fortunes aux cartes. J'ai beau ne pas le croire, sa vantardise m'exaspère.

— Voulez-vous que je l'empêche de venir?

— Je ne dirais pas non, mais Hetty a besoin d'un chaperon. En vous laissant l'accompagner seul dans une voiture fermée, sir Virgil dévoilerait trop ouvertement ses intentions.

Elle regretta aussitôt ce qu'elle venait de dire.

— Je vous demande pardon, sir Nicolas, reprit-elle, je n'aurais pas dû parler ainsi.

— Vous pouvez parler à cœur ouvert. C'est ce que j'aime en vous: vous dites toujours ce que vous pensez.

— Hum... pas toujours.

— Avec les yeux que vous avez, vous ne pouvez pas mentir.

Elle le regarda, stupéfaite. Il avait sur le visage une expression inattendue qui lui procura une étrange sensation, comme si elle venait de découvrir malgré elle le côté intime et secret de sa personnalité.

Mais avant qu'elle n'eût le temps de répondre quoi que ce soit, lord Corbury entra en coup de vent, une lettre à la main.

— Regardez ça, Nella! s'exclama-t-il. Vous croyez que...

Il se raidit en apercevant sir Nicolas.

— Bonjour, Waringham ! dit-il avec effort. Je ne vous attendais pas.

— J'allais partir. J'étais venu voir miss Lambert, mais je ne voudrais pas abuser davantage de son temps

Il s'inclina respectueusement, baisa la main de Nella et, avec son habituelle dignité, se retira.

Lord Corbury ne fit aucun effort pour le raccompagner jusqu'à la porte d'entrée. Il tendit la lettre à Nella en lui disant d'un air dépité :

— Lisez! Et dites-moi ce que vous feriez à ma place.

L'enveloppe était parfumée au gardénia. L'écriture était visiblement féminine et le texte rédigé en français. Par chance, Nella connaissait très bien cette langue.

Elle s'approcha de la fenêtre pour avoir de la lumière et lut.

«Mon chéri,

J'ai une grande nouvelle à vous annoncer et qui vous fera plaisir. Je suis veuve! Mon pauvre mari s'est éteint il y a deux mois. Je voulais vous écrire plus tôt mais je n'ai pas eu une minute à moi à cause des problèmes de succession qu'il m'a fallu régler.

Malgré la guerre et les privations dont nous avons souffert, il a su garder sa fortune intacte ; ses possessions outre-mer sont extrêmement prospères. Tout est en ordre à présent, pour mon plus grand bénéfice. C'est pourquoi, Perdican chéri, je peux enfin venir vous rejoindre et nous nous marierons comme prévu.

Je prends le bateau mardi 27 mai. A Douvres, je louerai un attelage de quatre chevaux au moins et je volerai vers vous aussi vite que possible. Je vous ouvre les bras, ouvrez-moi donc les portes de votre magnifique château dont vous m'avez si souvent parlé. Dès que nous serons réunis, tous nos problèmes seront définitivement résolus.

Mon cœur vous appartient à jamais!

Votre dévouée Amaline, qui vous aime. »

Nella écarquillait les yeux, complètement ébahie.

— Qui est-elle? demanda-t-elle d'une voix presque inaudible.

— Amaline d'Arbley. Je l'ai connue en France.

— Et vous... l'aimez?

— Je lui ai fait la cour, mais sans penser que son mari allait mourir.

— Mais vous lui avez vraiment promis... le mariage ?

— Un homme est parfois amené à dire certaines choses.

— Ce qui signifie qu'elle était votre... votre... maîtresse?

— Oh ! je vous en prie, Nella. C'était la guerre. Tous les officiers

cherchaient à se faire inviter au château d'Arbley. Nous n'avions pas de distractions et Amaline était non seulement hospitalière mais très séduisante.

— Elle était amoureuse de vous ?

— Nous étions tous deux assez entichés l'un de l'autre. Mais je ne pensais pas qu'elle me prenait au sérieux et je n'ai plus eu aucune nouvelle d'elle depuis notre dernière campagne.

— En tout cas, elle a l'air... très déterminée. Qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Je n'en sais rien. Quand doit-elle arriver, déjà ?

— Mercredi, le 28... Mon Dieu, Perdican ! Mais c'est aujourd'hui ! Elle ne peut pas rester : rappelez-vous qu'Hetty vient dîner.

— Malheur ! Aidez-moi, Nella ! Aidez-moi ! Je n'ai jamais été dans un tel pétrin.

— Vous ne voulez pas... l'épouser ?

— Mais bien sûr que non ! Il y a longtemps que tout est fini entre nous ! Je reconnais que nous avons passé de bons moments ensemble mais elle n'est pas du tout le genre de femme que je voudrais pour épouse. D'ailleurs... il y en a eu beaucoup d'autres depuis.

— Hetty, par exemple.

— Hetty ! Si elle venait à l'apprendre, ce serait une catastrophe ! Hier encore, elle...

Il ne voulut pas en dire plus, estimant que Nella en savait déjà beaucoup trop sur leur vie intime.

— Il faut trouver le moyen, reprit-elle.

Elle repensa à ce que Perdican venait de lui avouer : « Il y en a eu beaucoup d'autres depuis... »

— J'ai une idée.

— J'espère que c'en est une bonne, répondit-il.

— Excellente, je crois. Je n'ai qu'à être votre femme !

— Ma femme ! s'exclama-t-il.

— Je veux dire... je peux faire semblant d'être votre femme, précisa-t-elle en rougissant légèrement à l'idée qu'il avait pu mal interpréter ses propos. Je vous assure, Perdican, que... c'est le seul moyen de vous débarrasser d'elle dans l'immédiat. Si elle croit que vous êtes marié, elle n'aura plus aucune raison de rester. Et, pour être sûre qu'elle s'en aille, j'ai une autre idée.

— Laquelle?

— Je ferai courir le bruit qu'un des domestiques a la scarlatine. C'est très contagieux et je ne pense pas que Mme d'Arbley ait envie de l'attraper.

Lord Corbury était stupéfait. Il éclata de rire.

— Nella, vous êtes incroyable ! Il me semble que vous n'hésiteriez pas à descendre aux enfers pour me porter secours.

— Je ferais de mon mieux. Mais avouez que vous avez le chic pour vous attirer dès ennuis.

— Bah! fit-il en haussant les épaules. Il faut savoir vivre dangereusement.

— Hum! Vous croyez qu'elle va faire du scandale?

— Pas si vous êtes suffisamment convaincante. Que peut-elle faire? Après tout, elle était mariée quand je l'ai quittée. Elle ne pouvait tout de même pas exiger que je porte le flambeau toute ma vie.

— Non, bien sûr... Bon! Préparons-nous. Il ne faut rien laisser au hasard. Si nous ne sommes pas assez persuasifs d'entrée de jeu, elle risque de renvoyer sa voiture et, dans Ces conditions, vous serez bien obligé de lui accorder l'hospitalité.

— Aïe...

— Voyons... J'irai l'attendre sur le perron. Il ne faut pas qu'elle vous voie. Pendant que je la ferai entrer au salon, vous irez trouver le cocher pour lui dire d'attendre.

— Nous ne savons pas à quelle heure elle doit arriver. Est-ce qu'il faut que je reste caché tout l'après-midi?

— Ah ! ça, il faudra vous faire une raison ! Et, dès que vous en aurez fini avec le cocher, vous apparaîtrez au salon pour la saluer.

— Pourquoi? Ce n'est pas nécessaire.

— Quel peureux vous êtes! Ne vous imaginez pas que vous allez me laisser essuyer seule les foudres de votre «chère Amaline». Je vous jure que, si vous ne venez pas, je lui dirai toute la vérité et vous n'aurez qu'à régler vos affaires vous-même !

— C'est du chantage!

— Chantage ou pas, je vous préviens que je ne plaisante pas.

— C'est bon, c'est bon, je me rends. Mais, pour l'amour de Dieu, débarrassez-vous d'elle aussi vile que possible. Si Hetty la trouve ici, je suis perdu.

— Hetty ne viendra pas avant ce soir. Remarquez, maintenant que j'y pense... Vous pourriez inviter Mme d'Arbley à se joindre à nous: ainsi nous serions un nombre pair, ce qui est plus convenable, suggéra-t-elle avec une lueur de malice dans les yeux.

Il saisit vivement un coussin et le lui lança à la tête. Elle eut le réflexe de se baisser pour l'éviter et il vint s'écraser contre un mur. La soie se déchira sous le choc et les plumes volèrent en tous sens.

— Franchement, Perdican, vous êtes impossible ! Ce n'est pas le moment de faire un désordre pareil.

— C'est de votre faute, vous n'aviez qu'à ne pas me provoquer. Et, pour vous punir, vous allez ramasser toutes les plumes.

— Plus tard. Pour l'instant, je dois aller me préparer pour recevoir Mme d'Arbley... Dites-moi, Perdican, est-ce que vous seriez choqué si je mettais une des robes de votre mère ?

Après un instant de surprise, il sembla remarquer pour la première fois combien elle était pauvrement vêtue. Se sentant observée, elle rougit.

— Si je vous demande cela, expliqua-t-elle, c'est uniquement pour... ne pas déconcerter Mme d'Arbley, qui pourrait penser que vous négligez honteusement votre épouse...

— Je ne savais pas que les habits de ma mère étaient encore ici. Faites comme il vous plaira. Je suis sûr qu'elle n'y aurait pas vu d'inconvénient, puisque c'est pour m'aider, dit-il avec son plus beau sourire.

Elle n'en demanda pas davantage et se hâta de gravir les escaliers.

«Il ne fait jamais attention à ce que je porte, soupira-t-elle. Ah! si j'étais habillée comme Hetty, il serait sûrement moins indifférent. Les hommes ne se rendent pas compte de ce qu'une robe peut représenter pour une femme. »

Elle pensait non seulement à l'égoïsme de son père mais encore au manque de considération que lui témoignait Perdican. Certes, il l'acceptait sous son toit et semblait apprécier sa compagnie mais les choses n'allaient pas plus loin. Elle était convaincue qu'il aurait été incapable de lui dire la couleur de ses yeux.

Tous les effets de lady Corbury avaient été transportés dans une

chambre de bonne au second étage. Personne n'avait dû entrer dans cette pièce depuis des années: la poussière y était reine.

Nella ouvrit les volets et inspecta une première penderie. Elle y trouva des tenues d'amazone, des capes, des vêtements de voyage, mais aucune robe. Elle en essaya une deuxième sans plus de résultats : ce n'étaient que brocarts, velours et gazes. La troisième fut la bonne: toutes les robes de lady Corbury y étaient rassemblées et, par bonheur, aucune d'elles n'avait l'air trop démodée.

Le style ne s'était pas beaucoup modifié pendant les années de guerre. Les robes d'Hetty comportaient bien quelques innovations, telles que ruchés, dentelles, pompons et autres fantaisies, mais sans grande importance.

Elle en choisit une susceptible de la faire paraître plus âgée, en crêpe vert foncé, agrémentée de rubans de satin et de fine dentelle sur le col.

Puis elle alla chercher la boîte à bijoux de lady Corbury. Il n'y avait plus aucun objet de valeur, tout ayant déjà été vendu, mais elle y découvrit ce qu'elle espérait: une alliance. Il restait aussi un collier de verroterie sans valeur marchande et les boucles d'oreilles assorties.

Elle hésita un instant à passer l'anneau à son doigt.

Elle avait le sentiment désagréable de faire quelque chose de mal. Mais c'était indispensable : Mme d'Arbley aurait immédiatement tiqué en s'apercevant que la femme de lord Corbury ne portait pas d'alliance.

« Pardonnez-moi, dit-elle à voix haute, comme si la mère de Perdican avait été devant elle. Je fais cela pour aider votre fils... Il ne veut pas se lier à cette femme et... je suis certaine qu'elle n'est pas le genre de bru que vous auriez souhaitée. Et puis... vous savez bien qu'il est incapable de se débrouiller tout seul. »

Cette petite prière lui apporta le réconfort dont elle avait besoin. Elle ne se soucia pas de l'opinion de Perdican, sachant d'avance qu'il ne remarquerait pas plus la bague que les autres bijoux.

Elle essaya la robe. Comme elle s'y attendait, elle lui était un peu grande mais, dans l'ensemble, elle lui allait plutôt bien et lui donnait une certaine maturité. Puis elle ramena ses cheveux au-dessus de sa tête en formant une espèce de chignon qui la faisait paraître plus grande. Enfin, elle se para du collier et des boucles d'oreilles et, ainsi métamorphosée, descendit rejoindre Perdican.

Elle le trouva dans l'armurerie, occupé à nettoyer un fusil.

— D'ici, j'entendrai facilement le fiacre approcher, expliqua-t-il sans lever les yeux de son arme.

— Je suis prête, dit-elle.

— Eh! je ne vous aurais pas reconnue! s'exclama-t-il d'un air malicieux. Vous avez l'air si... respectable.

— Un mot de plus, Perdican, et je refuse de jouer ce rôle plus longtemps.

— Je ne savais pas que vous aviez une peau si blanche, reprit-il après l'avoir mieux regardée. Vous devriez vous habiller en vert plus souvent.

— Oh ! vos compliments me vont droit au cœur. Vous les préparez d'avance ou ils vous viennent naturellement ?

— Mauvaise langue ! Vous mériteriez que...

A ce moment, un bruit de roues se fit entendre.

— Elle arrive ! s'écria Nella. Vite ! Préparons-nous.

Et elle se précipita vers la porte d'entrée. Il était temps : les chevaux ralentissaient déjà.

Elle reprit son souffle. Un superbe cabriolet décapoté s'arrêta devant le perron. Mme d'Arbley était là.

Brune, les yeux fardés et la bouche rouge, elle était l'élégance incarnée et son visage avait quelque chose de réellement fascinant. Elle portait le deuil, mais avec une sophistication toute parisienne qui n'avait rien de commun avec les toilettes strictes et mornes des Anglaises en pareille circonstance.

Prenant son courage à deux mains, Nella s'avança pour la saluer d'une brève révérence.

— Vous devez être Mme d'Arbley. Je suis ravie de vous accueillir au Prieuré.

— Enchantée, madame. Lord Corbury a reçu ma lettre ? demanda-t-elle avec un accent français des plus séduisants.

— Oui, oui, madame. Voulez-vous bien me suivre au salon ?

En lui montrant le chemin, Nella jeta un coup d'œil furtif vers l'armurerie en priant pour que Perdican soit prêt à agir.

— Asseyez-vous, madame, reprit-elle en lui désignant un fauteuil. Le voyage a dû être éprouvant. Mon mari et moi-même ne savions pas exactement à quelle heure vous arriveriez.

— Vous ne m'avez pas encore dit qui vous étiez, madame.

— Oh ! excusez-moi. Je suis lady Corbury, la... la femme de Perdican.

— Sa femme !

Le visage de Mme d'Arbley changea radicalement d'expression. Elle n'eut bientôt plus rien de séduisant : ses yeux s'étaient rétrécis et sa bouche durcie. Sa réaction incontrôlée trahissait en elle la demi-mondaine qu'elle était restée.

— Sa femme ! répéta-t-elle. Mais c'est impossible ! Ai-je bien entendu ? Perdican, marié !

— Oh ! bien sûr, il est improbable que vous en avez entendu parler en France. Mais nous nous sommes mariés en grande cérémonie, à Londres, il y a près de trois mois.

— Mon Dieu! je n'arrive pas à y croire. Lord Corbury est marié... avec vous?

— Nous nous connaissons depuis dès années.

Mme d'Arbley resta silencieuse mais, malgré les efforts qu'elle faisait pour se contrôler, on voyait bien qu'elle était folle de rage.

Nella ne savait plus que dire. C'est alors que Perdican fit son entrée. Il était souriant et paraissait très calme mais Nella, qui le connaissait bien, savait qu'il était nerveux et, comme tous les hommes confrontés à ce genre de situation, extrêmement mal à l'aise.

Dès qu'elle l'aperçut, Mme d'Arbley se leva et, s'approchant lentement de lui, lui prit les deux mains en disant :

— Mon Perdican, qu'est-ce que j'apprends? Comment avez-vous pu me faire ça, après tout ce que nous avons vécu ensemble ?

— Quel plaisir de vous revoir, Amaline ! dit-il en lui baisant la main. Vous êtes plus séduisante que jamais.

— Je ne comprends pas! poursuivit-elle d'une; voix vibrante d'émotion. Vous m'aviez promis de m'épouser, vous m'aviez suppliée de partager votre vie.

— Je sais, mon amie, mais vous n'étiez pas libre. Je ne pouvais pas imaginer que votre mari allait mourir.

— Je vous l'avais dit! Je vous avais dit que les docteurs ne lui donnaient plus longtemps à vivre!

— Ça pouvait durer des années...

— Mais non ! La preuve ! Vous êtes cruel et sans cœur de m'avoir oubliée aussi vite.

D'un regard, lord Corbury appela Nella au secours.

— Je pense, Perdican, s'interposa-t-elle aussitôt, que madame désire peut-être un rafraîchissement. Pourquoi pas un verre de madère ? Elle a fait un long voyage.

— Bien sûr, bien sûr, approuva-t-il. Asseyez-vous donc, Amaline, je vais vous chercher quelque chose à boire. Vous vous sentirez mieux après.

Et il disparut avec la rapidité d'un homme désireux d'échapper à une situation très déplaisante.

Mme d'Arbley regagna son fauteuil et s'essuya les yeux avec un mouchoir bordé de noir.

— Je ne peux pas y croire, gémit-elle. Après tout ce que j'ai fait pour lui! J'étais à ses pieds, j'étais... son esclave.

— Je vous comprends, madame, fit Nella, compatissante. Tous les hommes sont pareils. Ils sont perdus, sans une femme à leurs côtés. Peut-être étiez-vous trop bonne avec lui, au point qu'il trouvait la vie insupportable sans vous...

Par cette explication, elle espérait lui sauver la mise et lui permettre de se retirer avec les honneurs. Mais Mme d'Arbley semblait

sincèrement éprise de Perdican et, quoi qu'il en pense, ce n'était pas seulement son titre qui la séduisait.

« Est-ce que tous les hommes se lassent aussi vite de leurs amours ? » se demanda Nella. Ils pouvaient s'agenouiller devant une femme en leur faisant des serments éternels et, l'instant d'après, n'avoir plus qu'une idée en tête: se débarrasser d'elle.

— Je suis sûre, madame, reprit-elle d'une voix douce et pleine de sympathie, que vous trouverez le bonheur ailleurs. Vous êtes jeune, libre et suffisamment riche pour voyager où bon vous semble.

— Mais c'est ici que je veux vivre! Ici, dans cette magnifique demeure. Je me voyais déjà châtelaine et mariée à un pair du royaume, entourée et adulée par tous les nobles du comté.

— Vous savez, la vie à la campagne n'est pas toujours exaltante, loin des mondanités et des bals londoniens. Parfois il se passe plusieurs jours sans que nous voyions même un voisin.

— Mais Perdican serait là, murmura-t-elle.

Nella dut admettre que c'était là un argument incontestable.

Lord Corbury revint, suivi du vieux Barnes qui portait une carafe de madère et des verres.

— J'ai pris la liberté, dit-il en faisant lui-même le service, de demander à votre cocher d'attendre. Ma f... euh... Nella a dû vous dire qu'il y avait une maladie très contagieuse dans la maison et je ne voudrais pas, Amaline, que vous risquiez de l'attraper.

En l'entendant trébucher sur les mots «ma femme», Nella eut soudain un peu honte de toute cette mascarade. Après tout, la pauvre Mme d'Arbley n'avait aucune raison de douter de Perdican lorsqu'il lui jurait un amour éternel. Moitié pour le punir, moitié par discrétion, elle se leva en disant:

— Je vais m'assurer que le cocher a eu un verre de bière pour sa peine. Veuillez m'excuser.

Et, sans laisser à Perdican le temps de trouver un prétexte pour la retenir, elle sortit. Dehors, elle se prit la tête entre les mains, à la fois confuse et soulagée. Elle aurait voulu blâmer Perdican pour sa lâcheté mais, en même temps, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il aurait été malheureux avec une épouse étrangère ignorant tout de la vie anglaise, de ses habitudes et de ses obligations. .

«C'est un mariage impossible», se dit-elle. Mais la réelle souffrance de Mme d'Arbley lui faisait de la peine. Elle décida d'attendre dehors et de laisser Perdican affronter seul ses responsabilités.

Une demi-heure plus tard environ, Mme d'Arbley sortit en pleurs, au bras de lord Corbury.

— Oh ! vous êtes là, Nella, fit-il. J'ai convaincu Madame que le mieux pour elle était de repartir tout de suite. La scarlatine est une maladie grave et, après tous les kilomètres quelle a faits pour nous

voir, je m'en voudrais si elle devait en souffrir.

— J'espère, madame, que vous nous ferez l'honneur d'une autre visite, dit Nella.

Mme d'Arbiey regagna sa voiture sans répondre. Tout le bonheur qu'elle avait construit en rêve pendant son long voyage venait de s'effondrer. Elle jeta un dernier regard à lord Corbury en disant :

— Adieu, mon amour. Je ne vous oublierai jamais.

Puis, ne se maîtrisant plus, elle l'attira contre elle et l'embrassa passionnément. A nouveau, Nella en ressentit un véritable coup au cœur et s'éloigna en silence. Elle entendit Perdican murmurer :

— Je vous demande pardon, Amaline.

Le cocher fit claquer son fouet et les chevaux s'ébranlèrent. Debout sur les marches, Perdican regarda s'éloigner le cabriolet et, se tournant vers Nella, dit en s'épongeant le front :

— Bon sang! J'espère que ce genre de choses ne se reproduira plus !

Mais il parlait dans le vide. Nella avait déjà disparu.

Le dîner fut un succès. Hetty était plus ravissante que jamais, quoique sa robe fût un peu trop habillée pour une soirée sans prétentions à la campagne. Elle portait aussi des diamants dans les cheveux et autour du cou. Il était clair qu'elle ne négligeait aucune occasion de paraître à son avantage.

Nella n'était pas jalouse. Comment rivaliser avec une créature si belle, si polcée, si étincelante? Quant à elle, elle était vêtue d'une simple robe de mousseline blanche qu'elle avait confectionnée elle-même, agrémentée d'une ceinture qu'elle portait déjà, enfant, à la nursery.

Pourtant, Augustus Baldwyn ne cessa de la lorgner avec une insistance presque déplacée en y joignant force compliments. Elle dut plus d'une fois se mordre les lèvres pour ne pas lui rire au nez, en échangeant des regards de connivence avec sir Nicolas qui n'avait pas oublié leur conversation de l'après-midi à son sujet.

Le repas était absolument délicieux. Sir Nicolas n'avait pas menti en assurant que son valet était un cordon-bleu. Lord Corbury lui-même n'en croyait pas son palais.

— Je ne me doutais pas que Mme Buckle était une aussi bonne cuisinière, dit Hetty en se servant une caille en gelée que n'aurait pas reniée le grand chef Carême en personne.

— Elle a fait un effort particulier en votre honneur, répondit lord Corbury.

Nella faillit pouffer de rire en adressant un regard en coin à sir Nicolas.

— On ne vous voit pas souvent, ces temps-ci, Nella, remarqua

Augustus d'une voix légèrement altérée par les effets d'un excellent bordeaux.

— Vous êtes le seul à blâmer, objecta-t-elle. Je suis toujours là, moi, contrairement à vous qui passez votre temps avec les dandys de St. James's.

— Vous avez raison, chère Nella, j'avoue que j'occupe une certaine place dans le monde. Mais j'aimerais beaucoup vous emmener dans mon phaéton un après-midi.

— Vous êtes trop aimable, mais je ne crois pas que maman me laisserait partir en promenade sans chaperon avec un gentleman.

— Allons donc ! Nous nous connaissons depuis le berceau ! Et elle ne trouve rien à redire quand vous accompagnez Perdican.

— Perdican est mon cousin.

— Plutôt éloigné.

— Sa grand-mère était la grand-mère de mon cousin germain.

— En effet, intervint sir Nicolas. C'est là l'origine de la parenté entre les Farquhar et les Corbury.

— Corbury ou pas, insista Augustus, vexé, je vous emmènerai en phaéton, Nella, et je suis sûr que ça vous plaira.

C'est là qu'il se trompait. Depuis que, petit garçon, il avait essayé de lui voler un baiser, Nella éprouvait pour lui une aversion presque physique et son comportement depuis le début du repas ne risquait pas d'arranger les choses : il avait en effet tenté à plusieurs reprises de lui faire du genou.

Le repas fut néanmoins très joyeux.

Lord Corbury était d'excellente humeur : Hetty s'était mise en devoir de lui faire ouvertement les yeux doux pour exciter la jalousie de sir Nicolas. En fait, si elle avait été plus avisée, elle aurait remarqué que Nella commençait à lui ravir la vedette et que sir Nicolas avait pour elle des égards de plus en plus appuyés. Comme ils étaient les seuls à partager le secret des préparatifs du dîner, il s'était créé entre eux une sorte de complicité qui prenait peu à peu la forme d'une véritable intimité.

Après le dessert, les serviteurs de sir Nicolas, avec un zèle irréprochable, apportèrent les liqueurs.

— Mes félicitations, Perdican ! commenta Augustus sur le ton prétentieux qui le caractérisait. Je ne m'attendais pas à trouver chez vous un brandy d'une telle qualité.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— J'avais cru comprendre que vous étiez un peu fauché, vieux frère. Mais je reconnais que ce brandy est exceptionnel. Si vous l'avez acheté à Brighton, je suis prêt à parier que c'est de la contrebande.

— De la contrebande ! s'exclama Nella.

— C'est le seul moyen de se procurer de bons alcools de nos jours.

Et les contrebandiers connaissent leur boulot! Un type m'a affirmé l'autre jour qu'il s'était fait plus de cinquante mille livres dans le trafic d'alcool et de tabac.

— Cinquante mille livres ! répéta pensivement lord Corbury.

Le sang de Nella ne fit qu'un tour: elle avait vu le danger. « Non ! Non ! » voulut-elle crier. Mais il était trop tard. Perdican se penchait déjà vers Augustus en le regardant fixement.

— Vous m'intéressez beaucoup, Augustus, disait-il. Continuez.

Augustus n'était que trop heureux de se faire valoir et il se lança dans une interminable explication agrémentée de détails et d'exemples plus mirifiques les uns que les autres. Il n'en fallait pas davantage pour convaincre Perdican. Nella ne savait que faire pour mettre un terme à cette conversation. A tout hasard, elle essaya de créer une diversion en proposant à Hetty de laisser les messieurs bavarder entre eux. Comme personne ne sembla s'y opposer, les deux jeunes filles montèrent à l'étage et la conversation sur la contrebande ne fit que reprendre de plus belle.

— Perdican nous a vraiment régales, confia Hetty avec condescendance quand elles furent seules. Je me demande comment il s'est débrouillé.

— Le dîner vous était dédié, répondit Nella pour éluder la question.

— C'était très gentil de sa part, commenta-t-elle en s'admirant dans la glace.

— Soyez gentille avec lui, vous aussi, Hetty.

— Mais je suis gentille, plus qu'avec aucun autre.

— Il vous aime tant, et je voudrais qu'il soit heureux.

— Vous ne vous imaginez tout de même pas que je vais vivre dans un taudis comme le Prieuré ?

— Il n'a pas toujours été dans cet état et, si vous aimez Perdican, l'argent n'a pas d'importance.

— Ah ! ma pauvre Nella, vous lisez trop de ces romans à dormir debout qu'on écrit pour les concierges. Je vous assure qu'il n'y a pas de bonheur sans argent. Si vous vous figurez que je l'aime assez pour me contenter d'une seule robe, comme vous, ou me morfondre toute la journée dans ce château en ruine, vous vous méprenez complètement.

— Mais vous seriez auprès de lui.

— J'adore être près de lui, même très près, dit-elle avec une lueur féline dans le regard, mais je ne suis pas sûre qu'il en serait toujours ainsi si j'étais sa femme. Voyez-vous, Nella, j'ai toujours aimé la diversité, particulièrement en ce qui concerne les hommes.

Nella eut bien envie de lui dire ce qu'elle avait sur le cœur, mais elle préféra s'abstenir.

— Perdican peut compter sur l'héritage de son oncle, le colonel

Alexander Massingburg-Corbury, lui rappela-t-elle.

— Peuh ! La dernière fois que j'ai vu le colonel, il se portait comme un charme et montait à cheval comme un jeune homme de vingt ans. Il ne doit guère avoir plus de cinquante ans et je ne suis pas du genre à attendre, les bras croisés, que les pommes tombent de l'arbre.

— Vous ferez beaucoup de mal à Perdican si vous épousez sir Nicolas.

— Je n'ai pas encore pris ma décision. Pour tout vous dire, Nella, j'ai tellement de prétendants que je suis assaillie de demandes en mariage. Mais, aux yeux de papa, aucun parti n'est assez beau pour moi. De toute façon, Nella, je suis sûre que, même quand je serai vieille, il y aura encore des hommes qui tomberont amoureux de moi.

— Vous êtes... très belle, Hetty.

— Je sais. Le prince régent me le disait encore récemment.

Nella songeait à Perdican. Elle ne pouvait supporter l'idée qu'Hetty lui brise le cœur. La connaissant depuis sa plus tendre enfance, elle, savait qu'elle était aussi cruelle qu'égoïste. Qu'importe que Perdican ait été le premier homme de sa vie et, peut-être son premier amour ! Jamais elle ne ferait le moindre effort pour l'épargner. Jamais elle ne renoncerait à un seul diamant, à une seule robe ou même à un seul bal pour le rendre heureux.

«Mais qui sait ? se dit-elle. Peut-être qu'un jour Hetty sera une autre Mme d'Arbley»...

— De la contrebande! s'exclama lord Corbury dès que les invités eurent quitté le château. Vous avez entendu ce qu'a dit Augustus, Nella? Voilà de l'argent facile pour nous !

— C'est très dangereux, objecta-t-elle,

— Tout ce que nous avons fait jusqu'ici est dangereux et nous sommes toujours en liberté. Je me souviens maintenant d'avoir entendu dire à Londres que la contrebande sur la Manche n'avait jamais été aussi prospère que depuis la fin de la guerre.

— Exact, c'est justement pour cette raison que l'inspection des Douanes a créé une nouvelle section de gardes-côtes commandée par le capitaine Hatchard de la Royal Navy.

— Si d'autres ont réussi, pourquoi pas nous?

— Il paraît qu'il y a vingt mille contrebandiers en action chaque année. Les tribunaux en sont bondés et le nombre des déportés en Australie ne cesse d'augmenter.

— Mais qu'est-ce que vous avez en ce moment? Vous n'arrêtez pas d'essayer de me décourager.

— Oh! non, Perdican, je vous assure. Mais j'ai peur... pour vous.

Elle parlait en femme amoureuse. Elle ne pouvait supporter l'idée de le savoir en danger. Qu'advierait-il de lui s'il était pris et traîné devant les tribunaux ?

— Eh bien, avec ou sans votre aide, je vais tenter ma chance, répliqua-t-il; Ça ne doit pas être si difficile de passer une cargaison en fraude... Mais dites-moi, reprit-il après un instant, qui étaient ces gens qui nous ont servis à table? Je ne les avais encore jamais vus.

— C'est-à-dire... hésita-t-elle, que... sir Nicolas nous a prêté ses domestiques.

— Waringham ! Qu'est-ce que ça signifie? Je ne suis pas disposé à accepter sa charité! C'est lui aussi qui a fourni le cuisinier? Maintenant que j'y pense, ça m'étonnerait que Mme Buckle soit capable de proposer un tel menu.

— Évidemment. En tout cas, Hetty ne vous aurait pas félicité aussi chaleureusement si je n'avais pas accepté l'offre de sir Nicolas.

— Vous ne seriez pas un peu folle? Je n'ai aucune envie de devenir l'obligé de ce butor!

— Vous vous trompez... Il n'a pas fait ça pour vous.

— Et pour qui, alors ?

— Pour moi...

— Vous!

— Il a découvert par hasard, expliqua-t-elle, gênée, que j'étais condamnée à faire la cuisine moi-même. Mme Buckle ne se sentait pas bien. Et, pour le service, vous savez bien que le vieux Barnes n'aurait pas été à la hauteur : le pauvre, il est déjà perdu quand il n'y a que deux personnes à table, alors cinq, vous pensez !

— N'empêche que vous auriez dû me consulter avant.

— Je n'avais plus le temps. Je ne savais plus où donner de la tête depuis que vous m'aviez prévenue qu'Hetty Venait dîner. Et vous êtes obligé d'admettre que la soirée était tout à fait réussie.

Il n'y avait rien à répondre à cela. Il fit un effort pour contenir sa colère et reprit avec détermination :

— Eh bien, je n'en suis que davantage convaincu qu'il me faut de l'argent au plus vite. Les choses ne peuvent pas continuer comme ça et notre premier butin ne va pas durer éternellement... Bref! Voulez-vous m'aider? Je suis sûr que vous avez dû entendre parler de certains trafics plus ou moins illicites dans la région.

— Oui, je vous aiderai, soupira-t-elle. Mais promettez-moi une chose, Perdican: soyez prudent. Je n'ai pas du tout envie d'être déportée.

— Aucun risque. C'est un travail d'homme, vous ne m'accompagnerez pas sur le bateau.

— Allons, bon! Et comment ferez-vous pour marchander sur le continent? Vous avez peut-être fait quelques progrès en français pendant la guerre mais, si je me souviens bien, vous n'étiez pas particulièrement brillant en langues vivantes au collège.

— Hum... Je savais très bien me faire comprendre des Françaises.

— La belle affaire ! Vous croyez que vous rencontrerez beaucoup de femmes parmi les trafiquants d'alcool? De toute façon, c'est à prendre ou à laisser: je ne peux pas vous accompagner, débrouillez-vous tout seul pour trouver des contacts. Et permettez-moi de vous dire que ce n'est pas en faisant du porte-à-porte que vous y arriverez.

— C'est bon, c'est bon. On ne peut pas se confier à une femme sans qu'elle vous mène par le bout du nez. Dites-moi qui je dois aller voir.

— Il y a quelques années, j'ai entendu parler d'un certain M. Renshaw, enfin... indirectement. Il vit à Hellingly. Je ne sais rien de précis mais son nom est devenu presque proverbial dans le village. Chaque fois que quelqu'un trouvait le rhum, meilleur que d'habitude, il disait : «Je mettrais ma main au feu que ça vient de Renshaw. » Ou encore, quand on voyait quelqu'un priser un tabac de bonne qualité, on lui demandait: «Eh! tu as vu Renshaw dernièrement ?»

— Renshaw, à Hellingly, dites-vous? Parfait, ça peut être une piste. Je pars à sa recherche dès demain matin.

Deux jours plus tard, lord Corbury était de retour et s'exclamait avec l'enthousiasme d'un collégien.

— Ce Renshaw est un type épatant ! Il a compris tout de suite ce que je voulais. Il m'a appris qu'il y avait un bateau à vendre. Une occasion unique: une grosse barque à dix rameurs, rapide, légère et presque neuve.

— Alors pourquoi est-elle à vendre ?

— Eh bien... L'équipage a eu un petit ennui lors de sa dernière traversée. Ils se sont retrouvés nez à nez avec une vedette de la police maritime... Mais rassurez-vous, précisa-t-il en voyant la mine inquiète de Nella, Renshaw m'a affirmé que ce genre d'inconvénient se produisait une fois sur un million et, d'après lui, les hommes avaient bu — ce qui ne risque pas d'arriver avec un chef autoritaire. Le tout est de boucler le voyage le plus vite possible (en moins de trois heures par mer calme) pour être de retour avant le lever du jour.

— Les nuits sont courtes en cette période de l'année. Il vaudrait peut-être mieux attendre octobre ou novembre.

— Pas question. D'ailleurs, j'en ai parlé à Renshaw et il m'a dit qu'il y avait en cette saison des brumes matinales . aussi efficaces qu'un épais brouillard.

Il était impossible de modérer son enthousiasme, d'ailleurs tellement communicatif que Nella se surprit bientôt à écouter son récit avec le plus vif intérêt.

— Pas plus tard que l'autre nuit, m'a dit Renshaw, une barque de vingt-six rameurs est rentrée avec une tonne de feuilles de tabac, cent litres de cognac et trente sacs de thé, le tout pour une valeur de dix mille livres !

— Oui, mais vous n'aurez pas vingt-six rameurs.

— C'est vrai, mais si on parvient à acheter bon marché — et je compte sur vous — Renshaw m'a garanti que nous pouvions escompter un bénéfice de cinq à sept mille livres par traversée.

— Ça fait beaucoup !

— Et attendez! L'or vaut deux fois plus cher de l'autre côté de la Manche, ce qui veut dire que le trésor de Goldstein va nous permettre de faire des affaires fantastiques.

— Il faut encore payer l'équipage.

— Pas de problème. Ils demandent une livre par semaine comme gage, et une prime de dix livres pour chaque traversée réussie.

— Vous avez déjà acheté le bateau ?

— Bien sûr! Je n'allais pas laisser passer une occasion pareille. Renshaw a tout arrangé pour moi: le bateau, l'équipage et même les poneys pour transporter la cargaison dès que nous aurons débarqué.

— Qu'est-ce qu'il demande en échange?

— Dix-sept pour cent et ma parole d'honneur que je ne mentionnerai pas son nom si nous sommes pris.

— Je suppose qu'on peut lui faire confiance : il a tout à gagner et rien à perdre dans l'entreprise. Il vous a demandé de payer comptant pour le bateau ?

— Voyons! Renshaw est un homme d'affaires. Je lui ai promis de lui apporter l'argent demain, en plus d'une avance sur les frais de transport de la marchandise jusqu'à Londres à notre retour.

«Ça semble si facile», songea Nella.

Tout se déroula comme prévu. Ils quittèrent le Prieuré en fin d'après-midi dans le plus grand secret. Une fois de plus, Nella s'était habillée en garçon.

— J'expliquerai aux hommes d'équipage que vous êtes mon jeune frère, lui avait dit lord Corbury. C'est plus prudent. Les marins sont superstitieux: ils croient qu'une femme à bord porte malheur, et je suis sûr qu'ils ne vous accepteraient pas pour un voyage aussi dangereux.

— Vous avez raison, c'est plus sage de me faire passer pour un garçon.

— Et évitez de parler, votre voix pourrait vous trahir.

Chevauchant autant que possible sous le couvert des arbres pour ne pas se faire repérer, ils arrivèrent à Hellingly au coucher du soleil. Ils traversèrent sans s'arrêter le petit village avec son auberge, son église de pierre grise, et gagnèrent une crique au-delà des dunes où l'équipage les attendait, caché derrière des rochers.

Le bateau était soigneusement camouflé sous des filets de pêcheurs. La nuit commençait à tomber, il était temps de partir. Lord Corbury donna un ordre et la barque fut dégagée et gréée en un instant.

Les rameurs étaient de solides gaillards, tous armés de lourds tisonniers de six pieds de long qui en faisaient des combattants redoutables quand les choses tournaient mal.

Lord Corbury s'installa à la barre. Le voyage d'aller s'annonçait sans danger: d'une part, le bateau était vide, donc rapide et, d'autre part, les gardes-côtes avaient tout intérêt à attendre leur retour pour pouvoir les prendre sur le fait.

C'était une belle soirée et les rameurs progressaient à bonne allure. Nella essayait de ne pas penser au danger. Elle songeait à Hetty : que dirait-elle si elle savait tous les risques que Perdican courait pour obtenir sa main ?

«Quoi qu'il puisse arriver, nous sommes ensemble», murmura-t-elle pour elle-même. Quel que soit son sort, elle voulait le partager. « Je l'aime », se répétait-elle. Saurait-il jamais tout ce qu'il représentait pour elle? Se douterait-il jamais de l'amour vibrant qu'elle lui vouait à

chaque instant? «Si nous devions être condamnés à mort ensemble, peut-être que j'aurais le courage de le lui dire»...

La traversée se déroula sans incident. Deux heures plus tard, à peine, ils arrivaient en vue des côtes françaises. A l'approche du rivage, deux hommes sautèrent par-dessus bord pour haler le bateau sur une plage de galets puis, aidés par tous les autres, le hisser sur le sec.

Lord Corbury porta Nella dans ses bras jusque sur la terre ferme pour lui éviter de se mouiller.

— Je suis sûr que nous sommes à bon port, murmura-t-il. Renshaw m'a décrit l'endroit avec précision.

Ils firent une centaine de mètres à pied et un homme, surgi de l'ombre, vint à leur rencontre.

— Rouge et Noir! dit en français lord Corbury, avec un fort accent anglais.

C'était le mol de passe. En guise de réponse, l'homme approcha sa lanterne du visage de Perdican et, apparemment satisfait, tourna les talons en disant sur un ton brusque :

— Suivez-moi.

Il les conduisit jusqu'à une sorte d'entrepôt construit à la hâte, où les marchandises étaient entassées à profusion. Le commerce semblait florissant et les vendeurs, une poignée de Français à l'œil vif, avides de mettre la main sur l'or anglais qu'ils convoitaient tant.

Le marchandage commença. Au début, Nella ne faisait que traduire mais, peu à peu, elle prit part à la discussion et, finalement, ce fut elle qui conclut l'affaire.

— Votre jeune frère a là bosse du commerce, monsieur, dit l'un des Français. Il est aussi rusé qu'une femme. Il ne nous laisse pas une grosse marge sur cette vente, c'est moi qui vous le dis.

— Il y en aura d'autres, répondit lord Corbury. Si ce premier voyage porte ses fruits, je songe même à acheter un plus gros bateau.

— Vous n'aurez aucun mal à négocier cette marchandise. Votre frère nous a arraché ce que nous avons de meilleur comme cognac et comme tabac. Vous pouvez être sûr que vous n'avez pas été roulé.

Puis, calmement, sans perdre de temps en politesses inutiles, les hommes de lord Corbury chargèrent le bateau et appareillèrent.

C'est là que les difficultés commencèrent. Pourtant le retour s'annonçait sous les meilleurs auspices : aucune embarcation n'était en vue et l'équipage ramait avec vigueur. Une brume épaisse s'étendait sur la mer et les rendait pratiquement invisibles. «Nous avons de la chance», se dit Nella, assise à l'étroit dans la cale entre les ballots de tabac, et elle croisa les doigts. Elle avait froid, mais le jour se levait.

Bercée par les ahans cadencés des rameurs en sueur et le rythme régulier des avirons s'abattant sur l'eau, elle était sur le point de

s'assoupir quand des clameurs se firent entendre.

Elle se redressa en sursaut. Les voix venaient d'un autre bateau approchant par tribord.

— Levez les avirons ! ordonna lord Corbury à voix basse.

Trop tard, ils étaient déjà repérés.

— Halte ! cria une voix dans le brouillard. Qui êtes-vous ? Au nom du roi, répondez !

Nella se sentit blêmir : les gardes-côtes, la police des Douanes ! Mais Perdican ne s'affolait pas.

— Ramez ! dit-il, toujours à voix basse. On peut leur échapper.

Après un bref moment de panique, les hommes surent combiner leurs efforts pour prendre de la vitesse.

— Halte ou je tire ! reprit la voix.

Les rameurs redoublèrent d'énergie. Ils avaient maintenant dépassé le bateau adverse : la voix semblait plus lointaine. Mais une salve claqua derrière eux. Les balles sifflèrent au-dessus de leurs têtes.

— Baissez-vous ! cria lord Corbury.

La brume commençait à se dissiper. Nella risqua un œil par-dessus bord dans l'espoir d'apercevoir les falaises anglaises. Mais les gardes-côtes n'avaient pas cessé le feu, et elle ressentit soudain une vive douleur dans le bras, comme si on la marquait au fer rouge. Elle poussa un cri et retomba en arrière, le dos contre un ballot de tabac. Personne ne l'entendit : au même moment, Perdican s'exclamait triomphalement :

— Encore quelques brasses et nous serons hors de portée ! Ils ne nous auront pas cette fois.

Il avait raison, les dernières salves soulevaient des giclées d'eau derrière eux sans les atteindre. Ils étaient saufs. Nella fit un effort pour ne pas s'évanouir. Elle inspecta sa blessure : le plomb lui avait tranché la chair mais la blessure n'était que superficielle :

« Je ressens les effets du choc, se dit-elle en serrant les dents pour surmonter la douleur. Il n'y a pas de quoi en faire un drame ou attirer l'attention sur moi. Je dois tenir jusqu'à ce que nous ayons touché terre. Nous pouvons encore rencontrer d'autres vedettes de la police. »

Ils atteignirent bientôt le rivage. La manœuvre d'accostage fut rondement menée et lord Corbury se mit à arpenter la plage à la recherche des poneys qui auraient dû normalement les attendre à cet endroit. Il ne trouva qu'un petit garçon qui lui dit :

— J'suis venu vous prévenir qu'y a des soldats tout le long d'la falaise. Faut couler l'bateau et l'chargement dans la crique, sinon...

— Malédiction ! Tu es sûr ?

— C'est ce qu'on m'a dit d'vous dire, m'sieur.

Il revint aussitôt avertir ses hommes.

— Il y a du grabuge. Ils nous conseillent de couler carrément le

bateau. C'est sans danger pour le cognac mais le tabac sera irrécupérable. Si on cachait les ballots là-dedans? suggéra-t-il en désignant une grotte.

— Ouais ! C'est ce qu'on va faire, répondit l'un des hommes.

En un rien de temps, la cargaison fut transportée en lieu sûr par les plus costauds. Nella, titubant, rejoignit lord Corbury occupé à compter les pièces d'or destinées à payer l'équipage.

— Tenez ! dit-il en tendant l'argent au chef des rameurs. Coulez le bateau et filez!

En quelques coups de hache, ils ouvrirent une brèche dans la coque et l'embarcation, alourdie par les barils de cognac, sombra peu à peu dans la crique. En la regardant disparaître sous la surface des eaux, Nella se demanda avec désespoir si tous leurs efforts avaient été vains. Mais ce n'était pas le moment de se lamenter.

Leur besogne accomplie, les hommes disparurent dans la brume du petit matin. Le jour se levait. Il était temps de rentrer. Un des contrebandiers qui étaient chargés d'acheminer les poneys se porta à leur rencontre en tenant leurs deux chevaux par la bride.

— Vous avez bien fait d'agir vite, dit-il. Il y a des soldats partout.

Lord Corbury le remercia, lui donna une guinée pour sa peine et se mit en selle sans attendre.

— Pourriez-vous... m'aider à monter ? demanda Nella. Je crois que... je suis blessée.

Il semblait avoir oublié sa présence. Dans la faible lumière de l'aube, on voyait distinctement le sang couler le long de ses doigts.

— Que s'est-il passé? répondit-il en mettant pied à terre.

— J'ai été touchée pendant la fusillade.

— Mon Dieu ! Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

— Je vais bien. Aidez-moi seulement à monter. C'est difficile, avec un seul bras.

— Il faudra soigner ça dès que possible, dit-il en la hissant sur sa selle. Ça ira ?

— Oui, je peux tenir à cheval.

A ce moment, un bruit de sabots retentit dans le lointain.

— Vite ! S'écria-t-il.

Et ils partirent au galop.

Après avoir parcouru quelques centaines de mètres, ils durent se rendre à l'évidence : ils étaient suivis!

— Il ne faut pas qu'ils nous rattrapent ! Avec votre bras en sang, nous sommes les suspects idéaux.

Il avait raison, il n'y avait pas une seconde à perdre ; il fallait à tout prix semer leurs poursuivants. S'ils étaient pris, ils seraient incapables de justifier leur présence à Hellingly.

Ils coupèrent à travers champs à bride abattue.

Mais rien à faire : les cavaliers étaient toujours à leurs trousses après une heure de chevauchée. On pouvait voir au loin leurs uniformes rouges de Dragons de la Garde.

Nella et Perdican commençaient à perdre du terrain. Leur seul avantage était qu'ils pénétraient maintenant dans une région qu'ils connaissaient comme leur poche pour y avoir fait d'interminables randonnées dans leur enfance. Le Prieuré n'était plus qu'à quelques lieues: ils parcoururent la distance en un temps record, alors qu'il leur avait fallu près de trois heures la veille. Mais il était hors de question de s'y rendre directement : c'était se trahir car les soldats ne leur laisseraient aucun répit et n'hésiteraient certainement pas à les poursuivre jusqu'aux écuries.

Que faire? Se cacher dans la forêt? C'était plutôt hasardeux. En un éclair, la solution traversa l'esprit de Nella.

— La crypte de Saint-Jean-des-Bois ! s'exclama-t-elle, essoufflée.

C'était assurément la meilleure des cachettes; Lord Corbury approuva d'un signe de la tête et, d'un commun accord, ils obliquèrent vers les grands bois qui entouraient la chapelle de l'Ermite. Il était facile de s'y perdre. Après dix minutes de randonnée dans un véritable dédale de broussailles dont ils connaissaient les moindres recoins, ils débouchèrent devant la vieille église à moitié abandonnée.

Obligés de les suivre à la trace dans ce parcours incertain, les soldats furent provisoirement distancés.

— Ouvrez la porte du souterrain pendant que je desselle les chevaux, dit lord Corbury.

La crypte était une sorte de catacombe où les moines enterraient leurs morts. On y accédait par un souterrain dont l'ouverture, située à l'intérieur de la chapelle, était commandée par un mécanisme secret que Nella avait découvert dans son enfance.

Elle y descendit la première. Lord Corbury, après avoir fait fuir les chevaux, vint l'y rejoindre en portant les selles sous les bras. La crypte glaciale était plongée dans le noir. Ils s'enfermèrent et attendirent en silence.

Les soldats n'étaient pas loin. En les entendant approcher, Nella poussa un soupir de soulagement : il était temps, personne ne trouverait leur cachette.

— Par ici, mon capitaine ! Il y a une église, cria une voix dehors.

— Ils ne doivent pas être loin, répondit l'officier. Fouillez à l'intérieur, ils ne peuvent plus nous échapper.

Des bruits de pas précipités résonnèrent sur les dalles.

— Cherchez partout! Dans les prie-Dieu, derrière l'autel !

— Ils n'ont pas l'air d'être là, mon capitaine. De toute façon, on n'a pas le droit de les arrêter dans un lieu saint.

— Ça m'est égal! Pas de pitié pour les contrebandiers ! Dépêchez-

vous, abrutis ! Je suis sûr qu'ils sont ici, j'ai vu les traces de leurs chevaux devant la porte.

— Il n'y a personne, mon capitaine, je vous assure. Ils ont dû filer.

— Ils doivent bien être quelque part ! Deux hommes ne peuvent pas s'évaporer comme ça.

Mais, après de longues recherches infructueuses, ils durent se rendre à l'évidence : les fuyards étaient introuvables.

— C'est bon ! conclut le capitaine. Rentrons à Hellingly, nous mènerons l'enquête sur place. Sapristi ! ce n'est pas notre faute, après tout ! L'armée n'a qu'à nous donner de meilleurs chevaux.

Nella se détendit enfin. Elle était morte de peur. Elle ne se sentit vraiment rassurée que lorsque les soldats eurent définitivement rebroussé chemin.

— Nous avons réussi ! s'exclama lord Corbury. Mais, cette fois, je reconnais que nous avons eu chaud !

Il lui passa affectueusement un bras autour de la taille, comme lorsqu'ils étaient enfants, et se pencha vers elle pour l'embrasser sur la joue. Or, au même moment, Nella levait la tête vers lui...

Il faisait noir. Leurs lèvres se rencontrèrent.

Passé le premier instant de surprise, elle se sentit envahie par une étrange sensation de chaleur et de lumière. Elle était incapable de bouger, de penser. Le doux contact de ces lèvres qui la tenaient captive éveillait en elle une émotion merveilleuse et inconnue.

Un éclair de feu la parcourut tout entière.

Perdican appuya sa bouche sur la sienne et, oubliant sa blessure, l'entoura de ses deux bras pour la serrer contre lui.

Alors, tandis qu'une douleur cuisante lui arrachait un petit cri, elle eut l'impression que les ténèbres se refermaient sur elle...

La vieille servante posa une couverture sur les genoux de Nella, assise dans un fauteuil de jardin à l'ombre d'un tilleul.

— Maintenant, reposez-vous, miss Nella, dit-elle. Et ne vous avisez pas de vous sauver au Prieuré pendant que j'aurai le dos tourné pour aller voir m'sieur Perdican. Laissez-le un peu se débrouiller seul pour une lois, ça ne lui fera pas de mal.

— Comment se portait-il quand vous l'avez vu, hier? demanda Nella.

— Oh ! il se porte comme un charme, *lui*.

La vieille Anna était au service de la famille Lambert depuis plus de trente ans. Elle adorait Nella et la traitait encore comme une petite fille.

Elle était depuis toujours sa confidente et sa complice. Combien de fois ne lui avait-elle pas apporté en secret des biscuits ou des bonbons quand elle était punie et consignée dans sa chambre ! C'était vers elle, bien sûr, que Perdican était accouru le lendemain de leur folle aventure, portant Nella évanouie dans ses bras.

— Elle est blessée, lui avait-il dit.

— Mais... on dirait qu'elle a reçu une balle ! s'était-elle exclamée. Ah! monsieur Perdican, quand donc cesserez-vous de jouer avec des armes à feu ?

Le jour suivant, Nella avait eu un fort accès de fièvre. Anna l'avait suppliée d'accepter de voir un médecin, mais elle était restée inflexible.

— Non ! Je ne veux pas, il me poserait trop de questions. Dites à maman que je me suis blessée en tombant de cheval. Vous savez bien que personne ne peut me soigner mieux que vous.

Le compliment avait produit l'effet souhaité et Anna s'était résignée à garder le secret sur la vraie nature de la blessure. D'ailleurs, la température avait bientôt chuté et Nella se portait mieux de jour en jour. Elle était presque complètement guérie à présent.

— Je vous apporterai un verre de lait dans une demi-heure, reprit Anna. Et pas d'histoires ! Vous le boirez jusqu'à la dernière goutte.

— Je n'aime pas le lait, Anna.

— Ça vous fera du bien. Il n'y a pas à discuter! répliqua la vieille

servante en se retirant pour laisser Nella se reposer.

Celle-ci ferma les yeux et s'évada dans ses rêveries. C'étaient toujours les mêmes : elle se revoyait dans la crypte, embrassant Perdican. Elle éprouvait encore par la pensée cette étrange extase qui s'était emparée d'elle. Jamais elle n'avait imaginé qu'une pareille sensation fût possible: c'était comme si une soudaine étincelle avait allumé en elle un feu ardent et dévorant.

— C'était merveilleux... murmura-t-elle pour elle-même.

Mais que représentait-elle à ses yeux? Avait-il lui aussi ressenti ce mystérieux magnétisme, cette magie inexplicable qui les avaient unis l'un à l'autre, corps et âme, pendant cet instant inoubliable ?

Hélas, à quoi bon se dissimuler la vérité ! Perdican était amoureux d'Hetty, non d'elle. Le sentiment profond qu'elle éprouvait pour lui maintenant, il l'avait déjà éprouvé avant elle, mais pour une autre. Toutes ces sensations, pour elle si nouvelles, il avait dû les connaître la première fois qu'Hetty lui avait offert ses lèvres roses et si bien dessinées.

«Comment puis-je être assez sotte pour m'imaginer une seule seconde qu'il puisse m'aimer? songea-t-elle. Qu'y a-t-il de commun entre Hetty et moi ? Je suis mal habillée, j'ai toujours les cheveux en bataille. Tu es bien bête, ma pauvre Nella. Tu n'es que sa cousine, une fille pour qui il a, sans doute, beaucoup d'affection mais qu'il n'a jamais considérée autrement que comme une camarade. Il t'aime comme un frère aime une sœur. »

Elle se mit à pleurer.

«Allons! courage. Demain, j'essaierai d'aller au Prieuré. Pauvre Perdican! Sa chambre doit être dans un de ces désordres ! Et le vieux Barnes a dû encore oublier de lui repasser ses cravates. Et puis... Il faut que je le surveille, il est bien capable de commettre l'imprudence de retourner à Hellingly. Or, c'est la dernière chose à faire : les soldats doivent être sur le pied de guerre. Il faut attendre que l'affaire se lasse et laisser M. Renshaw s'occuper lui-même de faire renflouer le bateau pour récupérer la marchandise...»

Puis elle fut saisie d'angoisse à l'idée que Perdican n'allait sûrement pas s'arrêter là : même si cette première aventure lui rapportait cinq mille livres, il ne s'estimerait pas satisfait et reprendrait la mer dès que possible. Alors, tout recommencerait: le marchandage, la navigation de nuit, la peur des gardes-côtes... Un jour où l'autre, ils finiraient par se faire prendre.

«Je ne peux plus supporter cette angoisse», se dit-elle.

Elle sentit tout à coup une présence à ses côtés. Elle ouvrit les yeux, espérant voir Perdican. C'était sir Nicolas. Elle lui sourit faiblement.

—Votre servante m'a dit que vous aviez été blessée au bras. Qu'est-

ce que ce jeune écervelé vous a encore fait ? demanda-t-il, révolté,

— Oh ! elle n'aurait pas dû vous dire ça... C'est un secret.

— Ça ne devrait pas en être un. Il serait temps que Corbury apprenne à se conduire convenablement. J'ai toujours pensé que c'était un irresponsable mais je n'aurais jamais cru qu'il était incapable de manier une arme sans blesser quelqu'un... surtout vous.

— Ne le blâmez pas.

— Si ! Et j'ai l'intention d'aller lui dire ce que je pense de lui. Il est grand temps que quelqu'un lui donne une leçon.

— Ce n'est pas... ce que vous croyez. Je vous en prie, ne vous fâchez pas contre lui.

— Son comportement m'écœure. Comment a-t-il pu être aussi maladroit ? Et que faisait-il avec un fusil à cette époque de l'année ?

— Ce n'est pas... Perdican qui m'a blessée, finit-elle par avouer d'une voix éteinte.

— Et qui, alors ?

— Un garde-côte.

— Grand Dieu !

Abasourdi, il alla s'asseoir sur une chaise. Il était vêtu, comme de coutume, avec une extrême élégance : cravate blanche, pantalons étroits et manteau d'une coupe impeccable.

— Qu'avez-vous dit ? reprit-il, incrédule.

— Je vous ai prouvé que je vous faisais confiance. Je crois que vous êtes un ami.

— Dois-je comprendre que... vous faisiez de la contrebande ?

— Comme vous dites. Les choses ont mal tourné au dernier moment. Une patrouille de Dragons était postée sur la falaise et nous avons dû couler notre bateau dans une crique. Nous leur avons échappé par miracle.

— Ce Corbury est fou.

— Oh ! rassurez-vous, ma blessure est sans gravité. Mais, bien sûr, je ne peux pas raconter la vérité à maman.

— Vous le devriez pourtant. Peut-être aurait-elle le bon sens de dénoncer ce malappris aux autorités.

— N'oubliez pas que je suis sa complice et que je serais obligée de le suivre au bagne. Je suis certaine que vous ne nous trahirez pas, sir Nicolas.

— J'ai bien envie de lui infliger une bonne correction.

Nella ne put s'empêcher de sourire. Il était peut-être grand et bien bâti, mais Perdican le dépassait d'une tête et était bien plus large d'épaules. L'issue du combat n'était pas douteuse.

— Comment avez-vous pu risquer votre vie ainsi ? poursuivit-il.

— Il le fallait. Perdican n'aurait jamais su marchander sans moi.

— Je vous interdis de recommencer. Vous m'entendez, Nella ? Je

vous l'interdis.

Nella ouvrit de grands yeux. Il venait de parler sur un ton presque pathétique.

— Vous avez besoin de quelqu'un pour veiller sur vous, Nella... Voulez-vous m'épouser ?

— Sir Nicolas! Je... Vous me prenez... au dépourvu, je... je n'aurais jamais pensé un seul instant que,.. Mais je croyais que vous vouliez épouser Hetty !

— Pas vraiment. Je la trouvais belle et je me disais qu'elle ferait honneur aux diamants de la famille. Mais c'était avant de vous rencontrer.

— Je ne suis pas celle qu'il vous faut, vous le savez bien. Je dis toujours ce que je pense sans me soucier des convenances et j'ignore tout des mondanités que vous jugez si importantes.

— J'ai changé. Depuis que je vous connais, Nella, j'ai compris que c'étaient de fausses valeurs. Vous m'avez enseigné la gaieté, le rire et la joie de vivre. Voyez-vous, Nella, j'ai été élevé dans une cage dorée.

— Vous aviez trop d'argent... ?

— Et pas assez d'amour. Ma mère est morte jeune et mon père était obsédé par sa position sociale. Il m'a inculqué ses principes en me mettant des œillères: je ne suis même jamais allé à l'école, j'avais des précepteurs à domicile et j'ignorais tout de la vie. Plus tard, à Oxford, je me suis conduit comme un jeune prétentieux... par timidité en grande partie, mais le fait est que j'avais très peu d'amis.

— Je comprends ce que vous avez dû ressentir. Comment votre père a-t-il pu être aussi cruel?

— C'était un homme très possessif. Il voulait à toute force que je suive la voie qu'il avait tracée pour moi. J'étais né Premier Baronnet de Grande-Bretagne et rien d'autre ne comptait à ses yeux. Au lieu de me raconter des contes de fées comme aux autres enfants, il m'apprenait les faits et gestes des Waringham à travers les siècles.

— Je vous plains de... tout mon cœur, sir Nicolas, dit-elle gentiment.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, Nella.. Je veux que vous m'épousiez et que vous m'appreniez le bonheur. Je suis en mesure de vous offrir tout le confort et le luxe que vous pourrez désirer. Mais ce que vous m'apporterez en échange est un bien infiniment plus précieux.

Nella devinait tout ce que cet aveu avait dû lui coûter d'efforts : lui d'habitude si guindé, si prompt à se draper dans sa dignité, voilà qu'il déposait son cœur à ses pieds.

— Comment pourrais-je vous dire... fit-elle en lui prenant tendrement la main.

— Voulez-vous m'épouser?

— Vous savez que je ne le peux pas.

— Pourquoi?

— C'est simple... Je ne vous aime pas. Vous pourriez décrocher la lune pour moi, j'aurais beau essayer de vous rendre heureux, ce serait peine perdue : le bonheur ne se commande pas.

— Je m'attendais à ce que vous me répondiez cela, mais laissez-moi une chance. Je ferai tout ce que vous voulez, je vous donnerai tout ce que vous n'avez jamais pu avoir, je vous protégerai et, surtout, je vous aimerai plus que tout autre au monde.

— Je suis honorée et fière de vous avoir inspiré de telles paroles, que je ne mérite pas. Mais, quoi que vous puissiez dire, je suis incapable de vous donner la réponse que vous souhaitez entendre.

— C'est Corbury, n'est-ce pas ?

— J'aime Perdican depuis ma plus tendre enfance. Mais il ne le sait pas. Il n'a d'yeux que pour Hetty.

— Alors qu'il possède votre cœur... Comment peut-il être assez bête ?

— Vous devez être aveugle pour me poser cette question.

— Mais Hetty, avec ses grands airs, ses manigances et ses liaisons ostentatoires, ne vous arrive pas à la cheville ! Je n'ai jamais connu de femme plus douce, plus adorable, plus féminine que vous.

— Je vous en prie, ne dites pas cela. Vous allez me faire pleurer. Oh ! Nicolas, j'aimerais tant vous aimer. Restons amis. Je prierai pour qu'un jour vous rencontriez une femme capable de vous donner toute l'affection que vous méritez.

— C'est vous que je veux.

Il la sondait du regard. L'amour l'avait transfiguré. Toute vanité, toute affectation ou mépris axaient disparu de ses traits; il était simplement humain et profondément amoureux.. Sous le vernis mondain, Nella comprit que se cachait : un homme tendre, plein d'égards et susceptible d'être le plus dévoué des maris. Mais le souvenir de Perdican était encore présent en elle : depuis leur baiser, il ne s'était pas passé une seconde sans qu'elle ne pensât à lui.

— Je suis... désolée, Nicolas... sincèrement... désolée, murmura-t-elle.

— Je m'y attendais mais je ne désespère pas, Nella, Un jour peut-être, vous aurez besoin de moi et je serai là. Je reviendrai vous voir cet après-midi, dit-il, en se levant pour lui baiser la main. Je ne veux pas vous fatiguer davantage.

— Vous ne me fatiguez pas. Merci pour toutes vos bontés.

— Je vous aime. N'oubliez jamais que je vous aime, répondit-il en prenant congé.

L'espace d'un instant, Nella se demanda si elle n'avait pas rêvé. Était-il possible que sir Nicolas Waringham en personne, un des

hommes les plus riches d'Angleterre et certainement le plus orgueilleux, ait demandé sa main? Plus impensable encore: était-il possible qu'elle ait *refusé*? Personne ne voudrait le croire, à commencer par Hetty.

Soudain, son cœur bondit dans sa poitrine : elle venait d'apercevoir Perdican qui s'approchait d'elle à grands pas. Il était moins richement vêtu que sir Nicolas, mais tout aussi élégant.

— Je suis si heureuse de vous voir, dit-elle avec un sourire ravi.

— J'ai quelque chose à vous montrer, s'exclama-t-il sans même prendre la peine de lui dire bonjour, en lui tendant un journal qu'il tenait à la main.

— Qu'est-ce que c'est?

— Lisez la seconde colonne, en bas de la première page.

Elle prit le journal et chercha l'article en question.

BEAUCOUP DE FILET DE LA POLICE DES DOUANES

Les gardes-côtes de la police des Douanes patrouillant le long de la côte sud ont découvert hier une cargaison frauduleuse immergée dans une crique près de Hellingly. Le butin comprenait plusieurs barils de cognac, ainsi qu'un grand nombre de ballots de tabac cachés dans une grotte à proximité.

La police a également saisi jeudi soir une douzaine de poneys faisant route vers Hellingly. On pense qu'ils étaient destinés à prendre livraison de la marchandise.

Toutefois les contrebandiers ont pu couler leur bateau et s'enfuir avant l'arrivée des autorités. Deux suspects ont échappé de justesse à un escadron de Dragons qui les avaient pris en chasse.

Nella relut l'article par deux fois.

— Tout ça... pour rien! dit-elle.

— Pire ! renchérit lord Corburv. L'opération nous coûte près de mille cinq cents livres.

— Tant que ça?

— Qu'est-ce que vous croyez? On ne pouvait rien tenter à moindre frais.

— Je suis désolée, Perdican.

— Bah! c'est la faute à «pas de chance». A une demi-heure près, nous réussissions.

— Pas sûr, puisqu'ils ont intercepté les poneys.

— Ah ! bon sang ! Les soldats devraient faire la guerre au lieu de courir après de malheureux voleurs.

— Estimons-nous heureux de leur avoir échappé. Ça aurait pu être bien plus grave.

— C'est vrai, vous auriez pu être tuée. Pardonnez-moi, j'aurais dû

commencer par vous demander des nouvelles de votre santé. Mais Anna m'a dit que vous alliez mieux. Vous savez, je vous remercie pour tout ce que vous avez fait. Vous avez fait preuve de beaucoup de cran en m'accompagnant, même si ça ne nous a rien rapporté.

— Vous l'avez dit, c'est la faute à «pas de chance».

— Mais j'ai une autre idée.

— Encore?

— Rassurez-vous, c'est sans danger, cette fois. Tout ce que je vous demande, c'est votre parole que vous n'en parlerez pas à Waringham. Au fait, qu'est-ce qu'il faisait ici tout à l'heure ? J'ai vu son phaéton sortir comme j'arrivais.

— Oh,.. Il est venu me demander... comment j'allais. Quelqu'un a dû lui dire que j'étais malade.

— Qu'il aille au diable! Pourquoi ne rentre-t-il pas à Londres? Je le trouve toujours sur mon chemin, que j'aille chez Hetty ou chez vous. Vous n'allez tout de même pas me faire croire que vous vous êtes découvert une passion pour la généalogie ?

— Non... bien sûr.

— Bref, ce que j'ai en tête concerne justement Waringham. Il est essentiel qu'il ne soit au courant de rien. Promettez-moi de garder le secret.

— Je vous promets tout ce que vous voulez.

— Alors voilà ce que nous allons faire : nous irons assister aux courses d'Ascot, la semaine prochaine, et nous miserons tout l'argent qu'il nous reste sur Crusader, le cheval de Waringham.

— Vous pensez qu'il va gagner ?

— C'est une certitude.

— Mais, dans ce cas, pourquoi est-ce un secret pour sir Nicolas ?

— Parce qu'il a engagé deux chevaux dans la même course. L'autre s'appelle Ivanhoé, c'est le grand favori, tout le monde s'attend à ce qu'il remporte la «Gold Cup». Mais voici ce que j'ai appris: un des valets de Waringham, qui logent à l'auberge de l'*Homme Vert*, a dit à Joe Jarvis que le personnel de l'écurie avait décidé de faire gagner Crusader.

— Comment est-ce possible ?

— Ce ne serait pas la première fois que ça se produit. Il arrive que les lads, les palefreniers, les jockeys et même l'entraîneur se donnent le mot pour favoriser un outsider et réaliser de gros gains en pariant sur lui.

— Mais sir Nicolas est sûrement au courant.

— Il ne sait que ce que son entraîneur veut bien lui dire. Et Ivanhoé est incontestablement un cheval remarquable, tandis que Crusader est toujours resté dans l'ombre jusqu'ici. Personne ne lui donne une chance. Il est coté à dix contre un !

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'on touche dix fois sa mise. Comme il nous reste environ quatre mille livres dans notre cachette, nous pouvons gagner quarante mille livres en jouant tout sur lui ! Notre fortune est faite.

— Je vous le souhaite sincèrement, Perdican.

— Un « tuyau » pareil, on ne l'a qu'une fois dans sa vie. Il me tarde d'être à Ascot. Nous nous ferons héberger par votre oncle Roderick.

— Oncle Roderick ?

— Pourquoi pas ? C'est aussi mon cousin. Écrivez-lui, Nella, pour lui dire que nous arriverons le jour de la « Gold Cup ». J'en rêve déjà ! Quarante mille livres en espèces sonnantes et trébuchantes !

— Avec autant d'argent, vous... pourrez faire votre demande à... Hetty.

— En tout cas, ça m'aidera. Vous venez au Prieuré, cet après-midi ?

— J'aimerais bien, mais Anna ne me laissera jamais sortir. Demain, peut-être.

— Vous me manquez, vous savez.

— Oh ! c'est vrai... vraiment vrai ? demanda-t-elle cherchant à lire dans ses yeux.

Mais il ne la regardait déjà plus. Il fixait l'horizon d'un air étrange en murmurant :

— Quarante mille livres...

Elle comprit, le cœur en peine, qu'il pensait à une autre...

La route d'Ascot était très fréquentée en ce bel après-midi d'été. Des coupés, des cabriolets, des landaus, des tilburys et une foule de piétons se rendaient au champ de courses en un cortège improvisé et bariolé.

Assise à côté de lord Corbury dans son phaéton, Nella savourait chaque minute. Ils formaient un couple magnifique qui leur valait de nombreux regards admiratifs.

Lord Corbury était venu l'attendre chez elle de bon matin.

— Ma chère! s'était-il exclamé en la voyant descendre l'escalier. Vous êtes si élégante que je ne vous avais pas reconnue.

Il faut dire qu'elle était particulièrement séduisante ce jour-là, dans une robe jaune jonquille, avec une cape de soie assortie, ornée de boutons perles et de ganse blanche. Son chapeau de paille, rehaussé de boutons-d'or, était retenu par un ruban de satin noué sous le menton. L'ensemble faisait ressortir la pureté de son teint et les flamboyants reflets de sa chevelure. Mais ce qui attirait surtout le regard, c'était la joie qu'on lisait dans ses yeux verts et son sourire éclatant.

Elle avait réussi à «extorquer» à son père cinq livres. C'était bien insuffisant pour tous les achats qu'elle avait dû faire, mais elle avait obtenu un crédit dans plusieurs boutiques de Brighton où sa mère était connue, qu'elle comptait rembourser en misant son maigre pécule sur Crusader.

Elle avait demandé à lord Corbury de s'en charger, sans lui en dire la vraie raison : s'il avait su que c'était pour payer sa robe, il aurait certainement insisté pour lui donner une partie des quarante mille livres escomptées et, cela, elle ne l'aurait accepté pour rien au monde.

« Il fait tout cela pour Hetty, s'était-elle dit, et je préférerais mourir de faim que de toucher à cet argent. La jalousie est un vilain défaut: ce serait mesquin de ma part d'envier Hetty. »

Pourtant, lorsqu'elle la vit approcher d'eux aux abords des vertes pelouses de l'hippodrome, elle ne put s'empêcher de ressentir cruellement son infériorité. Hetty était éclatante de beauté dans une robe de couleur fraise qui mettait magnifiquement en valeur la fraîcheur de son teint et la faisait ressembler à un bouton de rose.

— Perdican! Quel plaisir de vous voir! s'exclama-t-elle en lui

donnant à baiser une main gantée de blanc, avec une grâce soigneusement calculée pour tourner la tête à tous les jeunes gens à l'entour.

Nella détourna les yeux, ne pouvant supporter l'expression de bonheur qui se peignit sur les traits de Perdican.

«Dès après-demain, peut-être, songea-t-elle, il sera en mesure de demander à sir Virgil la main de sa fille. Alors, il sera définitivement perdu pour moi. »

Ce fut avec un certain soulagement quelle vit sir Nicolas venir à sa rencontre.

— Je ne m'attendais pas à vous trouver ici, dit-il. Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu ?

— Perdican ne s'est décidé qu'au dernier moment, répondit-elle évasivement, se gardant bien de lui avouer la vérité.

— Voulez-vous venir regarder les chevaux au paddock?

Elle hésita : il était clair qu'il cherchait un moyen de lui parler seul à seule. Jetant un coup d'œil à lord Corbury, elle le vit en grande conversation avec Hetty et, se sentant délaissée, elle accepta l'invitation de bonne grâce.

— Vous avez reçu ma lettre ? demanda sir Nicolas en lui donnant le bras.

— J'ai reçu trois lettres de vous depuis votre départ.

— Vous n'avez répondu à aucune d'elles.

— Je voulais le faire mais j'ai été très occupée ces jours-ci.

En fait, elle avait essayé de lui écrire à plusieurs reprises, mais elle ne savait que lui dire: les protestations d'amour et les élans romantiques de sir Nicolas, surprenants de la part d'un homme si réservé, la plongeaient dans l'embarras.

— J'espère que je ne vous ai pas importunée, au moins ?

— Non, j'étais très fière de recevoir d'aussi gentilles lettres...

— Est-ce bien vrai ?

— Vous savez que je ne vous mentirai jamais, Nicolas.

Gênée, elle s'efforça de ramener la conversation sur les chevaux. Sir Nicolas, toujours aussi compréhensif, se montra très disert sur ce sujet qu'il connaissait d'ailleurs fort bien.

— J'ai l'intention de parier sur Ivanhoé, mon propre cheval, confia-t-il. Vous voulez le voir? Il est magnifique.

Nella résista difficilement à la tentation de l'avertir des manigances, qui se tramaient derrière son dos. Au même moment, lord Corbury les rejoignit et, après un bref et glacial salut à sir Nicolas, emmena Nella à l'écart.

— J'ai quelque chose à vous dire en particulier, expliqua-t-il.

Et elle se laissa entraîner en adressant à sir Nicolas un petit sourire d'excuse.

— Joe Jarvis est ici, chuchota-t-il avec des airs de conspirateur. Je viens de lui parler.

— Qu'a-t-il dit?

— Tout s'arrange comme prévu. Le personnel de Waringham mise sur Crusader.

— Vous avez déjà engagé nos paris?

— Oui, tout ce que je possède, sans oublier vos cinq livres. Crusader est coté à un peu plus de dix contre un pour l'instant.

— Oh ! Perdican, j'espère que nous ne commettons pas une bêtise.

— Mais non, voyons ! Nous gagnerons, il le faut ! Nous jouons le tout pour le tout et j'ai confiance.

— Vous ne changerez jamais, Perdican. Vous croyez toujours en votre bonne étoile.

— Et pourquoi non? La chance est avec nous: nous avons perdu beaucoup d'argent dans notre dernière aventure, mais nous nous en sommes tirés sains et saufs, c'est le principal. Croisons les doigts et adressons une prière au dieu des courses, quel qu'il soit !

Mais il n'était plus temps de bavarder. Les jockeys étaient déjà en selle. L'écurie de sir Nicolas portait les couleurs bleu et or.

Les chevaux quittèrent le paddock en file indienne et se livrèrent à un petit galop d'entraînement avant d'aller se ranger sous les ordres du starter. Nella retenait son souffle. Elle était extrêmement tendue. C'était un moment si intense, l'enjeu était si important pour Perdican et elle que l'attente en devenait presque insupportable.

Soudain, ce ne fut qu'un seul cri.

— Ils sont partis ! s'exclamèrent les spectateurs dans les tribunes.

Elle se mit à répéter intérieurement: «Vas-y, Crusader ! Il faut que tu gagnes... »

Les chevaux attaquaient maintenant la ligne droite.

— Attendez! Il y a encore un tour, expliqua Perdican.

Ils passèrent devant le poteau en peloton groupé. Dans le virage, un alezan se détacha ; il réussit à maintenir plusieurs longueurs d'avance sur quelques centaines de mètres, puis fut rejoint en abordant le dernier tournant. Une lutte serrée s'engagea. Dès l'entrée de la ligne droite, les deux chevaux de sir Nicolas se portèrent-en tête. Ils étaient à la même hauteur...

Lequel des deux allait prendre l'avantage? Ivanhoé ? Crusader? Le galop final était acharné.

— C'est Crusader! Non! Ivanhoé! criait le public.

Encore quelques mètres...

Nella les vit franchir le poteau ensemble. Elle était incapable de les départager. Étaient-ils ex aequo ?

Non, les cris de victoire de certains parieurs attestaient qu'il y avait un vainqueur. Elle leva les yeux vers Perdican. Il était blême de rage,

c'était pour elle une explication suffisante. Il fallait se rendre à l'évidence: Ivanhoé l'avait emporté.

Sans un mot, sans même un regard, lord Corbury tourna les talons et se dirigea vers le pesage. Elle le suivit.

Les chevaux rentraient un par un, Ivanhoé en tête. Il fut accueilli par les vivats des badauds.

— Bravo, petit ! Belle course !

Tout le monde voulait le caresser..

— Restez ici, dit lord Corbury. Je vais tâcher d'apprendre ce qui s'est passé.

Et il disparut dans la foule. Nella, esseulée, fit quelques pas sous les arbres pour l'attendre à l'ombre.

Soudain, elle se sentit presque malade. C'était trop bête. Ils s'étaient montrés stupides, ils venaient de ruiner tous leurs espoirs en un instant. Si seulement Perdican s'était contenté d'un gain de vingt mille livres ! Il lui resterait au moins de quoi vivre à présent. Comment ferait-il ?

— Nous nous sommes conduits comme des écervelés, soupira-t-elle. Et je suis aussi fautive que lui.

Elle entendit alors quelqu'un approcher. C'était sir Nicolas.

— Que faites-vous ici? demanda-t-il. Je vous cherchais partout.

— J'attends Perdican.

— Seule ? Comment a-t-il pu vous abandonner ainsi?

— Tout va bien, ne vous en faites pas.

— Allons, laissez-moi vous raccompagner chez votre oncle. Vous logez chez lui, je pense ?

— Je dois attendre Perdican.

— Pourquoi? Il semble avoir oublié votre existence. Depuis combien de temps êtes-vous là ?

— Pas très longtemps.

— Vous ne pouvez pas rester ici. Venez dans ma voiture.

— Non, je vous assure, protesta-t-elle.

— J'insiste. C'est une insulte de vous laisser seule ici. C'est tout à fait inconvenant et je ne le permettrai pas.

— Non, Nicolas, non ! Laissez-moi.

— Qu'est-ce qui se passe ici? tonna une voix.

Ils se retournèrent, surpris. C'était lord Corbury.

— Vous voilà, Perdican ! dit Nella, soulagée. Je me demandais si vous ne m'aviez pas oubliée.

— J'ai été retenu. Puis-je savoir pourquoi Waringham se conduit de cette façon ?

— J'étais en train d'expliquer à Nella qu'elle ne pouvait pas rester seule ici. Voyez-vous, j'ai le souci des convenances, contrairement à vous, rétorqua sir Nicolas d'un ton glacial.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde ! Et cessez d'importuner ma cousine, elle n'a que faire des tricheurs !

— Que voulez-vous dire ?

— Que votre second jockey a volontairement retenu Crusader dans la «Gold Cup».

— Je considère cela comme une insulte.

— C'est exactement ça!

— Je pense qu'il est temps de vous donner une leçon, Corbury, et je me ferai un plaisir de vous loger une balle dans la peau demain à l'aube.

— Non ! Non ! cria Nella.

— Je relève le défi avec joie, fit lord Corbury, sarcastique. Mes témoins viendront vous trouver dans quelques heures. Et laissez-moi vous dire, Waringham, que, si quelqu'un doit recevoir une leçon, ce sera vous.

— C'est ce qu'on verra, répondit calmement sir Nicolas.

Sur ce, il s'inclina révérencieusement devant Nella et s'en retourna la tête haute, visiblement exaspéré par ce qui venait de se passer.

— Oh ! Perdican ! implora Nella, renoncez à ce duel. Il ne faut pas.

— Me loger une balle dans la peau! reprit-il, méprisant. C'est moi qui vais lui trouer la tête et c'en sera fini de lui!

— Perdican, vous êtes devenu fou ! Ne faites pas cela !

— Oh si! C'est entièrement sa faute si nous avons perdu notre argent.

— Pourquoi ?

— Il a changé le jockey de Crusader au dernier moment, sans explication.

— On lui avait vendu la mèche ?

— Non. Personne ne sait ce qui lui a pris. Pour être franc, je dois avouer que tout le monde pense qu'il ne se doutait de rien... N'empêche que c'est un sacré manque de chance!... Allons, venez! Ça ne sert à rien de nous lamenter, il faut regarder les choses en face : nous sommes ruinés, complètement et définitivement ruinés !

Ils regagnèrent leur phaéton en silence et restèrent muets jusqu'à l'entrée de la maison de lord Farquhar.

— Je suis désolée... pour le duel, hasarda Nella comme les chevaux s'arrêtaient.

— Désolée! Vous pouvez l'être! Vous n'avez pas cessé d'encourager Waringham depuis le début.

— Je... je ne voulais pas...

Il était visiblement fâché contre elle. Elle aurait voulu plaider sa cause mais les domestiques de lord Farquhar s'approchaient déjà de leur attelage pour prendre leurs bagages. Lord Corbury l'aida à

descendre, et levant son chapeau, lui dit :

— Au revoir, Nella.

— Où allez-vous ?

— J'ai quelque chose à faire en ville. Présentez mes respects à votre oncle et dites-lui que je ne pourrai malheureusement pas être là pour le dîner.

— Mais... Perdican, vous...

Il ne l'entendait déjà plus. Il fit claquer son fouet et s'éloigna prestement le long de l'allée. Aucun doute: il allait requérir des témoins pour le duel et peut-être se consoler en buvant à la santé de qui voudrait bien lui payer un verre.

«Sa situation est pire que jamais, songea-t-elle, les larmes aux yeux, et j'en suis la cause. »

Son oncle l'attendait dans le vestibule. C'était un homme d'un certain âge, grand et très distingué malgré un embonpoint naissant.

— Je suis ravi de t'accueillir, Nella, mon enfant... commença-t-il, puis, voyant ses larmes: Que s'est-il passé?

— Oh! oncle Roderick... Tout a mal tourné, ce... c'était une journée... horrible!

— Allons, allons, fit-il d'une voix apaisante en la prenant dans ses bras. Raconte-moi tout. Je suis sûr que ce n'est pas si terrible que ça.

— Pire! Perdican a perdu tout son argent et... il s'est querellé avec sir Nicolas à cause de moi... Ils veulent se battre en duel... Je sais que je ne peux rien faire pour les arrêter mais je... ne pourrai supporter que l'un d'eux soit... blessé. De plus, je ne pourrai jamais... rembourser le prix de ma robe et papa sera... dans une colère noire.

— Voyons. Si tu reprenais tout depuis le début?

— Mais promettez-moi que... vous ne serez pas fâché contre Perdican.

— Pourquoi le serais-je? Je t'assure que je trouve que c'est un jeune homme charmant.

— Je savais que vous comprendriez, oncle Roderick. Vous avez toujours été si gentil pour moi quand j'étais petite.

— Et maintenant, que puis-je faire pour toi? demanda-t-il en la faisant entrer au salon.

— Rien, répondit-elle en s'asseyant sur le divan. Personne ne peut plus rien pour moi. Perdican et moi, nous sommes au bord du gouffre... Il n'y a pas de solution.

— Peut-être que je pourrai en trouver une.

— Non... c'est impossible.

Cependant, encouragée par tant de sollicitude, elle se laissa convaincre de lui raconter en détail tout ce qui s'était passé depuis que Perdican était rentré de l'armée. La seule chose qu'elle garda secrète fut son amour pour lui. Mais les mots étaient inutiles: le ton

qu'elle employait chaque fois qu'elle prononçait son nom était suffisamment révélateur pour un homme d'expérience comme son oncle.

— Personne ne peut s'opposer à un duel d'honneur, commenta-t-il. Mais j'ai idée qu'ils doivent s'être déjà un peu calmés tous les deux, à l'heure qu'il est. Demain à l'aube, ils seront, bien moins susceptibles et je crois que l'issue du combat ne sera guère fatale,

— Vous pensez que Perdican... ne risque pas d'être blessé?

— Pas mortellement, en tout cas. Waringham n'a certainement aucune envie d'être poursuivi pour meurtre et ça m'étonnerait que Perdican soit réellement disposé à tuer un homme.

— J'espère que... vous avez raison.

— Et maintenant, parlons un peu de vos abominables dettes...

— Papa sera furieux. Il m'a donné cinq livres. Que pouvais-je faire avec cinq livres? Je n'ai pas osé demander davantage. Vous savez, oncle Roderick, papa m'en veut de ne pas être un garçon. Il désirait un fils, et je crois qu'il ne me pardonnera jamais d'être une fille.

— Je me reproche de ne pas avoir été plus attentif à toi ces derniers temps. Je pense qu'il est temps pour moi de remplir mes devoirs envers toi et de te prendre sous ma protection. Je pourrais même envisager de devenir ton tuteur légal.

— Ce serait merveilleux. Mais je ne veux pas vous causer d'ennuis.

— Au contraire. Tu aurais pu être ma fille. J'y songe chaque fois que je te vois.

— Vous voulez dire que... vous vouliez épouser maman?

— Elle a préféré ton père. Je n'ai jamais compris pourquoi.

— Eh bien, si vous ne pouvez pas être mon père, dites-vous que vous êtes assurément et incontestablement mon oncle préféré.

— A présent, reprit-il après lui avoir affectueusement baisé la joue, voyons un peu ce que nous pouvons faire à propos de nos deux turbulents jeunes gens. Tu ne veux pas épouser Waringham ?

— Non.

— Dommage... Mais je suppose que tu es amoureuse de Perdican ?

— Ça se voit tant que ça? Il ne faut pas qu'il sache que je l'aime. Je ne l'intéresse pas, il veut épouser Hetty Baldwyn.

— Eh bien, connaissant sir Virgil et sa cupidité, je crains qu'il n'ait pas plus de chances de se voir accorder sa main que de décrocher la lune.

— Je sais, c'est pour cela qu'il a si désespérément besoin d'argent. Oh ! oncle Roderick, je me fais tellement de souci pour lui...

— Je le vois, mais j'espère que cela ne t'empêchera pas de te faire belle pour le dîner: j'ai invité plusieurs jeunes gens qui sont très désireux de faire ta connaissance.

— Je suis sûre que ce sera très agréable. Vous êtes un tel réconfort

pour moi, oncle Roderick.

Mais elle savait déjà que toutes ses pensées iraient à Perdican, quel que puisse être son succès pendant la soirée. Il devait être dans le plus profond désespoir et, même s'il s'efforçait de ne pas le montrer, la peur du lendemain devait peser lourdement sur sa conscience.

Cinq heures du matin. Il faisait froid et humide dans les bois. Nella n'avait eu aucun mal à découvrir l'endroit du duel. Il lui avait suffi de poser la question à son voisin de table, la veille au soir.

— Sheperd's Wood, lui avait-il répondu. C'est toujours là qu'ont lieu les duels. Nous sommes coutumiers du fait à Ascot, ce rendez-vous est connu de tous.

Elle trouva rapidement la clairière qu'on lui avait décrite. Son sol sablonneux et moussu en faisait une arène idéale, protégée des regards par d'épais buissons de rhododendrons. Elle s'assit et attendit, cachée derrière une rangée d'arbustes.

Quand elle repensait à ce qui s'était passé, toute cette histoire lui semblait puérile et absurde. « Peut-être aurais-je dû avertir Perdican que sir Nicolas ne songeait plus à épouser Hetty, se dit-elle. Les choses auraient pu prendre une autre tournure. »

Elle entendit bientôt des voix, ainsi que des bruits de roues et de harnais. Sir Nicolas fit son apparition le premier, suivi peu après de lord Corbury, tous deux accompagnés de leurs témoins.

Ils ne perdirent pas de temps en palabres. Chacun semblait désireux d'en finir au plus vite. Les témoins inspectèrent les pistolets, puis les présentèrent cérémonieusement aux duellistes.

Lord Corbury, qui avait été défié, avait le choix des armes. Il soupesa négligemment un des deux pistolets, s'estima satisfait et laissa l'autre à son rival.

— Vous connaissez les règles, dit le plus âgé des témoins, qu'on avait désigné comme arbitre. Vous vous mettez dos à dos et, à mon commandement, vous avancerez chacun de dix pas. Quand j'en donnerai l'ordre, vous vous ferez face et tirerez. Est-ce clair?

— Très clair, répondirent-ils.

Ils prirent position. Nella crut que son cœur s'était arrêté de battre. Elle joignit les mains, crispant les doigts si fortement que ses phalanges devenaient blanches.

— Êtes-vous prêts ?

— Oui.

— Allez! Un... deux... trois...

Lord Corbury et sir Nicolas commencèrent à faire leurs dix pas, au rythme dicté par l'arbitre.

C'est alors que l'incroyable se produisit. Une voiture déboucha en trombe dans la clairière.

Une radieuse silhouette en robe du soir blanche en descendit et se mit à courir sur le sable. En quelques secondes, Hetty fut au centre de l'arène.

— Arrêtez! cria-t-elle. Arrêtez!

L'arbitre s'interrompit et les duellistes se retournèrent, au comble de l'étonnement.

— Arrêtez! répétait Hetty. Je vous interdis de vous battre pour moi. Comment pouvez-vous être aussi égoïstes? Vous ne vous rendez donc pas compte que ce scandale va ruiner ma réputation ?

Lord Corbury et sir Nicolas étaient muets de stupéfaction.

— Je n'aurais jamais cru que vous puissiez vous conduire de cette manière ! Poursuivait-elle. Je ne le permettrai pas ! Vous allez vous arrêter immédiatement, c'est compris?

Lord Corbury retrouva la parole le premier.

— Il se trouve, Hetty, dit-il, que ce n'est pas pour vous que nous nous battons.

Elle se figea, les bras ballants, n'en croyant pas ses oreilles. Elle fixa Perdican de ses grands yeux bleus, en répétant lentement, comme pour se pénétrer de ce qu'elle venait d'entendre :

— Pas... pour... moi?

— Non. En vérité, c'est... pour une autre.

— Quoi! Une autre femme? C'est impossible, vous mentez! Dites-moi qu'il ment, supplia-t-elle en se tournant vers sir Nicolas. Je ne peux pas croire un seul instant que... vous vous battiez pour... une autre.

Sa surprise était presque comique.

— C'est pourtant la vérité, affirma posément sir Nicolas. Vous n'êtes pour rien dans ce conflit.

— Comment osez-vous ? s'écria-t-elle en tapant du pied. Vous... vous avez l'audace de vous battre pour une autre femme ? Vous voulez faire de moi la risée de tous, alors que chacun sait que vous vous disputez ma main depuis deux mois ! Je vous hais, Perdican, vous m'entendez? Je vous hais ! Quant à vous, sir Nicolas, je croyais que... vous aviez de la tendresse pour moi.

Elle se mit à se tordre les mains. Les mots s'étranglaient dans sa gorge.

Voyant qu'elle était au bord de la crise de nerfs, Nella, émue, se leva sans réfléchir et sortit de sa cachette. Mais Hetty, après avoir poussé un véritable cri de colère, s'enfuyait déjà en courant. Le cocher, constatant son humeur, ne se fit pas prier pour démarrer et fouetta ses chevaux sans qu'elle eût besoin de lui en donner l'ordre.

Lord Corbury et sir Nicolas regardèrent l'attelage s'éloigner, médusés, et se dévisagèrent réciproquement.

Nella, elle, se tenait debout, hésitante, à l'orée de la clairière.

— Bon sang ! s'exclama lord Corbury en l'apercevant. Vous, à présent ! Mais qu'est-ce que vous faites là ?

A la consternation de Nella, tout le monde tourna la tête dans sa direction.

— Il fallait que je sache... ce qui arriverait, balbutia-t-elle.

— On se croirait à Piccadilly Circus ! commenta lord Corbury, vexé... Ah! sapristi! fit-il en retrouvant brusquement son sens de l'humour. C'est le duel le plus ridicule auquel j'aie jamais participé!

Il éclata de rire. De son côté, sir Nicolas sembla se détendre et sourit malgré lui. Puis, levant son pistolet, il tira en l'air en proclamant :

— L'honneur est satisfait.

Pour ne pas être en reste, lord Corbury l'imita et fit feu en direction du ciel. Il s'approcha ensuite de sir Nicolas et lui tendit la main.

— Acceptez mes excuses, Waringham. Je sais que vous ne tricherez jamais aux courses.

C'était un noble geste et Nella lui adressa un regard plein de reconnaissance. Les noires pensées qui l'avaient tourmentée toute la nuit s'évanouirent enfin.

— Laissez-moi vous dire une chose, Corbury, lança un de ses témoins, c'est la dernière fois que vous me sortez du lit au petit matin pour vous assister dans un duel. Je n'ai même pas eu droit à une goutte de sang pour ma peine.

— En tout cas, dit un autre, ces émotions creusent l'appétit. Que diriez-vous d'un petit déjeuner au club?

— Excellente idée! approuva lord Corbury.

— J'espère que vous me ferez tous l'honneur d'être mes invités, proposa à son tour sir Nicolas.

— Je raccompagne miss Lambert à la maison, reprit lord Corbury, et je vous rejoins dans une dizaine de minutes.

— Il y a quelque chose que je voulais vous dire, Nella, lui confia-t-il d'un ton très sérieux sur le chemin du retour.

— Qu'est-ce que c'est? Vous avez l'air bien grave.

— Je pars pour les Indes.

— Les Indes!

— Un ami m'a parlé la nuit dernière des énormes profits qu'on pouvait réaliser là-bas, à condition d'être jeune et prêt à tout.

— Mais... comment ferez-vous pour... payer le voyage ?

— J'emprunterai. J'en ai discuté hier soir avec votre oncle, alors que vous étiez déjà couchée. Il s'est montré très coopératif. Non seulement il m'a proposé de m'avancer l'argent, mais il m'a promis une lettre d'introduction pour de nombreuses firmes établies là-bas et où il a des relations.

— Mais... Perdican, c'est... si loin, objecta-t-elle d'un air presque enfantin.

— C'est une région pleine d'avenir. Je ne comprends pas pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt. Votre oncle estime qu'en quatre ou cinq ans, en s'y prenant bien, on peut amasser une fortune.

— Quatre ou cinq ans... murmura-t-elle. Vous devriez peut-être y réfléchir encore... avant de vous décider.

— C'est tout réfléchi. Je partirai dès que possible.

— Mais.., Perdican...

Il était trop tard pour ajouter quoi que ce soit, ils arrivaient déjà devant la splendide demeure en brique rouge de lord Farquhar. Nella avait l'impression qu'on venait de prononcer sa sentence de mort. Comme elle descendait du phaéton, résignée, le maître d'hôtel s'approcha de lord Corbury pour lui dire :

— Il y a là quelqu'un qui veut vous voir, milord.

— Me voir ? De si bon matin !

— Oui, milord. Il semble avoir de sérieux motifs. Ayant appris hier que vous aviez quitté le Prieuré pour assister aux courses, il a fait le trajet de nuit pour venir vous trouver d'urgence. Il vous attend au salon avec Monsieur.

— C'est étrange qu'oncle Roderick soit déjà levé, remarqua Nella.

— Monsieur se lève toujours très tôt, répliqua le maître d'hôtel. Il a l'habitude de monter à cheval avant le petit déjeuner.

Lord Corbury suivit Nella dans le salon. Roderick, en culotte de cheval, était debout près de la cheminée en compagnie d'un petit homme grisonnant et vêtu de sombre.

— Bonjour, Nella, lui dit son oncle. Toi aussi, Perdican... Hum! Tu m'as l'air en pleine forme.

— Le duel s'est terminé d'une façon un peu inattendue, expliqua-t-il.

— Vous êtes lord Corbury? demanda le petit homme.

— Oui.

— Alors, permettez-moi de me présenter, milord. Je suis maître Salter, notaire de feu votre oncle, le colonel Alexander Massingburg-Corbury.

— Vous avez dit... *feu* mon oncle?

— Hélas, milord, j'ai le profond regret de vous annoncer que votre oncle est décédé des suites d'une tragique chute de cheval.

— Et vous êtes venu du Yorkshire spécialement pour me voir ?

— Oui, milord. Votre présence est requise impérativement dans le Yorkshire pour régler les diverses formalités.

— Vous voulez dire...

— Que votre oncle a fait de vous son légataire universel, milord. C'est pourquoi mes associés et moi-même aurions besoin de votre

signature sur certains documents au plus vite.

— Je comprends, maître. Mais... pourriez-vous me donner une idée de ce que représentent les propriétés de mon oncle? Je ne l'ai pas vu depuis cinq ans.

— Avec plaisir, milord. Il possédait de nombreuses terres dans le Yorkshire, une propriété dans le Leicestershire, une résidence à Londres et plusieurs immeubles de rapport.

— Cela semble assez important, commenta lord Corbury en s'efforçant de paraître désintéressé.

— Difficile à évaluer. Il faut ajouter à cela l'argent déposé en banque, ainsi que le portefeuille d'actions assez considérable que votre oncle s'était constitué, le tout pour un montant d'environ un demi-million de livres sterling.

Nella était bouche bée.

— Euh... merci du renseignement, répondit simplement lord Corbury.

— J'ai pensé que tu voudrais partir immédiatement pour le Yorkshire, intervint lord Farquhar, et j'ai déjà fait atteler pour toi une voiture à quatre chevaux. Ce sera plus rapide que ton phaéton.

— C'est très aimable à vous, cousin Roderick. Si vous voulez bien m'excuser, je crois que je vais m'en aller de ce pas. Voulez-vous faire route avec moi, maître?

— J'en serais très honoré, milord.

— Je m'arrêterai quelques instants au club pour prévenir mes amis que je ne pourrai pas déjeuner avec eux. Je crois que je serai dans l'obligation de déboucher une bouteille de champagne en leur compagnie... Merci, ajouta-t-il en s'adressant à lord Farquhar, pour l'offre que vous m'avez faite hier soir. Puis-je vous confier Nella ?

— Je veillerai sur elle. Bonne chance, mon garçon!

— Prenez soin de vous, petit diable, dit-il à Nella en l'ébouriffant affectueusement. Et évitez de faire encore les « quatre cents coups ».

Elle lui tendit les bras, mais il avait déjà fait volte-face, impatient de prendre la route. Elle le suivit jusque sur le pas de la porte. La voiture de lord Farquhar attendait dehors. Il sauta sur le siège du cocher et saisit les rênes avec empressement, tandis que Mr. Salter se hâtait de le rejoindre. Elle lui fit un signe de la main. Il ne prit même pas le temps de se retourner et la voiture disparut bientôt au bout de l'allée.

Elle baissa tristement le bras en murmurant :

— Un demi-million de livres. Oh ! oncle Roderick. Cette fois, je l'ai perdu pour toujours. Il va enfin pouvoir épouser Hetty...

— Attendons, mon enfant, répondit lord Farquhar en lui passant un bras autour des épaules. Tu devrais méditer cet adage qu'on se répète sur les champs de courses: « Un cheval n'est jamais battu tant

qu'un autre n'est pas passé avant lui sur la ligne d'arrivée.»

Trois semaines plus tard, lord Corbury déjeunait paisiblement dans son immense salle à manger. C'était une belle journée d'été. Un soleil éclatant illuminait le parc et le jardin magnifiquement entretenus.

Il était servi par trois valets très stylés qui attendaient debout près de sa chaise. L'un d'eux était en train de lui présenter pour la seconde fois un plat de côtelettes d'agneau, qui provenaient de son propre élevage du Yorkshire, quand la porte s'ouvrit. Son nouveau maître d'hôtel, obséquieux comme un évêque, entra pour s'incliner respectueusement devant lui en disant :

— Permettez-moi de vous rappeler, milord, que M. Tothill, votre architecte, vous attend pour discuter avec vous des plans des nouveaux bâtiments ouest. Il y a également M. Wingate, le contremaître, qui voudrait vous entretenir du progrès des travaux du drainage.

— Entendu, Barnstaple, je les recevrai dans quelques minutes. Et convoquez mon intendant pour neuf heures et demie. Il nous reste de nombreuses affaires à régler, répondit-il d'un air satisfait.

— En effet, milord, ce n'est pas le travail qui manque. Comme vous avez pu le constater, feu monsieur votre oncle se désintéressait quelque peu des problèmes d'exploitation de son domaine, ces derniers temps.

— C'est vrai. A propos, dites au chef que, s'il continue à faire une cuisine aussi succulente, je ne vais pas tarder à prendre du poids, ajouta-t-il en se levant de table.

— Adolphus sera très flatté, milord. C'est un artiste en son genre et il est très contrarié quand ses efforts ne sont pas appréciés.

— Faites-lui savoir que je suis extrêmement satisfait de lui.

Il allait sortir quand un valet lui apporta deux lettres sur un plateau d'argent en disant :

— Le courrier vient juste d'arriver, milord.

Lord Corbury ouvrit la première lettre avec un coupe-papier en or et ivoire. Elle était parfumée au gardénia et il n'eut pas besoin de regarder la signature pour savoir qui l'avait écrite. Il lut :

«Le 10 juillet 1817,

Mon très cher Perdican,

C'est avec une immense joie que j'ai entendu parler de votre bonne fortune et des vastes domaines que vous a légués votre oncle.

Comme la saison londonienne est terminée, nous sommes actuellement à Brighton où Son Altesse Royale le prince régent a élu domicile pour l'été. La ville est très gaie mais, comme vous pouvez l'imaginer, vous me manquez cruellement.

Dépêchez-vous de venir nous rejoindre, papa est impatient de vous accueillir.

*Avec toute mon affection, Votre toujours dévouée,
Hetty. »*

Lord Corbury jeta dédaigneusement la lettre sur la table. L'allusion à sir Virgil lui avait arraché Un sourire de mépris.

La seconde était de la main de Nella, une écriture qu'il ne connaissait que trop bien. Elle avait été écrite le lendemain.

«Le 11 juillet 1817,

Cher Perdican,

Je suis confuse d'avoir tant tardé à vous exprimer mes sincères condoléances pour la mort tragique de votre oncle. Je compatis de tout mon cœur, mais j'ai été tellement occupée depuis trois semaines que je n'ai pas trouvé le temps de vous écrire. Pardonnez-moi.

Je vous adresse cette lettre de Brighton où oncle Roderick possède une magnifique maison sur la Steine, proche de celles du duc de Marlborough et de Mme Fitzherbert.

Il s'est passé tant de choses depuis votre départ que je ne sais pas par où commencer. Oncle Roderick est devenu mon tuteur et il m'a permis de faire mes débuts dans le monde. Il m'a habillée de pied en cap et figurez-vous, Perdican, que j'ai un succès fou! J'ai dîné deux fois au Pavillon Royal et le prince régent m'a fait quantité de compliments. Vous allez rire mais plusieurs prétendants de haut rang ont déjà demandé à oncle Roderick l'autorisation de me faire la cour. Tout cela est tellement exaltant que j'ai parfois l'impression de vivre dans un rêve.

Portez-vous bien, cher Perdican. Nous parlons souvent de vous.

*Affectueusement, Votre cousine,
Nella.»*

Lord Corbury fronça les sourcils d'abord puis, relisant la lettre de bout, en bout, prit une expression extrêmement contrariée.

Finalement, il se leva d'un bond en renversant sa chaise et sortit précipitamment, la lettre à la main.

Il arriva à Brighton en fin d'après-midi.

— Quelle surprise de te voir, mon garçon ! s'exclama lord Farquhar en l'accueillant. Nous ne t'attendions pas de si tôt.

— Je suis venu voir Nella, répondit lord Corbury sans perdre de temps en politesses.

— Elle se repose, pour l'instant. Nous sommes invités ce soir chez le prince régent et, bien sûr, elle désire paraître à son avantage.

— Quand pourrai-je la voir?

— Assieds-toi, mon garçon. Tu boiras bien quelque chose? Parle-moi de ta nouvelle fortune. Mr. Salter n'avait pas exagéré, j'espère?

— Au contraire. Mais j'ai beaucoup à faire. J'ai lancé tout un programme de grands travaux dans mes domaines du Yorkshire et j'ai du pain sur la planche pour au moins cinq ans.

— Excellente nouvelle! Ton oncle négligeait beaucoup ses affaires depuis qu'il était veuf: le célibat lui convenait à merveille et il aimait être... très entouré. Avec une fortune comme la sienne, ce n'était pas difficile.

— Je vous crois! fit lord Corbury en souriant. Mais vous ne m'avez pas répondu: quand puis-je voir Nella?

— Tu sais, Perdican... Nella a énormément de succès depuis qu'elle est ici. Je l'ai toujours trouvée très séduisante, mais je t'assure que son charme et sa joie de vivre font merveille sur la côte et son nom est sur toutes les lèvres. Je ne te cacherais pas que je suis littéralement assiégé par ses prétendants et je crois que nous aurons une bonne raison d'être très fiers d'elle avant la fin de la semaine.

— Que voulez-vous dire par là, mon cousin? demanda sèchement lord Corbury.

— Eh bien, j'ai tout lieu de penser que notre petite Nella va faire un brillant mariage... très brillant!

— Waringham? fit-il après un moment de silence.

— Mon Dieu, non! Il y a longtemps déjà qu'il lui a fait sa demande. Elle a refusé. C'était avant la «Gold Cup» d'Ascot, je crois...

— Refusé... murmura-t-il. J'aurais dû m'en douter.

— Non, ce n'est pas Waringham, reprit lord Farquhar, mais quelqu'un de bien plus important. Nella sera demain l'invitée d'honneur au bal de la duchesse douairière de Harrington et je ne serais pas surpris que ses fiançailles avec le jeune marquis soient annoncées officiellement au cours de la soirée.

— J'insiste pour la voir immédiatement. Laissez-moi monter dans sa chambre. Après tout, c'est ma cousine, cela n'aurait rien de choquant.

— Écoute-moi bien, Perdican. Nous prenons tous deux à cœur les intérêts de Nella. Je ne veux pas que tu te mêles de cette affaire : les camarades d'enfance sont quelquefois mauvais conseillers et je ne tiens pas à ce que tu la perturbes au moment où elle doit prendre une

décision qui engage sa vie entière. Crois-moi: retourne au Prieuré, ou ailleurs si tu préfères, mais reste à l'écart de Brighton pendant les quarante-huit heures qui viennent.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce que c'est mieux pour Nella.

Lord Corbury se mit à marcher de long en large dans la pièce, visiblement contrarié. Puis, après avoir mûrement réfléchi, il fit face à lord Farquhar.

— Puisque vous êtes désormais le tuteur de Nella, dit-il, il ne me reste qu'à me plier aux convenances et à vous demander solennellement l'autorisation de lui faire la cour.

— Que dis-tu? Mais, mon garçon, le Tout Brighton s'attend à ce que tu épouses Hetty Baldwyn. Sir Virgil a raconté à qui voulait l'entendre que vos fiançailles seraient annoncées incessamment.

— Que... Parlons clair. Je n'ai pas l'intention de demander la main d'Hetty Baldwyn ni d'aucune femme autre que Nella !

— Juste ciel! J'étais persuadé que tu étais très épris de cette jeune personne et que seul ton manque d'argent t'éloignait d'elle.

— J'avoue avoir été un moment séduit par miss Baldwyn que je trouvais très jolie. Mais depuis j'ai appris à mieux la connaître, et je m'en suis complètement détaché.

— Voilà ce que j'appelle une surprise. Ainsi, tu as tout à coup reporté ton affection sur notre petite Nella! Eh bien, Perdican, je suis au regret de te dire que je t'interdis catégoriquement de la voir et de lui faire la moindre proposition. Je... te répète que j'ai d'autres projets pour elle. D'ailleurs, mon garçon, je doute que tu sois sérieusement épris. Tu verras qu'il y a quantité de séduisantes jeunes femmes qui ne demandent pas mieux que de trouver grâce à tes yeux.

Lord Corbury ne répondit pas. Il resta un instant planté au milieu de la pièce, les mâchoires serrées et les sourcils froncés puis, sans un mot, sortit en claquant la porte.

Lord Farquhar s'approcha de la fenêtre et le regarda partir avec une lueur de malice dans les yeux. Au même moment, la porte s'ouvrit derrière lui et Nella entra en courant.

— Il est parti? demanda-t-elle. Qu'est-ce qu'il a dit ? Oh ! oncle Roderick, c'était dur de résister à la tentation de descendre pour le voir.

— Il était fou de rage, dit lord Farquhar en souriant. Il m'a déclaré son intention de te faire la cour ouvertement.

— Oncle Roderick ! s'exclama-t-elle en joignant les mains. C'est vrai? Vous ne dites pas cela pour me taquiner?

— Non, et je t'assure qu'il ne plaisantait pas.

— Je n'arrive pas à y croire! Vous pensez vraiment qu'il m'aime ?

— J'en suis certain. Il est de ceux à qui un arbre cache la forêt.

Maintenant qu'il a peur de te perdre, il commence enfin à comprendre tout ce que tu représentes pour lui.

— Vous croyez que c'est ma lettre qui l'a fait venir? Hetty clame partout qu'elle lui a également écrit et qu'elle attend son arrivée d'un jour à l'autre.

— Miss Baldwyn peut se préparer à recevoir un choc. Quant à sir Virgil, il en sera pour ses frais.

— Tout de même... il ne peut pas m'aimer autant qu'il a aimé Hetty...

— Tu te trompes, mon enfant. Pour en être convaincue, il te faudra agir exactement comme nous en sommes convenus. Ne faiblis pas, Nella. Toute ta vie en dépend: tu ne pourras jamais être heureuse si tu n'es pas certaine, dans le plus profond de ton cœur, de l'amour que Perdican a pour toi.

— Je ferai comme vous m'avez dit, oncle Roderick, soupira-t-elle. Vous avez raison : c'est peut-être cette lettre, que nous avons eu tant de mal à rédiger tous les deux, qui l'a décidé à venir et non l'invitation d'Hetty.

— Nous devons faire preuve avec lui d'autant de patience et d'adresse qu'un pêcheur pour attraper un saumon.

— Je veux être sûre... tout à fait sûre que Perdican m'aime... vraiment.

Le lendemain, en s'habillant pour le bal de la duchesse douairière de Harrington, Nella se sentait toute malheureuse. Elle s'était conformée scrupuleusement aux instructions de son oncle et elle commençait à le regretter. A ses yeux, la situation tournait à la catastrophe.

La veille au soir, Perdican avait fait irruption chez le prince régent. Comme Son Altesse Royale avait beaucoup d'affection pour, lui, il avait été reçu à bras ouverts. En le voyant entrer, elle avait dû faire appel à toute sa force de caractère pour rester maîtresse d'elle-même.

Au prix d'un terrible effort, elle avait fait semblant de ne pas l'apercevoir et de s'intéresser à la conversation du marquis de Harrington, de sir Nicolas et de lord Worcester qui l'entouraient.

Il était venu directement à elle.

— Perdican! Quelle surprise! S'était-elle exclamée d'une voix faussement enjouée. Je ne savais pas que vous étiez à Brighton. Quel bon vent vous amène ?

— Justement, je voulais vous en parler.

— Avec joie, mais il vous faudra patienter un peu parce que j'ai réservé la prochaine danse.

— L'honneur est pour moi, précisa le marquis.

— Et la suivante pour moi, ajouta sir Nicolas.

— Vous voyez, Perdican, je ne peux pas décevoir ces messieurs.

— En effet, avait renchéri lord Worcester. Nous étions les premiers, Corbury, et nous allons unir nos efforts pour vous empêcher de nous brûler la politesse.

Et chacun de rire de cette repartie, à l'exception de lord Corbury qui, blême, avait tourné les talons et disparu sans autre explication.

La mort dans l'âme, Nella l'avait attendu en vain toute la journée du lendemain. «Comment a-t-il pu se décourager aussi vite ? se demandait-elle à présent. Il ne doit pas m'aimer beaucoup pour avoir abandonné si facilement la partie.»

Son amour pour lui était une continuelle souffrance. Depuis trois semaines, il ne s'était pas passé une seule nuit sans qu'elle se languisse de lui, sans qu'elle pleure dans son oreiller en murmurant: «Je l'aime... Je l'aime...». Sa peine augmentait chaque jour.

Ce matin, en s'éveillant, elle s'était prise à regretter le temps où, pauvrement vêtue, elle allait et venait au Prieuré, rangeant sa chambre, repassant ses cravates et obtempérant à tous ses désirs comme elle l'avait toujours fait depuis leur plus tendre enfance.

Cependant, ses succès mondains lui avaient donné une certaine assurance, une certaine maturité qui lui faisaient mieux mesurer l'éventuelle fragilité de l'amour. Elle savait désormais quelle ne pourrait connaître le vrai bonheur, même aux côtés de Perdican, sans la certitude d'être aimée en retour avec une ferveur égale à la sienne.

Les heures avaient passé. Perdican n'avait toujours pas donné signe de vie.

— Il t'aime, mon enfant, lui avait affirmé lord Farquhar avant qu'elle ne monte se changer pour le dîner.

— Alors il a une curieuse façon de le montrer, avait-elle répondu tristement.

— Peut-être viendra-t-il au bal ce soir.

— J'espère...

Elle enfila une robe de satin blanc. C'était la plus belle de toutes celles que son oncle lui avait offertes. Il lui avait aussi acheté une broche de diamants et un collier de perles spécialement pour ce soir-là. L'ensemble faisait magnifiquement ressortir ses cheveux roux. En se mirant dans la glace, elle constata qu'elle avait de moins en moins à craindre la comparaison avec Hetty.

— Si seulement il pouvait me voir... soupira-t-elle.

Elle finissait juste de se préparer quand on frappa à la porte de sa chambre.

— La voiture vous attend, miss. Monsieur vous prie de le rejoindre sans tarder.

— Déjà? s'exclama-t-elle.

Elle jeta à la hâte sur ses épaules son châle de satin bordé de duvet

de cygne et s'empressa de suivre le valet, qui la précéda dans l'escalier avec une précipitation à la limite de l'incorrection.

« Ça ne ressemble guère à oncle Roderick, se dit-elle, d'arriver en avance à une réception. »

Et d'ailleurs, qui était ce valet? Elle ne l'avait jamais vu. Ce devait être cette nouvelle recrue dont le maître d'hôtel s'était plaint à plusieurs reprises en l'accusant d'être capable de faire n'importe quoi pour un pourboire.

Il n'y avait personne dans le hall. C'était de plus en plus étrange, et elle n'était pas au bout de ses surprises: la voiture qui attendait dehors n'était pas la luxueuse berline de son oncle mais un très élégant cabriolet dernier cri. Plus étonnant encore : il n'y avait pas de cocher. Le passager tenait lui-même les rênes.

— Je ne savais pas que vous aviez un cabriolet, oncle Roderick, dit-elle en prenant place à côté de lui.

Elle eut à peine le temps de s'asseoir que les chevaux s'élancèrent, la clouant au dossier.

Ce n'était pas son oncle qui commandait l'attelage, comme elle l'avait cru, mais lord Corbury!

— Perdican! s'exclama-t-elle. Que faites-vous ici? Et où m'emenez-vous?

Il resta silencieux. Il avait les mâchoires serrées et les lèvres crispées. Elle le connaissait trop bien pour ne pas savoir que c'était signe chez lui d'une humeur particulièrement mauvaise.

Les chevaux galopèrent à une allure folle. Les roues semblaient à peine toucher le sol.

— Qu'est-ce qui se passe? Perdican! implora-t-elle. Expliquez-moi! C'est oncle Roderick qui vous a dit de me conduire au bal? Il ne m'a pas prévenue.

— Je ne vous dirai rien avant d'être arrivé à destination, répondit-il d'une voix dure.

Qu'importe, après tout! Du moment qu'elle était avec lui. « Comme il est beau ! » songea-t-elle, et son cœur se mit à battre étrangement. Elle renonça à lui poser plus de questions. Il était à côté d'elle, tout près d'elle, et rien d'autre ne comptait.

Peu à peu, elle reconnut la route. Ils se dirigeaient vers le Prieuré. « Est-ce possible ? se demanda-t-elle. Même à cette vitesse, nous n'y arriverons pas avant la nuit. »

Pourtant, deux heures plus tard à peine, ils arrivèrent en vue de Little Coombe, Les chevaux donnaient le maximum de leur puissance.

Au lieu de bifurquer vers le Prieuré, ils s'engagèrent dans un sentier tortueux et peu carrossable. Où l'emmenait-il ? Elle était de plus en plus perplexe.

Alors, elle vit apparaître, droit devant eux, la petite église de Saint-

Jean-des-Bois. Il arrêta ses chevaux juste devant la porte et la fit descendre.

— Qu'est-ce que nous faisons ici ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Je vous ai amenée ici pour vous épouser.

— M'é... m'épouser!

— Vous êtes à moi ! Vous l'avez toujours été ! Et si vous vous imaginez que je vais vous laisser vous marier avec quelqu'un d'autre, vous vous trompez lourdement ! Acceptez-vous de m'épouser immédiatement ou faut-il que je vous y force ?

— M'y... forcer! Comment feriez-vous ?

— C'est très facile. Vous êtes beaucoup plus petite que moi et j'ai toujours réussi à vous faire faire tout ce que je voulais. Mais, si vous m'y contraignez, je peux aisément vous emmener dans les bois et vous violer. Alors, vous serez obligée de m'accepter pour mari.

— Perdican!

— Je n'ai pas l'intention de discuter plus longtemps. Vous allez m'épouser sur-le-champ de gré ou de force.

Le cœur de Nella battait à tout rompre. Sa voix tremblait, mais ce n'était pas de peur.

— Je... vous épouserai, Perdican...

Sans attendre, il lui donna le bras d'un air un peu narquois et la guida à l'intérieur de l'église.

Il y faisait très sombre. Le vieux curé se tenait debout devant l'autel faiblement éclairé par quelques cierges.

Le bruit de leurs pas résonnant sur les dalles rappela à Nella son premier baiser, dans la crypte, après le départ des soldats. Elle se sentit tout entière envahie par le même frisson qui l'avait parcourue alors et serra le bras de Perdican.

Le vieux curé leur sourit. Rien ne pouvait lui faire plus plaisir que de marier ces deux êtres qu'il connaissait depuis leur plus jeune âge.

Le service commença. Les mots sacrés qui les unissaient pour la vie chantaient comme un poème aux oreilles de Nella. On pouvait entendre des petits cris d'animaux et des bruissements d'ailes dans les arbres proches, comme autant de témoins muets qui tous faisaient partie intégrante du Prieuré.

Lord Corbury tira une alliance de la poche de son gilet et, quand le prêtre l'eut bénie, la passa au doigt de Nella en disant d'une voix profonde et sincère:

— Par ce geste, je te prends pour femme, te vénère et te jure amour et fidélité jusqu'à la fin de mes jours, pour le meilleur et pour le pire.

Nella eut l'impression que le ciel venait de s'entrouvrir pour elle. Elle était enfin celle que, depuis toujours, elle avait rêvé de devenir: la

femme de Perdican !

Ils s'agenouillèrent pour recevoir la bénédiction du vieux curé. Ils étaient mariés.

Perdican la raccompagna jusqu'à la voiture et, blottis l'un contre l'autre, ils prirent la route du Prieuré.

Là, tout semblait préparé pour les recevoir. Les lumières étaient allumées, mais il n'y avait personne.

— Un souper nous attend dans la salle à manger, dit Perdican en entrant dans le grand vestibule. J'ai dit aux domestiques d'aller se coucher. Nous n'aurons nul besoin d'eux cette nuit.

Il plongea ses yeux dans les siens et, soudain, l'expression de son visage changea.

— Tu es mienne, Nella. Tu es ma femme, ainsi que je le veux depuis toujours. Oh! mon amour, mon merveilleux petit amour, comment as-tu pu songer un seul instant à me quitter pour un autre alors que j'ai tant besoin de toi ?

Il l'attira brusquement dans ses bras et la serra tout contre lui en s'exclamant d'une voix qui semblait se répéter comme un écho :

— Tu es mienne ! Mienne ! Mienne !...

Leurs lèvres se joignirent... Aucun mot ne peut exprimer ce qu'ils éprouvèrent en cet instant.

Nella se sentit transportée dans un monde doré et immatériel où plus rien n'existait en dehors d'eux.

Il l'étreignit plus fort, ses lèvres se firent plus possessives, plus passionnées... Elle était incapable de bouger, incapable de penser.

Alors, sans quitter ses lèvres, il la souleva dans ses bras et l'emmena dans sa chambre.

A côté du grand lit à colonnes, les chandelles brillaient encore d'une faible lueur et dans l'âtre brûlait un feu de braises.

Nella appuya sa tête contre l'épaule de Perdican et lui dit d'une voix tendre:

— Je me demande comment oncle Roderick a réagi en s'apercevant que j'avais disparu.

— Aucune idée et, franchement, ça ne m'intéresse pas beaucoup. La seule question que je me pose, c'est: es-tu heureuse ?

— Profondément heureuse.!

— Et tu m'aimes?

— Tu le sais bien.

— Dis-le-moi... je veux te l'entendre dire.

— Je t'aime.....

— Ma douce, mon adorable petite femme, dit-il en la caressant. Comment peux-tu être si belle, si envoûtante ?

Elle se blottit contre lui. Quand il lui parlait ainsi, elle se sentait

inondée de bonheur.

— Comment t'es-tu décidé à m'enlever de cette manière... inattendue?

— J'ai eu peur de te perdre. Tu ne saurais imaginer quel martyr j'ai souffert quand j'ai cru qu'il était trop tard. Mais tu ne pourras plus m'échapper. Tu es à moi, mon cœur, tu l'as toujours été. J'étais simplement trop bête pour m'en apercevoir. C'est lorsque j'ai cru te perdre que j'ai compris que je ne pouvais pas vivre sans toi.

— Quand es-tu... tombé amoureux de moi? fit-elle, comme le demandent toutes les femmes depuis l'origine des temps.

— Quand je t'ai embrassée dans la crypte. J'ai compris alors, comme par magie, que tu étais celle que je cherchais depuis toujours sans le savoir.

— Pour moi aussi, ce fut un instant... magique. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu m'aimais à ce moment-là ?

— Parce que je n'avais rien à t'offrir. Comment pouvais-je t'épouser alors que j'étais incapable de gagner de l'argent autrement qu'en t'entraînant dans de folles aventures où tu risquais ta vie? C'est pourquoi j'avais décidé d'aller aux Indes. C'est pour toi que je voulais faire fortune, mon amour. Il ne m'était même pas venu à l'idée que tu pourrais rencontrer quelqu'un d'autre pendant mon absence. Je me disais que tu m'appartenais et que tu trouverais tout naturel de m'attendre.

— Je t'appartiens.

— Oui. Et tu peux être sûre d'une chose, ma chérie : je ne te laisserai plus jamais, jamais partir.

— Comme si je pouvais avoir envie de... te quitter !

— Et je ne veux plus te voir faire le joli cœur avec Waringham ni avec aucun autre homme. Je te préviens que je serai un mari très jaloux... Je te jure que je te rendrai heureuse.

— Je suis heureuse.

— Je voulais te dire que j'ai prié Isaac Goldstein de vider les lieux. Je ne veux pas d'usurier sur mon domaine. J'ai également demandé à Joe Jarvis de racheter ses chiens pour garder le Prieuré, bien que je te soupçonne d'être capable de tellement les gâter qu'ils ne resteront plus féroces très longtemps.

— Tu es merveilleux!

— De plus, j'ai envoyé anonymement six mille livres à ce damné usurier. Ainsi nous n'aurons plus de remords.

— Merci. Je vais peut-être te paraître peu romantique, Perdican, mais... j'ai une faim de loup.

— Moi aussi. Viens, il y a tout ce qu'il faut en bas.

— C'est que j'ai froid. Dans ta hâte de m'enlever, tu ne m'as pas laissé le temps d'emporter une chemise de nuit.

— Je vais te chercher une robe de chambre, dit-il en se levant.

Elle attendit, assise dans le lit, la couverture remontée sur sa poitrine. Il revint au bout d'un instant avec le peignoir de laine qu'il portait au collège.

— Ça ira parfaitement, dit-elle. Donne-le-moi et tourne-toi.

— Non, non, répondit-il en jetant négligemment le peignoir sur une chaise. Viens le chercher.

— Mais... Perdican, protesta-t-elle, je suis... toute nue.

— Tu me plais ainsi. Allons, viens!

Elle hésita un instant puis, après avoir soufflé les bougies, se glissa hors du lit et courut vers lui.

— Je t'aime, je t'adore, je te vénère, Nella, mais laisse-moi te dire ceci: plus jamais, à l'avenir, je n'accepterai de recevoir un ordre d'une femme.

Il était enfin tel qu'elle avait toujours voulu le voir : autoritaire, sûr de lui et infiniment viril.

Il la prit dans ses bras et leurs lèvres s'unirent.

Ce fut un baiser long et passionné.

De nouveau, une extase ineffable les emmena dans un monde mystérieux et pur, puis il la porta lentement vers le lit...

Fin